

FNA 1792 Aoni

Jean Christophe Chaumette

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

J.-C. CHAUMETTE

AONI

Le Neuvième Cercle – 3



FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

JEAN-CHRISTOPHE CHAUMETTE

AONI

LE NEUVIÈME CERCLE - 3

**FLEUVE NOIR
ANTICIPATION**

« La solitude est le fond ultime de la condition humaine.
L'homme est l'unique être qui se sente seul et cherche l'autre. »

Octavio PAZ — (*Le labyrinthe de la solitude*)

« L'homme est une corde tendue entre l'animal et le surhomme,
une corde au-dessus d'un abîme. »

NIETZSCHE — (*Ainsi parlait Zarathoustra*)

Rien n'est jamais acquis à l'homme Ni sa force
Ni sa faiblesse ni son cœur Et quand il croit Ouvrir ses bras son
ombre est celle d'une croix
Et quand il croit serrer son bonheur il le broie
Sa vie est un étrange et douloureux divorce

ARAGON — (*Il n'y a pas d'amour heureux*)

— Grand-père, je me sens... Je suis triste. Pourquoi ressent-on de la tristesse ? Pourquoi peut-on être triste ?

Aru Barani est en train de vernir un grand vase au long col élancé. Il interrompt son travail pour répondre à Oningu :

— Il y a quelques jours, tu as eu six ans. C'était ton anniversaire, et nous avons fait une belle fête ; tu as chanté, tu as vu tes amis, tu t'es amusé... Tu as été joyeux, heureux ; tu as connu le plaisir de recevoir des cadeaux et le bonheur de te sentir entouré d'affection. Maintenant, ces moments-là sont terminés, envolés... Alors tu es triste. Tu es triste d'avoir été joyeux... La peine ne peut exister sans le bonheur : le bonheur ne peut exister sans la peine. Ce sont deux sentiments indissociables ; et plus fort on ressent le chagrin, plus fort on ressentira la joie. Tu es un enfant, et un enfant éprouve toujours très fort le chagrin et la joie. Plus tard, tu apprendras à tempérer tes émotions ; c'est ce que nous essayons tous de faire en recherchant l'harmonie, la Voie... Et quand tu seras comme moi un vieillard, tu comprendras que chaque instant qui passe n'est porteur ni de peine, ni de bonheur ; il est, tout simplement...

— Alors, grand-père, tu ne peux jamais être heureux.

— Pas au sens où toi tu l'es. Je ne connais plus, depuis longtemps, cette joie tumultueuse des hommes jeunes qui n'existe que par opposition à la tristesse. Mais tout est pour moi sérénité. Ce n'est pas un sentiment fort, puissant, comme l'exultation ou la tristesse ; c'est la sensation de la plénitude, de l'achèvement. Et cela rend heureux, d'une façon différente de celle que connaissent la plupart des hommes. Les grandes douleurs sont trompeuses, ainsi que les grandes joies ; ne plus ressentir la douleur ni la joie, ne plus ressentir aucune émotion, c'est approcher la vérité, atteindre la sérénité, le bonheur incomparable...

— Je ne comprends pas, grand-père... Je ne comprends pas comment on peut être heureux sans éprouver d'émotion...

— Il y a une grande différence, Oningu, entre être incapable d'un quelconque sentiment et avoir appris à se détacher des

sentiments. Je suis aveugle maintenant, mais je n'ai pas oublié les couleurs et les formes que je pouvais voir autrefois ; je pense même que je suis capable de les appréhender avec plus de justesse que beaucoup de ceux qui ont l'usage de leurs yeux... J'avais un ami, un peintre réputé, un grand artiste, qui s'appelait Dorongo Kolundi, couleur des étoiles... Il savait mieux que quiconque peindre des paysages. Un homme ignorant tout des techniques du dessin, rustre, insensible, que tu places devant le Limbu au cœur de l'automne, lorsque les flancs des montagnes sont jaunes et rouges et leurs sommets blancs de neige, cet homme, s'il est incapable d'éprouver le moindre sentiment, laissera son papier blanc, sans rien y tracer. Tu es d'accord ?

— Oui, grand-père !

— Dorongo Kolundi, lui, savait faire vibrer les âmes par la richesse des couleurs et des formes dont il couvrait ses toiles. Vers la fin de sa vie, son style est devenu plus dépouillé, léger... Il avait appris à suggérer ; il était proche de l'achèvement. Un jour, je l'ai rencontré qui se dirigeait vers les contreforts du Limbu, avec une toile blanche et ses pinceaux, ses plumes, ses encres de couleur. Je m'en souviens très bien, c'était peu de temps avant l'accident qui m'a rendu aveugle ; nous étions au cœur de l'automne. Il m'a dit qu'il voulait réaliser la plus belle de toutes ses œuvres ; il avait attendu le jour idéal de la saison idéale ; il avait, après de longues recherches, trouvé l'emplacement parfait pour saisir l'extraordinaire majesté du Limbu. Et il s'y rendait... Pour accomplir son dernier travail, m'a-t-il dit... Je l'ai retrouvé quelques jours plus tard, au sommet d'une colline d'où on pouvait découvrir tout le massif du Limbu sous ses couleurs automnales, jaune, rouge, blanc. Dorongo Kolundi était accroupi devant son chevalet ; il était souriant, il avait l'air si calme... La vie l'avait quitté. En face de lui, il y avait le plus parfait de tous ses tableaux : une toile blanche...

CHAPITRE PREMIER

Si tu désires avoir une idée de la valeur d'un homme, il te faut l'éplucher, tel un fruit, le débarrasser de la gangue épaisse que son environnement a sécrétée tout autour de lui durant sa vie. Il te faut voir le riche sans son argent, le prince sans ses titres et ses terres, le général sans ses armées. Il est facile de faire craquer ce vernis d'apparences et de mots, mais c'est insuffisant.

Tu dois aller plus loin pour connaître l'homme. A l'érudit, arrache ses connaissances et sa science, qui lui viennent des autres ; le beau parleur et le poète, dépouille-les de leurs phrases bien tournées, car le langage ne leur appartient pas ; et pour tous ceux qui suscitent en ton âme des émotions puissantes, pose-toi la question :

« D'où vient-il que je sois bouleversé ? Est-ce l'esprit de cet homme qui a su m'atteindre, ou bien ne suis-je sensible qu'à l'image qu'a créée de lui la société des autres ? »

On t'a enseigné à juger l'âme humaine à travers le reflet qu'en donne l'univers. Mais l'essence même de l'esprit n'est pas dans ce que l'univers fait de lui ; elle est, au contraire, dans ce qu'il fait de l'univers.

« Retour vers la source » — Bandigo Ikoda

Je désespère que jamais ne puissent être retrouvées mes notes et que quiconque apprenne un jour mon histoire. Pourtant, maintenant que j'ai, pour la première fois depuis plus d'un an, la possibilité d'écrire, je ne puis m'empêcher de commencer ce journal. Peut-être une force inconsciente qui vibre au plus profond de mon âme m'adjure-t-elle de laisser sur un manuscrit la trace de tout ce que j'ai enduré et ressenti pendant ma captivité, croyance déraisonnable mais puissante que ces écrits seront un jour retrouvés et seront grandement édifiants pour les futures générations. Peut-être, plus simplement, ne puis-je me soustraire au besoin de me confier, besoin bien compréhensible pour un être meurtri dans sa chair et son esprit ; et n'ayant auprès de moi nulle personne en mesure de comprendre les sentiments que je désire exprimer, je me vois contraint d'être mon propre confident au travers du miroir que constitue ce journal.

J'ai perdu depuis ma capture la notion exacte du temps, mais on m'affirme que nous sommes au mois sept de l'an vingt et un mille trois cent vingt-sept après le transfert de tachyons, temps orusien. Me voyant bien obligé d'admettre ce chiffre comme exact, je le prendrai comme date d'ouverture de mon journal.

J'ai été, il y a donc seulement un an et trois mois, Ikri Sayazabeth, prince de Tyrion, et nul ne se présentait à moi sans se

courber et s'humilier grandement, me nommant Lumière Céleste et Bien-Aimé de l'Empereur. Aujourd'hui, je ne suis plus qu'Aroug, esclave et moins qu'homme. Ceux qui me croisent ne prêtent pas plus attention à moi qu'à un objet inerte : Aroug, dans leur langue, sert à désigner une bête de somme laide et trapue, et c'est bien ce que je suis devenu, un animal. Mais d'une certaine manière, cette condition misérable et infamante, je la trouve préférable à celle où, fardé et parfumé, vêtu de la robe d'azur et d'argent, coiffé du niaouk incrusté de gemmes symbole de ma puissance, un seul geste de ma main alourdie de bagues suffisait à faire périr un millier d'hommes. Car j'étais alors élevé au rang d'un dieu par les seuls hasards de ma généalogie, sans considération aucune pour mes réelles capacités.

Et me voici aujourd'hui contraint de mériter le nom d'homme, puisqu'ici seuls comptent les actes ; ne sachant que faire fonctionner mon organisme, n'étant capable que d'exister, et parfois de porter des fardeaux, je ne suis fort logiquement qu'Aroug, bête de somme. Mais au moins, j'ai l'espoir de devenir l'égal de mes maîtres, de mériter, par une lente et pénible ascension, leur considération, leur respect, et le droit de les regarder dans les yeux. J'ai déjà accompli quelques progrès depuis le début de mon esclavage, et cela me procure une joie forte et pleine, tant il est vrai qu'il y a infiniment plus de satisfaction à avoir escaladé soi-même quelques mètres depuis le fond d'un gouffre qu'à se trouver déposé par autrui au sommet de la plus haute montagne.

Ayant présenté l'état actuel de mes pensées et de mes sentiments, il est temps que j'aborde la narration de mon histoire.

Cousin germain de l'empereur des Thorgs, Daraugas, troisième du nom, je fus nommé par lui prince de Tyrion lorsqu'il eut remplacé son père sur le trône le plus convoité de l'univers. Je croyais alors, présomptueux que j'étais, qu'il rendait ainsi hommage à la qualité du sang royal coulant dans mes veines, et faisait confiance aux grandes capacités de mon esprit supérieur. Je sais maintenant qu'il ne voulait à la tête de ses possessions que des êtres faibles, dépourvus de volonté et d'imagination, afin de tout diriger et de tout faire à sa guise, essayant ainsi d'étancher un peu cette inextinguible soif de pouvoir qui le caractérise. Mais dans le cas de Tyrion, cette politique devait s'avérer désastreuse.

Pendant les douze années où j'ai présidé aux destinées de cette planète frontalière, mes seules préoccupations véritables ont concerné les couleurs et le drapé de mes vêtements, la question de savoir s'il convenait mieux de teindre mes cheveux d'argent ou de bleu lors des réceptions officielles, et l'organisation des fêtes somptueuses que je faisais donner dans mon palais. Les problèmes politiques, économiques et militaires, je les laissais à mes subordonnés comme

travaux indignes d'un homme de mon rang. Et eux, mes ministres, étaient déchirés entre la crainte de l'empereur qui, dans l'ombre, manipulait tout par leur entremise, et le désir cupide d'accroître leur fortune personnelle en puisant dans le trésor de l'Etat. Daraugas, malgré ses immenses aptitudes de despote, fut incapable de prévenir le lent pourrissement dans lequel ma fatuité, mon incompetence et l'égoïsme de mes subalternes plongèrent peu à peu Tyrion.

Lorsque Eremaül IV, le vieux monarque fabérien de Sharangir, se lança à l'assaut de la planète qui m'avait été confiée, mon ignorance des questions politiques et l'inefficacité de mon entourage étaient telles que la surprise fut totale. La flotte ennemie écrasa les quelques vaisseaux thorgs qui patrouillaient par routine aux abords de Tyrion et débarqua ses hordes de mercenaires avant même qu'un quelconque message eût été envoyé à l'empereur.

Je me souviens fort bien de la mine affolée du soldat qui vint m'avertir que la chevalerie de Faber se trouvait aux portes de la capitale, renforcée d'une multitude de guerriers des planètes extérieures. Certes, j'étais hébété par la lourde senteur du Thyriül, dont les grains bleus et amers fondaient encore sous ma langue, et mes danseurs, mes esclaves, mes femmes, tous disparaissaient dans un brouillard chatoyant et parfumé. Mais la peur de cet homme est restée gravée dans ma mémoire. Il était typique des soldats de mon armée, auxquels je ne demandais que d'être élégamment vêtus et d'avoir de la prestance. Il ignorait la guerre et le sang, mais son imagination suffisait sans doute à en faire des choses atroces, car il tremblait et transpirait abondamment en prononçant les noms de Krüses, Oglouks et Harriks.

Pour la première fois de ma vie, j'ai alors fait preuve d'initiative. Secouant la torpeur dans laquelle m'avait plongé la drogue, je donnai des ordres pour qu'on rassemblât mes troupes ; je demandai aux garnisons de Siriog, Baltan et Chan-Izeh d'envoyer leurs hommes au plus vite et priai Daraugas de faire intervenir la flotte impériale. Mais il était trop tard. Les Fabériens avaient déjà détruit les spatioports des trois villes sœurs, clouant leurs armées sur place, et mes généraux n'eurent que le temps de regrouper leurs hommes pour la bataille, dans le plus grand désordre. Quant aux vaisseaux de guerre de l'empereur, il ne fallait pas les espérer avant plusieurs jours : ils devaient rejoindre des zones du cosmos propices au transfert tachyonique et au passage dans l'hyperespace, et ce déplacement depuis leurs bases serait long. Je savais qu'en fait, tout serait joué avant leur arrivée.

Mais malgré cette lucidité soudaine, sentiment tout nouveau alors pour mon esprit, je n'arrivai pas à me débarrasser de certaines habitudes concernant l'étiquette, totalement déplacées en la

circonstance : quatre esclaves me baignèrent dans de l'eau parfumée au Thyriül, et quatre autres vinrent m'oindre le corps d'un baume épais et rouge fait de graisse de baranish, mixture dont j'appréciais l'odeur et l'aspect et que je faisais importer à grands frais de Zagrid. Puis mon serviteur kalindos, expert en maquillage et en habillement, vint me teindre les cheveux et s'occuper de mon visage. Satisfait de sa composition, sourcils et cheveux bleus, lèvres noires sur fond de teint blanc, j'ordonnai qu'on vînt me passer mes vêtements et mon armure, œuvre d'un artisan réputé de Faminor, toute de cristacier bleu incrusté de pierres noires. Enfin, deux esclaves assujettirent mon heaume surmonté du niaouk princier, cette coiffe précieuse source de mon autorité. J'allai alors quérir une arme pour la bataille, et mon choix se porta sur un sabre à lame mince et courbe de cristal Imrüül, non pour des raisons inhérentes à l'art du combat, que j'ignorais totalement, mais parce que sa couleur noire s'harmonisait fort bien avec les tons de mon armure.

Je me rendis enfin au temple d'Atlan-Ekolorgassir – Celui-qui-rêve-le-monde – origine de toute chose et dont le songe est l'univers même. Nous le représentons sous la forme d'un homme gras et bedonnant, assoupi, sa tête chauve renversée sur son épaule. Tout existe par son sommeil, y compris lui-même, puisqu'il est une émanation de son propre rêve ; lorsqu'il se réveillera, nous retournerons au néant. Dans la coupelle placée au pied de la statue d'onyx bleu d'Atlan-Ekolorgassir, je versai du Thyriül en quantité, assez pour subvenir à ma consommation pendant près d'une année. Puis j'embrasai la précieuse poudre à l'aide d'une torche du temple, et une épaisse fumée glauque environna l'idole de pierre. Je murmurai alors les paroles consacrées qui, s'ajoutant aux effets du parfum de la drogue en train de se consumer, permettent aux initiés de percer quelque peu les brumes du sommeil dans lequel est plongé Atlan-Ekolorgassir. J'adressai ma prière à Celui-qui-rêve-le-monde, mais je fus considérablement gêné par le brouhaha venant de l'extérieur, causé par le tumulte des soldats affolés se préparant à la bataille. Après avoir tenté d'infléchir les songes du dieu afin que l'issue du combat nous fût favorable, je retournai au palais où des émissaires effarouchés comme des phalènes prises dans la lumière d'une lampe m'assourdirent de leurs rapports, qu'ils débitaient d'une voix bafouillante, entrechoquant leurs phrases tellement la peur les étreignait.

L'un revenait de Baltan, où les mercenaires orüses d'Eremaül avaient aisément mis en déroute la garnison. Un autre avait fui Chan-Izeh au moment même où les Oglouks s'étaient rués dans la ville ; il manquait de mots pour décrire l'épouvantable spectacle des brutes barbares broyant l'armée thorg sous leurs haches et leurs masses de

combat. Le dernier, par un hasard inouï, avait réussi à s'échapper de Siriog qu'un autre bataillon de Krüses avait mis à sac. La cité était défendue par des troupes d'élite sous le commandement direct de Daraugas, comme il en existe sur chacune des planètes de l'empire pour prévenir d'éventuelles velléités d'indépendance de la part des princes et des gouverneurs. Ces guerriers féroces et bien entraînés avaient opposé aux sauvages une résistance énergique et leur avaient infligé des pertes énormes. Les Krüses, finalement vainqueurs, enragés d'avoir vu tomber tant des leurs, avaient apaisé leur fureur dans un bain de sang.

L'homme qui me narrait ce qu'il était advenu de Siriog était parvenu à gagner le spatioport et à s'enfuir sur un petit aéronef miraculeusement intact que la flotte adverse n'avait pas pourchassé. L'ennemi avait-il été négligent, ou bien avait-il sciemment laissé s'échapper un témoin de la tuerie afin d'apprendre à ceux de la capitale quel avait été le sort des gens de Siriog, et leur apporter ainsi la terreur qui embrume l'esprit, paralyse les membres et gèle le cœur ? Cela, jamais je ne le saurai. Mais le récit de cet homme me bouleversa de telle façon, saisissant mon corps et mes pensées comme si l'on m'eût plongé dans un bain d'eau glacée, qu'aujourd'hui je suis presque persuadé que son évvasion ne devait rien à la chance.

La bataille, il n'y avait pas assisté. Il parla du tonnerre de feu qui avait embrasé le spatioport en pleine nuit, de la panique qui avait transformé Siriog en une fourmilière qu'un coup de bêche aurait retournée. Il décrivit les soldats des troupes de choc impériales sortant de la ville, et sa confiance en les voyant, sachant qu'ils étaient parmi les meilleurs guerriers de l'empire. Il nous fit partager, à moi et à mes ministres, serrés les uns contre les autres comme de frileux badauds, son désarroi lorsque la rumeur de la défaite emplit la cité. Et enfin, par ses phrases lourdes d'angoisse et de dégoût, il nous montra l'horreur : les Krüses, flots noirs grouillant de poignards sanglants et de rires cruels, qui se déversaient par hordes entières entre les colonnes des palais-champignons ; le feu partout, et partout les cris de douleur et d'effroi et de supplication ; et surtout le sang, le sang qui avait tout envahi, investissant la ville en même temps que les barbares, emplissant les demeures et les jardins ; et eux, les noirs guerriers, qui s'y vautraient à plaisir, ôtant leurs armures et leurs vêtements pour en maculer leurs corps nus, riant sous les giclées de liquide chaud et rouge.

Pas une vie n'avait été épargnée, les Krüses ayant préféré oublier les souffrances de la bataille dans un carnage total plutôt que ramener avec eux des esclaves. Les hommes qui cherchaient à se défendre, ils les avaient tailladés de cent blessures effroyables. Les femmes, les saisissant d'une main par les cheveux, de l'autre ils les avaient

égorgées, leur ouvrant les artères du cou comme l'on fait aux porcs pour qu'ils se vident bien de leur sang. Aux enfants, ils avaient tranché la tête, et jeté tous les crânes dans les jardins au pied des maisons, si bien qu'on aurait pu croire, en regardant depuis les terrasses, que les parcs étaient entièrement jonchés de grosses pierres rondes. Et tous mes ministres devinrent blancs, et moi-même je fus bien près de m'évanouir, lorsque le rescapé du massacre de Siriog nous raconta comment les Krüses buvaient le sang de leurs victimes encore vivantes, leur déchirant la gorge de leurs crocs de métal. Même les animaux avaient été tués, jusqu'aux shynians sacrés du temple d'Atlan-Ekolorgassir, que les barbares avaient mutilés à coups de haches et éventrés de leurs poignards. Lorsque le fuyard avait quitté la ville, une heure auparavant, les Krüses, enivrés par l'odeur et le goût du sang, traquaient les derniers survivants.

Le récit n'avait duré que quelques minutes, mais elles m'avaient semblé être une éternité. Je sus alors qu'il ne nous restait qu'une seule issue : nous battre avec la farouche détermination du fauve cerné par les chasseurs. Il me fallut, en un instant, m'extirper de toute une vie bornée par les terrasses aux colonnades d'onyx des palais-champignons, pleine de femmes parfumées, de tapis soyeux et de musiques langoureuses, rendue si douce et si calme par l'amère saveur du Thyriül, pour me plonger d'un coup dans la sauvage réalité humaine de la guerre et du meurtre qui déferlait sur nous depuis des cruels mondes perdus aux confins du cosmos, incarnée sous la forme de guerriers aux dents de loup qui venaient boire notre sang et déchirer nos rêves.

Mes généraux vinrent rendre compte de la situation : les trois villes sœurs étaient mises à sac par les mercenaires qui y avaient débarqué la moitié environ de l'armée d'Eremaül. Le reste avait pris position devant la capitale. Mes troupes étaient prêtes au combat, et tous n'attendaient plus que mes ordres. Je fis harnacher le plus beau de tous les shynians du temple, ces animaux sacrés que seuls les prêtres d'Atlan-Ekolorgassir ainsi que les princes de sang royal et leur suite ont le droit de monter. Mon palanquin d'argent fut hissé sur le dos de l'énorme bête, dont le cou immense s'élevait au-dessus du faîte des plus hauts arbres des jardins du temple, et dont les pattes étaient plus épaisses que n'importe lequel de leurs troncs.

Jamais je n'ai mieux compris qu'en cet instant, où l'effroi et l'agitation avaient saisi la cité tout entière, pourquoi les shynians sont nommés « premiers enfants du rêveur ». Le colosse sur lequel j'étais juché avec quinze soldats de ma garde personnelle semblait toujours plongé dans cette somnolence morne et paisible caractérisant les animaux sacrés qui, dit-on, furent les premières émanations de l'esprit d'Atlan-Ekolorgassir et qui, par leurs songes, contribuent à la stabilité

du monde rêvé par le dieu.

Le cornac lança un ordre bref, et le shynian avança de son pas lourd et puissant, traînant sa carcasse monumentale vers la grande porte de la ville. Cette traversée de la capitale de Tyrion fut ma dernière occasion de contempler une ville thorg, succession de jardins verdoyants, de parcs aux multiples cascades et de riches vergers, variété infinie d'une nature domestiquée, avec ses arbres fruitiers en rangées parfaitement rectilignes, ou sauvage, avec la beauté luxuriante des plantes et des fleurs laissées en liberté ; et, au milieu de cette profusion végétale, se dressaient les énormes colonnes cerclées de lierres géants qui s'épanouissaient à des centaines de mètres de hauteur en plates-formes circulaires sur lesquelles s'élevaient nos demeures, telles de monstrueux champignons de pierre, seigneurs majestueux de cette forêt citadine.

Lorsque enfin le shynian franchit l'enceinte de la cité, je découvris mon armée massée devant les grandes portes aux piliers de jaspe et de marbre, groupes compacts agglutinés peureusement, prêts à refluer en désordre au sein de la capitale comme des poussins cherchant refuge sous l'aile de leur mère. Qu'elle était loin, la fière allure de mes officiers déambulant dans les couloirs du palais, la tête haute et le regard plein de morgue ! Il n'en restait que les superbes armures de cristacier bleu ; mais sous la carapace de métal avaient fondu le cœur et les forces de mes guerriers de parade.

Face à eux attendait l'armée d'Eremaül. A droite s'étirait la ligne blanche, luisante et silencieuse des chevaliers fabériens. A gauche, les tribus oglouks qui avaient dédaigné Chan-Izeh formaient un carré massif tout hérissé de haches et de masses d'armes, retentissant de sourds grognements dont l'écho se répercutait jusqu'à mes oreilles et m'emplissait d'effroi. Je fus cependant soulagé en constatant que toutes les hordes krüses avaient été affectées à l'attaque de Siriog et Baltan ; mais lorsque les Harriks, qui tenaient le centre de la phalange, entonnèrent leurs chants de guerre en frappant le manche de leur poignard à large lame contre leur cuirasse, je me souvins de ce que les vieux soldats racontaient sur eux, qu'ils se brûlaient un œil pour devenir des hommes, et que la vue de l'éclat rouge éclairant leur orbite vide figeait de terreur les vétérans les plus courageux. La peur m'étreignit alors de façon horrible, et je sentis sur ma peau dégouliner dans des flots de sueur les pâtes précieuses de mon maquillage et l'odorante graisse de baranish.

Ce qu'il advint ensuite, je ne saurais le décrire précisément, car si grands furent mon effroi et mon dégoût devant la boucherie qui se déroula sous mes yeux que mon esprit n'en a voulu retenir que quelques brèves images. Je me souviens des deux armées se mêlant pour le corps à corps, semblables à un océan déchaîné par la tempête :

le bleu des Thorgs mêlé au gris des Oglouks, flots humains mouvants et bouillonnants, eau vivante agitée par les vagues d'une lutte frénétique ; les chevaliers fabériens aux armures blanches, bondissant au travers du tumulte de l'affrontement sur leurs motoglisseurs, pareils aux gerbes d'écume qui jaillissent de la crête des lames ; et partout les Harriks, aux armes et aux cuirasses noires, ciel d'orage épouvantable faisant tonner sur toute la bataille la fureur de tuer.

Puis il y eut le reflux des nôtres, s'engouffrant en masse par les passages trop étroits des portes de la cité, se bousculant, s'écrasant, certains même frappant de leur dague leurs compagnons d'armes pour se frayer un chemin. Je me rappelle mon shynian affolé, enfin tiré de sa torpeur habituelle, son lourd caparaçon de cristacier percé de cent projectiles à pointe de cristal décochés par les habiles tireurs harriks, et ce visage, ce visage terrible et fascinant qui surgit tout à coup devant le palanquin. C'était celui d'un de ces redoutables mercenaires des terres noires qui, se servant des flèches plantées dans le flanc de ma monture comme de pitons et de son poignard comme d'un pic, venait d'escalader la falaise de chair du shynian. De part et d'autre du nasal de son heaume, je vis luire ses yeux. Celui de gauche était d'un bleu délavé, avec cette teinte vitreuse qu'ont les yeux des hommes froids et durs ; mais l'autre, le droit... Il était de couleur unie, sans pupille ni iris visible, et rouge, rouge et brûlant...

Tout ce dont je me souviens ensuite, c'est que le shynian s'est écroulé en poussant un brame rauque et plaintif, et que le palanquin s'est brisé dans un fracas assourdissant. Après, il y a un grand vide dans ma mémoire, car j'ai dû être assommé lors de cette chute.

Ces moments atroces où je perdis tout à la fois royaume, richesses, titres et liberté, mon esprit ne les a pas perçus de la même façon que les événements ordinaires, comme un film aux images et aux sons nets, précis, identifiables ; non, j'ai plutôt vécu cette bataille comme un flot de sensations et de sentiments mélangés, un déferlement d'hallucinations étranges que même le Thyriül ne m'avait jamais fait connaître. Il y eut d'abord cette pâte multicolore, vivante, bruyante, qui se contorsionnait sous mes yeux, recouvrant la vallée, et d'où montaient des odeurs de sueur, de sang, de férocité et de terreur. Et tout cela est encore étroitement mêlé dans mon esprit à cette excitation subtile, cette jouissance morbide et raffinée que fit naître en moi le spectacle terrible et merveilleux de la collective furie guerrière.

Puis, peu à peu, de ce magma de métal brillant, de cristal tranchant, de chair meurtrie, de sifflements de flèches et de cris d'agonie, émergèrent en direction de mon âme engourdie par la béatitude d'un plaisir nouveau et cruel des images plus fortes qui me firent comprendre la véritable réalité de la situation : une tête tranchée jaillissant dans une gerbe de sang et tournant vers moi un

regard encore plein du désir de vivre ; un soldat blessé essayant maladroitement de rentrer par la plaie béante de son ventre ses entrailles qui se déversaient dans la poussière ; un guerrier aux yeux fous cherchant à fuir la mêlée sur des moignons de jambes qui laissaient derrière lui deux traînées rougeâtres...

Je pris alors conscience que, du haut de mon palanquin d'argent, je n'étais pas spectateur mais acteur de cet affreux carnage, et que moi, Ikri Sayazabeth, Céleste Lumière de Tyrion, je pourrais gésir tout sanglant et mutilé sur le sol du champ de bataille, avec de la poussière collant à mes plaies et de la terre plein la bouche. De mon esprit, les couleurs disparurent, et les sons, et les odeurs, et toutes mes pensées. A cet instant ne subsista que la peur... Je hurlai des ordres, mon shynian fit volte-face, et ma panique, tel un contagieux fléau, s'empara de toute l'armée thorg. C'est alors que surgit l'homme à l'œil rouge, et que tout s'estompa...

Oh, vous, lecteur de mon récit, pensez sans doute que j'ai atteint pendant ces instants d'horreur et d'épouvante les pires moments que puisse connaître un homme. Pourtant, c'est lorsque je revins à moi que le véritable cauchemar devait commencer.

Car je me réveillai dépouillé de mon armure et de mes vêtements, entièrement nu, au milieu de centaines d'hommes et de femmes thorgs, nus eux aussi. La présence de tous ces gens de ma race me rassura d'abord. Mais lorsque je me redressai et regardai autour de moi, je dus fortement secouer la tête à plusieurs reprises pour me convaincre que je ne rêvais pas. Tout autour de nous s'étendait un désert de pierres noires, à perte de vue ; et alors que je levais les yeux, je ne vis point le petit soleil jaune de Tyrion mais un astre énorme, pâle et brûlant. Les Thorgs qui se trouvaient près de moi m'apprirent que j'étais resté fort longtemps sans connaissance, et que c'étaient eux qui s'étaient occupés de moi et m'avaient porté.

Devant l'insistance des questions dont je les pressais, ils m'avouèrent que tous les Thorgs de Tyrion suffisamment jeunes et valides avaient été emmenés comme esclaves par les vainqueurs. Le groupe parmi lequel je me trouvais était prisonnier des Harriks, et le paysage effroyable qui s'étendait autour de nous n'était autre que les terres noires de leur planète maudite. Les mêmes hommes m'apprirent aussi que la tribu dont nous étions désormais les esclaves était celle d'un hamam, titre considérable chez ces barbares. L'un d'eux, qui connaissait un peu la langue des Harriks pour avoir commercé avec les mercenaires des mondes perdus, me déclara avec une sorte d'enthousiasme déplacé que ce chef de horde se nommait Tas-Aongor, et que ce mot signifiait dans la langue des terres noires « seigneur de la guerre ».

CHAPITRE II

La progression du « je » vers le « nous » par adhésion à une doctrine, une secte, une croyance, est un phénomène limitatif et sclérosant, car il est soumission de l'individualité à la collectivité. La progression du « je » vers le « nous » à travers l'amitié est au contraire ouverture d'esprit ; il n'y a pas soumission, acceptation, adoption d'idées, mais échange, confrontation, addition.

La véritable amitié est un pas important vers la conscience de la non-dualité. Elle commence par une communauté de goûts, de désirs, d'aspirations ; on se reconnaît dans l'autre, on voit dans l'autre une extension de son propre esprit ; on commence à ne plus penser « je » mais « nous ». Puis il y a échange, osmose des idées et des sensations : l'étroite individualité, étriquée, limitée, devient de plus en plus riche, large, réceptive. Enfin, l'amitié se révèle comme une porte ouverte sur un nouvel univers.

Le sage est également réceptif à toutes les manifestations de l'humanité, de la vie, du monde. Il n'a plus d'amis ; il n'a plus besoin d'amis.

Mais l'amitié est une étape nécessaire sur le chemin de la sagesse. Celui qui n'a jamais eu d'ami véritable est au début de la route...

« Retour vers la source » — Bandigo Ikoda

— Tu cours vite, Oniga Charaki... Tu sais contrôler ton souffle et faire passer dans tes veines l'énergie qui gonfle les vents froids du Limbu. Ta progression vers le quatrième cercle doit être très rapide.

Stanley ne répondit pas. Il s'étendit sur l'épaisse mousse bleue qui couvrait le sommet de la colline, là où ils avaient terminé leur course après avoir parcouru plus de vingt kilomètres depuis Faya Nubangui. Le soleil était presque à son zénith ; le Sven fixa un bref instant la petite boule chaude et rouge en clignant des paupières, puis il ferma les yeux et tourna son regard vers l'intérieur de son corps, comme lui avaient enseigné à le faire ses maîtres kreels. Il vit son cœur, chair palpitante gorgée d'énergie, et concentra son attention sur lui pour en ralentir les battements. En quelques instants, le rythme cardiaque du mercenaire redevint celui du repos ; Stanley se redressa et ouvrit les yeux. Fissangui Lindaro s'était accroupi près de lui. Le Kreel défit le bandeau qui cerclait son crâne, et ses longues nattes noires tombèrent sur ses épaules puissantes luisantes de sueur. Les deux hommes avaient couru ensemble à travers les collines verdoyantes qui entouraient la cité de pierre.

Fissangui Lindaro était plus grand que le Sven, un peu plus âgé

aussi ; son torse était large et profond, ses jambes fortement musclées, son souffle inépuisable ; et il était Fumba Makané, détenteur du quatrième cercle. Pourtant, Stanley était resté près de lui pendant toute la course, se maintenant à son niveau avec l'acharnement qu'il montrait en toute chose.

Le Sven était désormais tout proche du quatrième cercle ; en six mois, il était parvenu à un contrôle presque parfait de toutes les fonctions de son organisme, à une maîtrise à peu près totale de chacune de ses sensations. A la plupart des Kreels, il fallait une dizaine d'années pour atteindre ce résultat. Comme pour l'apprentissage de Minga, Fanayimbé et Akindo, Stanley bénéficiait de son expérience passée. Il avait dû si souvent supporter le froid, la chaleur torride, la douleur et la faim, que les considérer comme de simples illusions que l'on peut chasser à volonté de son esprit n'avait pas nécessité de longs efforts.

Il n'avait pas oublié la première leçon que lui avait donnée Mani Okondo afin de l'entraîner sur le chemin qui mène à Issandu, le contrôle de soi. Le géant l'avait fait étendre, torse nu, sur le sol de pierre nue d'une salle de Faya Nubangui. Puis il avait saisi, à l'aide de grandes pinces, une pièce de monnaie qui se trouvait dans un four de pierre ; et il avait longuement expliqué comment ce morceau de métal avait été chauffé au rouge, et comment il allait le déposer sur la poitrine maigre et pâle du mercenaire pour tester son courage. Lorsqu'il avait senti contre sa peau le contact de la pièce, le Sven avait tressauté et avait été incapable de réprimer un cri ; pourtant, le petit disque de cuivre était froid... Mani Okondo avait mystifié son élève. Stanley se souvenait avec exactitude des paroles qu'avait prononcées alors le colosse :

« — Le métal était froid, et tu as ressenti une brûlure ; parce que tu croyais... ; parce que tu étais persuadé que je l'avais chauffé au rouge. C'était une illusion. Tu as souffert d'une illusion... Cela te prouve que la douleur provient de l'esprit, et non d'une cause extérieure. Lorsque nous recommencerons la même expérience, avec une pièce réellement incandescente, et que tu seras capable de rester aussi impassible que si elle était froide, alors la force de Issandu sera en toi... »

Le Sven avait ensuite appris comment ouvrir son œil intérieur, comment porter son regard sur chacune des parties de son corps ; il avait découvert le dense réseau de ses vaisseaux sanguins, la ruche de chair de ses alvéoles pulmonaires, les puissants et infatigables battements de son cœur. Puis il était passé à l'étape suivante : agir sur le moindre élément de son organisme en concentrant ce regard intérieur. Il s'était exercé au jeûne pour purifier son corps ; il avait réussi à rester accroupi dans la neige sur un des sommets du Limbu,

vêtu de son seul sayongo, sans éprouver la rigueur du froid hivernal ; il avait appris les quatre respirations, s'entraînant chaque jour à moduler son souffle, le rendant si imperceptible qu'on pouvait le croire mort ou si profond qu'il parvenait à sentir l'énergie cosmique traverser ses poumons et diffuser dans tout son corps. Et désormais, il savait pratiquer une méditation suffisamment intense pour abolir la perception de toutes les sensations extérieures, acceptant comme seules visions celles que lui révélait Aya Issandu, l'œil du retour tourné vers lui-même, cet œil dont le regard est si puissant qu'il peut modifier le rythme cardiaque, le diamètre des artères et des veines, les sécrétions des différentes glandes de l'organisme. Il se sentait prêt à revenir avec Mani Okondo dans la salle au four de pierre et à subir l'épreuve de la pièce brûlante...

Malgré les multiples exercices qu'il devait pratiquer quotidiennement pour parvenir au quatrième cercle, Stanley s'entraînait toujours avec assiduité aux arts martiaux. Et pour cultiver son souffle et mieux utiliser son nouveau pouvoir sur le fonctionnement de son corps, il courait dix à vingt kilomètres chaque jour. C'est ainsi qu'il avait découvert la planète des Kreels ; et qu'il avait rencontré Fissangui Lindaro...

Les deux hommes se levèrent et revinrent en marchant vers Faya Nubangui, comme ils le faisaient tous les jours ; et comme tous les jours, le Kreel parla à Stanley :

— Oui, Oniga Charaki, tu cours très bien... Tu fais tout très bien d'ailleurs, si j'en crois la vitesse de tes progrès... En un peu plus d'une année, tu as presque accompli ce qu'il m'a fallu seize ans pour réussir ! Qui es-tu, Oniga Charaki ? Qui es-tu ?...

Le mercenaire, à son habitude, resta silencieux. Le même rituel avait lieu quotidiennement depuis la rencontre des deux hommes : vers la fin de la matinée, Fissangui Lindaro sortait de la cité de pierre et attendait ; lorsque Stanley sortait à son tour, le Kreel commençait à courir vers les collines, et l'homme blond venait courir à ses côtés ; lorsqu'ils s'arrêtaient, épuisés, Fissangui Lindaro se mettait à parler, à parler ; le Sven ne répondait jamais à ses questions, ne proférait pas le moindre son ; mais il restait près de l'homme noir, et ils marchaient, côte à côte, vers la ville souterraine ; de retour à Faya Nubangui, ils se séparaient ; le lendemain, ils recommençaient... Pas une fois, depuis que Stanley avait rencontré Fissangui Lindaro, un des deux n'avait omis de sortir de la cité à l'heure où le soleil approchait de son zénith. Pas une fois le Kreel n'était parti sans attendre le mercenaire. Pas une fois le Sven n'avait couru dans une autre direction que celle choisie par Fissangui Lindaro. Pas une fois ils n'étaient rentrés séparément. Mais pas une fois Stanley n'avait desserré les lèvres.

Tout avait commencé peu après que le mercenaire eût obtenu les

trois premiers cercles d'argent et le droit de sortir de Faya Nubangui. Il avait alors pris l'habitude d'aller courir aux alentours de la ville, chaque jour. Un matin, alors qu'il sortait de la cité de pierre, il avait aperçu un Kreel qui se dirigeait vers les contreforts du Limbu, d'une foulée ample et souple ; sans savoir pourquoi, il l'avait rattrapé et avait couru à ses côtés. L'homme noir était puissamment bâti, plus athlétique que le Sven, et il allait vite, très vite... Mais lorsque Stanley s'attelait à une tâche, rien ne pouvait le faire renoncer ; il était en permanence habité d'une rageuse obstination semblable à celle d'une meute de loups affamés. Il était resté au niveau du Kreel jusqu'au bout. C'était sa première rencontre avec Fissangui Lindaro.

Lorsqu'ils étaient rentrés ensemble vers la ville et que l'homme noir lui avait parlé, posé des questions, avec la voix chantante des gens du peuple de Jaambé, le mercenaire était resté près de lui, avait écouté, au lieu de s'éloigner comme il le faisait chaque fois qu'un Kreel lui adressait la parole. Et Fissangui Lindaro, jour après jour, avait persisté dans cet étrange cérémonial, ne se décourageant jamais devant le mutisme glacé de l'étranger, alors que tous ceux qui côtoyaient Stanley avaient renoncé à établir le moindre contact avec lui, n'éprouvant plus à son égard qu'une sorte de crainte teintée de dégoût, comme s'il avait été réellement Oniga Charaki, requin blanc, et non pas un homme comme eux.

Le Sven ignorait ce qui l'avait poussé à rejoindre Fissangui Lindaro, la première fois qu'il l'avait vu ; et il ignorait pourquoi il supportait la présence et les paroles de cet homme, lui qui ne trouvait que dans la solitude un peu d'apaisement à cet effroyable besoin de tuer qui lui rongeaient les entrailles. Quant au Kreel, il aurait été incapable de dire pourquoi il consacrait chaque jour une partie de sa matinée à parler à cet étranger qui ne lui répondait pas, et dont le visage de marbre n'exprimait jamais le moindre sentiment.

C'était ainsi...

Fissangui Lindaro avait commencé son monologue ; comme chaque jour :

— Quel âge as-tu, Oniga Charaki ?... A peu près vingt-cinq ans, hein ?... Ou peut-être un petit peu moins... Moi, j'ai vingt-neuf ans ; vingt-neuf ans, temps orusien... Ici, on compte en temps orusien, tu sais. Nos journées sont un peu plus longues que sur Orus ; vingt-six journées sur notre planète correspondent exactement à vingt-sept sur Orus. Alors tous les vingt-six jours, on en compte un de plus sur le calendrier ; nous appelons ça Toroko Ningu Dayi : le jour de trois fois neuf, le vingt-septième jour... Et au bout de trois cent soixante-cinq jours, on considère qu'une année s'est écoulée, bien que la révolution de notre planète dure plus que ça... En fait, nous tenons toujours deux

calendriers : le calendrier orusien, et celui correspondant au rythme de notre monde...

« Drôle d'habitude, n'est-ce pas ? Et c'est partout pareil... Chez toi, les journées sont-elles plus longues ou plus courtes que sur Orus ?... Un peu plus courtes, je crois... Oui, les journées de la planète des Svens sont un peu plus courtes... On dit que c'est parce qu'il faut un système de mesure du temps commun à tous les peuples qu'on fait ça ; et comme l'orusien est la langue la plus parlée dans l'univers, on a choisi le système orusien. Mais il y a d'autres hypothèses... Certains Kreels disent qu'on tient un deuxième calendrier depuis très longtemps, ici ; qu'on le tenait même à une époque où les Kreels n'avaient jamais entendu prononcer le nom d'Orus... »

Les deux hommes marchaient côte à côte, et Fissangui Lindaro observait fréquemment le visage du Sven, essayant d'y déceler des réactions à ses paroles. Tout autour d'eux s'étendait la lande sauvage qui poussait aux abords du Limbu, sous ses couleurs printanières, mer verte semée d'îles bleues, rouges et jaunes. Ils arrivèrent près d'une petite rivière ; de l'autre côté du cours d'eau se trouvaient des champs cultivés. Le seigle venait de lever. Stanley s'arrêta pour regarder le petit village d'agriculteurs qui se dressait au-delà des labours ; les murs des maisons étaient faits de cette roche noire du Limbu, et leurs toits de grandes pierres plates étaient couverts de mousses et de lichens. Les demeures basses, allongées, s'intégraient merveilleusement dans le paysage de landes et de collines. Fissangui Lindaro se remit à parler :

— C'est toujours ainsi sur notre planète... Tout doit être harmonieux. Je suis né à Fayano Falinga, le village des cascades... Nos maisons sont de galets gris et bleus, avec des toits en ardoise. Celle de ma famille est accrochée sur le flanc abrupt de roc lisse et humide où dégringolent les chutes d'eau... Il y a une minuscule cascade qui tombe juste à son niveau ; elle ruisselle dans une gouttière de pierre aménagée sur la toiture et se déverse dans un bassin creusé dans la roche, juste devant la maison. Au printemps, au moment de la fonte des neiges, un voyageur qui arriverait à Fayano Falinga aurait l'impression que nous vivons au creux des chutes d'eau, que nous sommes les enfants des cascades... Je t'emmènerai voir mon village, un jour... Chaque ville, chaque demeure sont ainsi sur notre planète : en harmonie totale avec la nature qui les environne ; elles ont la couleur de la terre sur laquelle elles sont bâties, elles sont faites des pierres qui jonchent cette terre, couvertes des plantes qui poussent sur cette terre... En montagne, les maisons sont hautes, avec des toits pentus ; elles sont comme de petits pics s'ajoutant aux crêtes immenses que Jaambé a dressées. En plaine, elles sont basses et allongées, et s'enfoncent dans le sol nourricier... Et il y a Fayano

Bundadaya, le village des arbres, qui est plutôt une ville ; ses maisons sont de bois, cachées au creux des troncs millénaires, ombragées par les branches feuillues...

Les deux hommes reprirent leur marche ; et malgré le mutisme et l'apparente indifférence de Stanley, le Kreel reprit son monologue :

— C'est merveilleux, Fayano Bundadaya, merveilleux ! Sans doute la plus belle des villes kreels que j'ai vues... J'y suis allé pour la première fois lorsque j'ai eu cinq ans et demi ; pour mon chant... Le chant... J'ai appris plus tard qu'il y a plusieurs Fayano Bundadaya sur notre planète ; et lorsqu'un enfant mâle atteint l'âge de cinq ans et demi, ses parents l'emmènent dans un des villages des arbres, pour qu'il chante son premier chant... Tu sais, les chansons ont pour nous une importance primordiale : elles sont notre histoire, notre origine, notre foi ; notre avenir même, d'après certains... Notre culture est essentiellement orale, musicale ; nous chantons souvent, très souvent... Il y a des chants pour chacun des événements de l'existence : le chant de l'artisan qui travaille ; le chant des hommes fauchant le blé ; le chant qui célèbre la naissance, celui qui célèbre le mariage, et celui qui célèbre la mort...

« Tu as sans doute remarqué qu'il existe deux langages kreels : celui que nous parlons en ce moment, le langage courant ; et le kreel ancien, celui des chants, celui des noms que nous recevons lors du second baptême en devenant des mangas. La langue courante est née après le contact de notre civilisation avec les autres races, il y a de cela plus de vingt mille ans ; la langue ancienne est sacrée et ne vit plus qu'à travers les noms des hommes, des villes, de certains lieux et événements, et dans les chants traditionnels... C'est une langue presque oubliée, que certains Kreels essaient de mieux comprendre ; en déchiffrant les chants traditionnels, justement. La vraie signification de certains s'est perdue... »

Le monticule de pierres noires qui dissimulait l'entrée de la cité souterraine était désormais en vue à moins de trois kilomètres. Fissangui Lindaro se mit à parler plus vite ; il savait qu'une fois arrivé à Faya Nubangui, Stanley irait de son côté. Et le Kreel avait encore tant de choses à lui dire...

— Ce premier chant à Fayano Bundadaya est une sorte de test pour l'enfant. Dans chacun des villages des arbres, il y a au moins un maître d'un des niveaux supérieurs, c'est-à-dire sixième, septième ou huitième cercle. Ces maîtres sont capables de ressentir, au travers du chant, certaines possibilités de l'enfant... Si celles-ci se confirment par la suite, il fera partie des élus qui reçoivent à Faya Nubangui l'enseignement de la première Voie, Onda Sambuguzu. J'ai été ainsi choisi, autrefois... A l'âge de onze ans, les élus sont admis dans la cité de pierre ; ils essayent d'atteindre Minga, Fanayimbé et Akindo.

« Beaucoup échouent à l'épreuve du Naa Dayi, et ils doivent rentrer chez eux... Les mangas ne représentent qu'une fraction infime du peuple de Jaambé. Mais nous ne devons pas pour autant nous sentir supérieurs ; nous ne formons qu'un des éléments de la société, au même titre qu'un bâtisseur de maisons ou qu'un tisserand... Nous sommes destinés à devenir des guides et des protecteurs...

« Il y a des Kreels qui réussissent à obtenir trois, quatre, ou même cinq cercles, puis renoncent à Onda Sambuguzu et quittent définitivement Faya Nubangui ; mais ils sont rares. Une fois passé le cap du sixième cercle, le plus difficile à obtenir, tous continuent sur Onda Sambuguzu.

« Tu vois, la cité de pierre est une sorte d'énorme monastère... bien que nous ne soyons pas pour autant des reclus. Je reviens souvent à Fayano Falinga, et je voyage ailleurs, partout sur la planète. En fait, je passe la plus grande partie de mon temps en dehors de Faya Nubangui, comme tous les Kreels de mon âge qui suivent Onda Sambuguzu. Et puis il y a les pèlerinages sur les Naa-Sakis, les lieux sacrés... Tous les mangas doivent les accomplir.

« Les Naa-Sakis se trouvent à Orus, sur Karanosh, sur la planète des Harriks et sur Magarth-Sikh, là où on t'a recueilli... D'après les maîtres des niveaux supérieurs, le but de cette tradition de pèlerinage est de montrer à ceux qui sont destinés à devenir les guides du peuple kreel ce que sont les autres civilisations... Mais j'ai entendu dire que le vieil Alifu Orombo avait d'autres idées à ce sujet... »

Ils étaient presque arrivés à l'entrée de la cité souterraine. Le visage de Stanley était toujours demeuré aussi impassible ; mais peu à peu, il avait ralenti le pas. Et lorsque le Kreel avait prononcé sa dernière phrase, il s'était presque arrêté. Fissangui Lindaro sourit.

— Vois-tu, Oniga Charaki, tous les Kreels recherchent la même chose, en fait : l'harmonie, l'accomplissement, la sérénité... Appelle ça comme tu veux... C'est difficile de lui donner un nom ; en Kreel ancien, on dit Naa Sambuguzudaya, la Voie... La quête des neuf cercles n'est qu'un des moyens d'y parvenir, le plus spectaculaire sans doute ; mais le spectacle n'a aucun intérêt en l'occurrence... Ce qui compte, c'est de rechercher la perfection, dans chacun de ses actes, en suivant son propre chemin. Il faut mettre tout son art, toute sa foi, tout son amour dans le moindre geste, et toujours essayer de faire mieux, et encore mieux... Mon père est ébéniste. Une fois, il a mis plus de deux ans pour fabriquer un coffre de bois à un ami ; mais lorsqu'on voyait ce coffre dans la maison de cet ami, on savait que là était sa place, en harmonie avec la demeure, avec les gens...

« Les Kreels ne poursuivent pas les mêmes buts que les autres peuples de l'univers ; nous n'avons que faire du pouvoir, de la puissance, de l'argent... D'ailleurs, ici, l'argent n'existe pas ; dans tous

les villages, chacun remplit son rôle au mieux en aidant les autres. Il y a des hommes pour cultiver les terres, d'autres pour bâtir les maisons, d'autres pour tisser des vêtements... Ils ne font pas ça pour gagner de l'argent. Nous faisons un peu de commerce avec les mondes du centre, pour pouvoir acheter certaines choses comme des vaisseaux cosmiques, mais au sein de notre peuple, rien n'est acheté, ni vendu... »

L'entrée de Faya Nubangui s'ouvrait devant les deux hommes, béante. Fissangui Lindaro partit d'un grand éclat de rire.

— Tu dois me trouver ridicule de vanter comme ça les mérites de notre civilisation ! Rien n'est parfait, tu sais... Et tous les hommes jeunes rêvent de conquêtes et de pouvoir... Si tu savais comme le vieux Fana Kabungué a pu m'agacer lorsqu'il a débité tout son baratin sur mon nom le jour où je suis devenu un manga.

Je m'en foutais de l'harmonie et de la Voie et tout ce fatras d'idées de vieillards ! Je suivais parce que j'y étais obligé par une discipline rigoureuse... Comme tous mes camarades... Nous ne rêvions que de voyages, d'autres horizons, de batailles... Alors nous avons vu, sur les Naa-Sakis...

« Tu sais, ici, les gens ne connaissent ni la guerre, ni la faim, ni les désirs superflus. Il y a toujours des hommes qui ont un surplus d'énergie et qui pourraient constituer un danger pour l'équilibre de la civilisation. Mais ce sont justement ceux-là qui sont choisis pour devenir des mangas, et leur énergie est canalisée... Ici, les hommes ne sont pas meilleurs que dans le reste de l'univers ; mais notre société est bien conçue, et, les pouvoirs des Makanés sont immenses... Faya Nubangui est le monastère de notre planète, et notre planète est un peu un monastère au milieu de la folie et de la fureur de l'univers des hommes...

« Il n'en a pas toujours été ainsi ; nous étions comme les autres, autrefois. Et rien n'aurait pu changer sans les Naa-Gundis ; c'est du moins ce que disent les anciens chants... »

Stanley commença à descendre l'énorme escalier de pierre noire qui menait à la cité souterraine. Le Kreel lui posa une main sur l'épaule. Le mercenaire se retourna brutalement, comme si ce contact lui était aussi insupportable qu'une brûlure. Fissangui Lindaro se sentit mal à l'aise devant son regard de glace.

— Oniga Charaki, tu devrais... tu devrais quitter un peu Faya Nubangui ; tu en as la possibilité. Ce n'est pas un endroit... normal, ici.

Malgré la froideur de Stanley, le Kreel rit à nouveau :

— Il n'y a pas de femmes dans ce foutu trou sans lumière ! Pas une femme ! Viens avec moi à Fayano Falinga, tu verras, il y a des filles superbes... Nos mœurs peuvent te sembler un peu... rigides,

mais en ce qui concerne les relations sexuelles, les Kreels sont assez civilisés...

Fissangui Lindaro repartit d'un énorme éclat de rire ; rien ne pouvait altérer sa bonne humeur et sa joie de vivre... Pourtant, il vit dans les yeux du mercenaire qu'il avait réussi à effriter sa formidable carapace d'indifférence et qu'un flot de haine et de violence était sur le point de le submerger. A cet instant, le Kreel eut peur ; il savait que l'étranger pouvait le tuer sans qu'il ait le temps d'esquisser le moindre geste pour se défendre...

Stanley tourna les talons et continua sa descente vers Faya Nubangui. Le Noir réalisa que Oniga Charaki, le requin blanc, le tolérait simplement près de lui, comme un squalo tolère la présence d'un poisson pilote. Et, Fissangui Lindaro comprit alors toute la véritable portée de la signification de son nom : Fissangui Lindaro, le poisson-pilote en kreel ancien...

CHAPITRE III

Tout ce que nous appelons réalités scientifiques, évidence, certitudes, tout cela n'est qu'un aspect de la vérité, un aspect ridiculement étroit et limité. Et plus on dissèque, analyse, soupèse les éléments qui constituent cette minuscule facette de l'univers, plus on se masque l'existence de tout le reste, plus on s'arrime solidement à cette vision étriquée du monde communément et officiellement reconnue.

La réalité telle qu'on la conçoit généralement est en fait la résultante de ce qu'on nous a répété, affirmé, inculqué depuis la naissance. Alors, pour pouvoir vraiment découvrir et apprendre, il faut d'abord nous extirper du crâne cette infinité de poncifs que nous croyons immuables et absolus.

On nous a enseigné une façon de penser au lieu de nous enseigner à penser. Avant de vouloir comprendre et savoir, oublions ces réflexes conditionnés qui nous tiennent lieu de raisonnement ! Et plus il y a de choses à oublier, plus le chemin est long vers la connaissance.

S'il existait un esprit humain parfaitement débarrassé de tout ce conditionnement davantage fondé sur des émotions que sur l'intellect, cet esprit posséderait des capacités d'une inconcevable étendue...

« Au commencement était la pensée » — Ozan Rimith

Mutaro Samani se tenait, immobile et rigide, devant l'un des épais panneaux de pierre noire qui commandaient l'accès aux sombres labyrinthes du huitième niveau de Faya Nubangui. C'était la deuxième fois qu'il venait dans le sanctuaire sacré et mystérieux, tout proche du cœur de la cité souterraine, là où palpitait l'âme du peuple de Jaambé. Déjà, près de quatre ans auparavant, il avait vu s'ouvrir devant lui toutes ces portes qui menaient vers le centre de la ville, habituellement interdit à ceux qui n'avaient pas atteint le sixième cercle ; il avait alors été désigné pour rester en faction à l'entrée de la zone réservée à Fari Kombo, le maître de Faya Nubangui, et avait accompli sa tâche avec zèle, sans se poser de questions. Aujourd'hui, son tour était revenu...

Mutaro Samani s'était engagé sur le difficile chemin de la quête du quatrième cercle avec ardeur et application ; mais ses progrès n'étaient guère sensibles. Cependant, il n'était plus désormais un jeune et naïf manga. Lorsqu'il avait, pour la première fois, monté la garde devant les appartements de Fari Kombo, il s'était senti important, et seul un sentiment de fierté avait occupé son esprit. Par la suite, il avait constaté que tous les Kreels détenteurs du troisième cercle étaient convoqués tour à tour pour surveiller la grosse porte de pierre, et son orgueil s'en était trouvé blessé. Aujourd'hui, des pensées confuses se

bousculaient dans son crâne : Mutaro Samani se demandait quel besoin un Eyo Makané pouvait avoir d'une sentinelle ; depuis qu'il avait pris son tour de garde, il n'arrêtait pas d'y songer :

« La sécurité du cœur-qui-bat est absolue ici... Qui oserait venir troubler sa sérénité, au creux de la cité souterraine dont il est le maître aimé et respecté, au sein de notre planète dont il est un des guides vénérés ? Et surtout, qui le pourrait ? Ses pouvoirs sont immenses... Il pourrait anéantir quiconque aurait simplement le commencement d'une pensée agressive à son égard. Et moi, que suis-je par rapport à cette phénoménale puissance ? Rien ! Un fétu... Alors pourquoi ?

« D'ailleurs, le système de sécurité de cette porte est ridicule : elle s'ouvre sur reconnaissance de la paume de la main du gardien ; mais le gardien change tous les jours, et il est extrêmement simple de régler la cellule d'identification sur une autre paume... N'importe qui, après m'avoir neutralisé, pourrait ouvrir le panneau en quelques minutes. Je ne suis ici qu'un simple portier, dont le rôle est de faire entrer les personnes que Fari Kombo a décidé de recevoir et dont il m'a communiqué les noms...

« Mais même pour cela, ma présence est superflue : l'esprit du maître de Faya Nubangui est partout présent ; il sait qui vient me demander d'entrer ; il peut permettre à qui bon lui semble d'arriver jusqu'ici en créant des cercles d'énergie invisibles qui déclenchent l'ouverture de toutes les portes jusqu'au cœur de la ville... Alors à quoi puis-je bien servir ? Si ma présence ici n'est d'aucune utilité à Fari Kombo, c'est qu'elle m'est utile à moi... Mais pourquoi ? Veulent-ils m'aguerrir ? Cela fait-il partie de l'enseignement qui mène à Issandu ? Je ne sais pas, je ne comprends pas... »

Derrière le gros opercule de roche, au fond du noir labyrinthe, deux esprits qui venaient de surprendre les pensées de Mutaro Samani grâce à des sens mystérieux d'une incroyable finesse, se mirent à communiquer par Oko Yedonka, le lien des âmes, pouvoir du sixième cercle :

— Mutaro Samani est encore incapable de faire le vide en lui, de chasser toutes ses pensées et d'être en permanence dans un état réceptif absolu. La première fois, il était gonflé d'orgueil ; maintenant, il se pose toute sorte de questions ; et il est toujours aussi inattentif...

— C'est toi qui lui as donné son nom, Fari Kombo. Et comme pour tout ce qui est exprimé dans la langue de nos ancêtres, ce nom a plusieurs sens, peut se percevoir de plusieurs façons... Mutaro Samani, la petite montagne... Petit pour sa taille, montagne parce qu'il est tout d'un bloc, solide, sans faiblesse de corps ou d'esprit... Mais on peut le comprendre autrement : la montagne est le symbole de l'immobilité, de ce qui jamais n'évolue... Quant au qualificatif petit, je crois qu'il

s'adresse plutôt à son âme qui manque d'élévation qu'à sa morphologie. Mutaro Samani... Cela évoque pour moi la lourdeur et l'étroitesse... Mais tu dois le savoir mieux que moi, puisque tu lui as donné ce nom...

— Tu as raison, Akoono Tingo ; cet aspect existe dans le nom, comme il existe dans l'homme. Mais l'interprétation du nom n'est pas unique ; et le caractère humain présente de multiples facettes...

Soudain, les deux vieillards interrompirent leur transe télépathique. Les extensions immatérielles de leurs esprits venaient de capter, au-delà du dédale de couloirs et de chambres réservés à Fari Kombo, au-delà de la porte gardée par Mutaro Samani, une nouvelle présence. Pour eux, il était impossible de confondre l'homme qui arrivait avec n'importe quel autre habitant de Faya Nubangui : les vibrations émanant de lui, et qui parvenaient jusqu'aux Eyo Makanés, n'avaient rien à voir avec celles habituellement diffusées par un être humain.

Mutaro Samani sursauta. Devant lui, émergeant de la pénombre, flottaient quatre cercles d'argent entremêlés surmontés d'une tache pâle, d'une blancheur de mort, un visage... Le Kreel fut brutalement envahi par des pensées agressives, haineuses. Il se sentait humilié de n'avoir pas été capable, alors qu'il était distrait par les questions qu'il se posait, de déceler plus tôt la présence de l'arrivant. Et surtout, l'homme qui se tenait devant lui inspirait à Mutaro Samani jalousie, répulsion et peur.

Le Kreel avait peiné treize ans pour obtenir les trois premiers cercles, et depuis plus de cinq ans, il ne progressait qu'avec une extrême difficulté sur le chemin du quatrième ; il n'admettait pas qu'un étranger fût devenu, lui, Fumba Makané en à peine plus d'un an, et sur le point d'accéder au cinquième cercle deux ans et demi après. Cette jalousie était renforcée par la mystérieuse beauté hors du temps de l'étranger ; et toutes les conditions étaient réunies pour qu'elle se transformât en haine : l'être qui se tenait en face de Mutaro Samani était si différent, par sa couleur de peau, sa voix, ses manières froides et distantes... La sentinelle, d'un grade inférieur au nouveau venu, aurait dû saluer la première. Mais ses mâchoires restèrent crispées dans un rictus méprisant, et il y avait du défi dans son regard.

Stanley Petersen ne dit rien ; il se contenta de fixer le Kreel droit dans les yeux.

Mutaro Samani savait que le Sven était attendu par le maître de la cité ; et il avait failli aux règles kreels en ne saluant pas un Fumba Makané. Il avait l'impression de se couvrir peu à peu de glace, de glisser lentement dans un univers vide et froid ; il sentait son âme absorbée par les yeux immenses du Sven, et tout, autour de lui, devenait de la couleur de ces yeux, gris, vert, bleu, gelé... Incapable

de supporter plus longtemps cette étrange et effrayante sensation, Mutaro Samani appliqua la paume de sa main gauche sur la cellule de lecture de la porte. Le panneau de pierre coulisssa sans bruit, et Stanley disparut dans l'obscurité du labyrinthe. Lorsque l'énorme bloc de roche noire obstrua à nouveau l'ouverture menant aux appartements du maître de la cité, Mutaro Samani sentit se réchauffer son corps et son esprit, et il en fut infiniment soulagé...

Le mercenaire se trouvait désormais dans une obscurité totale. Mais pendant les deux ans et demi qui avaient suivi son accession au quatrième cercle, il avait appris à développer de nouvelles facultés de son esprit. Il avait atteint ce que les Kreels nommaient Tombo Lodangui, le deuxième corps, cet autre niveau d'existence dont on ne prenait conscience qu'au seuil de Tekeri. Le Sven savait qu'il n'était pas seulement une carcasse de chair et d'os mais aussi un être d'énergie, fait d'ondes vibratoires, dégageant une aura et relié à toute chose par un flux immatériel.

Il percevait la réalité de Tombo Lodangui, pour lui-même et pour tous les autres ; il voyait les auras et leurs variations d'intensité ; et il maîtrisait totalement ce corps d'énergie pure qu'il pouvait concentrer au centre de lui-même pour parvenir à une méditation parfaite, ou projeter en tous sens sous forme de pseudopodes immatériels lorsqu'il voulait emplir son esprit d'un formidable flot d'informations, incomparablement supérieur à celui que lui fournissaient ses cinq sens grossiers. Il déploya autour de lui un réseau dense de fins tentacules d'énergie, et les moindres détails du labyrinthe sans lumière apparurent à son esprit. Jamais auparavant il n'était venu dans cette partie de la cité ; mais il se dirigea sans hésiter dans le dédale obscur et tortueux, vers la pièce où se trouvaient Fari Kombo et Akoono Tingo.

L'apprentissage de Tekeri avait été pour Stanley plus long que celui des quatre premiers cercles, car il lui avait fallu découvrir un nouvel aspect de lui-même, un aspect dont il n'avait pas pris conscience auparavant. Néanmoins, sa progression avait encore une fois été fulgurante. On lui avait d'abord fait accomplir des exercices destinés à augmenter les capacités des cinq sens qu'il savait posséder. Cela avait constitué pour le mercenaire une tâche relativement aisée ; les conditions dans lesquelles il avait passé les dix années précédant son arrivée chez les Kreels avaient aiguisé sa vue et son ouïe, naturellement très développées, et lui avaient appris à se servir de son toucher, de son goût et de son odorat, atouts précieux pour la survie en milieu hostile. Et ces dix années de cauchemar lui avaient fait découvrir son sixième sens, une sorte d'instinct primitif et sauvage qu'une vie de bête fauve avait exhumé des profondeurs de son

inconscient. Bien avant d'avoir entendu parler de Tombo Lodangui et de Tekeri, Stanley avait utilisé, d'une façon imparfaite, floue mais efficace la perception des vibrations baignant l'univers tout entier.

Le Sven entra dans une vaste salle au sol couvert de nattes. Cette pièce était plus confortable que la plupart des chambres de Faya Nubangui, et même luxueuse par rapport à l'endroit où se tenait habituellement Fari Kombo. Une rampe de brûleurs incrustés dans le plafond diffusait une lumière glauque et douce ; Stanley songea que ce type de lampes, fonctionnant sur piles atomiques miniaturisées, ne pouvait être issu de la technologie primitive des Kreels. Accroché au mur qui leur faisait face, il y avait un tableau très long et étroit. Le mercenaire eut d'abord l'impression qu'il était vierge, totalement blanc ; mais en regardant attentivement, il décela de fins traits d'encre noire.

Dans un coin de la pièce trônait un énorme coffre sculpté, façonné dans ce bois foncé, dur et lisse qu'utilisaient souvent les Kreels en ébénisterie ; cette essence ressemblait tant à la roche basaltique dans laquelle était taillée Faya Nubangui, que l'arrivant crut un instant que le meuble n'était qu'un gros bloc de pierre rattaché à la paroi de la chambre. Le bois était si habilement travaillé que son grain était semblable à celui du roc. Ce coffre résumait à lui seul toute la conception kreel de l'art, de la vie et du monde : rocher grossier et rugueux indissociable de la cité souterraine, il devenait pour un œil attentif meuble lourd et rustique ; un esprit subtil savait le faire chef-d'œuvre d'ébénisterie, somptueux travail de maître ; mais un être tel que Stanley, percevant bien plus que ce que pouvaient offrir les sens communs, y découvrait d'autres univers vibrant au cœur du bois noir.

La vaste chambre renfermait également d'autres meubles porteurs de la même harmonie, du même achèvement : une table basse, une large bibliothèque aux rayons débordants de manuscrits, un lutrin sur lequel était déployé un parchemin dont l'encre n'était pas encore sèche. Et, jaillissant du sol comme un geyser de roche, superbe, imposant, se dressait un énorme vase de bronze noir, plus haut qu'un homme.

Pourtant, au bout de quelques instants, le regard du Sven revint se poser sur le long tableau qu'il avait remarqué en entrant. Il observa attentivement les traits presque imperceptibles que le peintre avait tracés : un océan, immense, calme, sous un ciel gris d'hiver finissant. Stanley se concentra sur la toile aux dessins plus légers qu'une brume : un pâle soleil cherchait à percer de ses rayons le manteau de nuages ; à l'horizon, un orage montait, obscur, menaçant. Alors le mercenaire réalisa l'extension des perceptions de son esprit, Tekeri, la crue, et un pont de vibrations s'établit entre son corps et le tableau. Il vit une île aux longues plages de sable blanc, couchée sur les flots, perdue

derrière le rideau épais et bas des nuages ; et un navire, deux longues coques affûtées comme des lames, déployant ses immenses voiles blanches, grand oiseau marin apeuré cherchant à fuir la tempête qui approchait.

— Ce tableau a été peint à Faya Ossonki, la ville de l'océan, là où je suis né...

La voix mélodieuse arracha Stanley à la transe de perception supra-sensorielle dans laquelle il était plongé et troubla sa concentration ; le Sven n'avait plus devant lui qu'une grande toile blanche grisonnant par endroits de fines lignes d'encre. Il se tourna vers l'homme qui lui avait parlé. Fari Kombo était accroupi, immobile ; comme chacun des meubles de la pièce, le vieillard paraissait à sa juste place, en harmonie. Près de lui, dans la même posture, se tenait Akoono Tingo. Le maître de Faya Nubangui parla à nouveau :

— C'est une des œuvres de Dorongo Kolundi, qui fut un très grand artiste. Il n'avait pas suivi Onda Sambuguzu, il n'était pas un manga ; mais il avait trouvé la Voie, et atteint une sérénité comparable à celle de Sino Tuzangui, le Naa Makané... J'aime ce tableau ; chaque fois que je l'observe, je retrouve une vision de mon enfance.

« Qu'as-tu découvert, Oniga Charaki ? Une mer grise et dormante ; un ciel froid, nuageux, avec de noires nuées qui s'accumulent à l'horizon ; une île cachée derrière des brumes épaisses, et un bateau blanc qui tente de la rejoindre... Tu sais, parfois, lorsque je regarde cette toile, j'y vois une mer qui moutonne sous une brise printanière, un ciel pur, un soleil chaud ; il n'y a pas d'orage menaçant, et l'île aux grandes plages blanches est dégagée... Voilà pourquoi Dorongo Kolundi était un grand artiste ; il savait faire de ses tableaux un miroir pour l'âme...

« Mais parlons plutôt des raisons pour lesquelles nous t'avons demandé de venir. Akoono Tingo a quitté Faya Nimanu spécialement pour te voir... »

Le colosse, à son tour, prit la parole :

— Oniga Charaki, tu mérites désormais d'arborer sur ton bayungui le Fingo Tsonko, le cinquième cercle, symbole de Tekeri. J'ai suivi tes progrès depuis ma retraite de Faya Nimanu ; nous avons perçu comment tu t'es dirigé dans l'obscur labyrinthe qui mène jusqu'à cette pièce ; et nous avons surpris dans ton esprit les impressions que tu as ressenties devant ce tableau de Dorongo Kolundi, des impressions qu'aucun homme ne maîtrisant pas totalement le pouvoir de Tekeri n'aurait pu connaître. Maintenant, tu es prêt... Tu as suivi Onda Sambuguzu à une vitesse stupéfiante. Considère que cette entrevue avec nous constituait l'épreuve

initiatique par laquelle tu as mérité le cinquième cercle ; ton attitude, tes pensées, tes réactions, lorsque tu avançais dans le dédale des salles et des couloirs et lorsque tu as pénétré dans cette pièce, ont pour nous été concluantes.

« Cependant, avant de te remettre un nouveau bayungui sur lequel sont fixés cinq cercles d'argent, j'aimerais te poser une question... En général, je n'ai pas besoin de poser de questions ; mon esprit est capable d'aller chercher les réponses au milieu des souvenirs les plus secrets de mon interlocuteur, des événements parfois enfouis au plus profond de son inconscient. Pour toi, c'est différent...

« Venons-en à ma question... Tu as assimilé à une vitesse phénoménale tout ce que nous t'avons appris. Te demander comment cela t'a été possible, pourquoi tu es différent à ce point des autres hommes, serait une question stupide ; tu n'y répondrais pas, et même si tu le désirais, tu ne pourrais sans doute pas donner de réponse... Le moment n'est pas venu. Mais ce qui m'a étonné par-dessus tout, c'est la facilité avec laquelle tu t'es débarrassé de l'illusion de la douleur... Je peux expliquer la rapidité de tes progrès vers les trois premiers cercles par ton passé de mercenaire. En ce qui concerne Tekeri, il existe certains êtres capables d'utiliser leurs facultés supra-sensorielles sans avoir conscience de leur deuxième corps et de toutes ses possibilités ; mais c'est incontestablement une aide précieuse pour parvenir au cinquième cercle...

« La réalité de la souffrance, en revanche, est une certitude si profondément ancrée dans l'essence même de notre esprit qu'il est extrêmement difficile d'y échapper. C'est l'obstacle le plus ardu sur le chemin qui mène à Issandu ; une fois cet obstacle levé, tout le reste devient facile... Il faut parfois dix ans, quinze ans, vingt ans, pour parvenir à se détacher totalement de la notion de souffrance, pour se délivrer de cette chaîne qui est une des plus pesantes de celles qui entravent notre âme. A toi, il n'a fallu que quelques mois...

« Nous savons que tu as vécu parmi les Moog-Saïs. Ils vénèrent les blessures, pratiquent un véritable culte des mutilations ; est-ce parmi eux que tu as appris à te libérer de la croyance en la douleur ? »

Le visage du Sven était resté impassible lorsque le colosse avait évoqué son passé ; un léger voile embruma cependant ses yeux glauques lorsqu'il répondit, rendant son regard encore plus hermétique :

— Les Moog-Saïs... Non...

Il tendit soudain son bras gauche vers les deux Kreeles.

— Je suppose que vous avez déjà remarqué cette cicatrice à mon poignet ; et vous savez que cette main n'est qu'un néotissu synthétique... Une fois, un Moog-Saï m'a dit que j'étais un lâche parce que je ne recevais jamais de blessures graves au combat. J'ai dégainé

mon poignard, et j'ai tranché cette main ; puis j'ai cautérisé la blessure dans le feu... Je n'ai pas donné à cet homme le plaisir d'entendre le moindre gémissement de douleur. Plus personne ne m'a jamais parlé de lâcheté, ensuite...

Les deux vieillards éprouvaient un fort malaise, une sensation étrange et désagréable qu'ils avaient déjà ressentie en présence de l'étranger, comme si un froid pénétrant s'insinuait en eux jusque dans la moelle de leurs os. Tout chez le Sven leur paraissait vide et glacé, son visage, sa voix, son regard... Et l'indifférence avec laquelle il avait raconté cette horrible histoire de main coupée leur faisait peur. Ils se levèrent, et Akoono Tingo, dominant de son imposante stature le corps maigre de Stanley, lui tendit une robe noire soigneusement pliée.

— Voici un bayungui aux cinq cercles ; tu es désormais Fingo Makané, et tu peux le porter. Il t'ouvrira de nouvelles portes de la cité de pierre. Maintenant, le pouvoir de Tekeri est en toi...

Le mercenaire prit la robe, quitta la pièce et s'engagea dans le couloir sans lumière.

Lorsque les Eyo Makanés furent seuls, Akoono Tingo courba la tête, comme s'il était accablé par un poids immense. Le colosse était tellement bouleversé qu'il n'utilisa même pas Oko Yedonka, le lien des âmes, pour faire partager ses pensées à son vieux compagnon. Fari Kombo dut s'approcher du géant pour comprendre le faible murmure qui franchit ses lèvres :

— Alifu Orombo avait raison ; c'est un monstre... Son âme est aussi hermétique, aussi dénuée de sentiments qu'un bloc de glace. Jamais il ne parviendra au sixième cercle... Et sans doute serons-nous obligés de réparer notre erreur... De le détruire, nous, nous qui avons fait d'un squalé humain Oniga Charaki, le grand requin, la mort blanche...

CHAPITRE IV

Chaque forme de vie défend son existence, son identité ; pour cela, elle est prête à détruire.

Plus un être est primitif, plus la notion de menace est pour lui simple, claire. Mais lorsqu'une espèce évolue jusqu'à un certain degré de complexité, cette notion devient extrêmement subtile. Et pour un homme, survivre dépasse de beaucoup préserver son organisme et donner naissance à des organismes identiques ; sa culture et ses croyances font partie intégrante de sa vie, et sont parfois plus importantes pour lui que la simple existence de son corps. Ainsi les différences ethniques, culturelles, idéologiques sont-elles ressenties comme une agression ; en menaçant l'identité, elles menacent la vie, au sens humain du mot.

Si la perception du danger provient chez l'homme de causes particulièrement subtiles, sa réaction à cette perception est souvent très primaire ; elle se nomme violence.

Haine raciale, fanatisme religieux et idéologique, intolérance sont des réponses d'animal primitif à des problèmes humains.

« Le cycle des civilisations » — Marok Ravon

Stanley déambulait dans les couloirs déserts et obscurs du cinquième niveau de Faya Nubangui. Au-dehors, la nuit venait de tomber ; et dans toute la cité de pierre, les Kreels avaient interrompu leurs occupations pour rejoindre les Kabungués Sakis, ces grandes salles communes où ils se retrouvaient chaque soir. L'heure des chants était venue...

Partout, les pâles lumières des brilleurs incrustés dans la roche s'étaient éteintes. Le Sven avait éprouvé le besoin de marcher dans les ténèbres de la ville souterraine, de parcourir pendant des heures ce labyrinthe noir et froid, comme s'il lui fallait à toute force vérifier l'intégrité de ses pouvoirs supra-sensoriels. Son esprit percevait avec clarté et précision le tortueux dédale creusé dans le basalte, ses escaliers aux marches polies par le passage de générations de Kreels, ses longues salles sonores aux ouvertures basses et voussées, ses multiples chambres closes par d'épaisses portes de pierre. Pourtant, pour la première fois depuis qu'il avait été recueilli à Faya Nubangui, le mercenaire doutait de lui-même.

Trois mois auparavant, Akoono Tingo lui avait remis la robe aux cinq cercles. Stanley savait que depuis ce jour, il n'avait pas progressé vers Oko Yedonka, le lien des âmes, son but actuel. Un Kreel ne s'en serait pas inquiété ; vingt ans, trente ans étaient en général nécessaires pour passer du cinquième au sixième cercle. Ceux qui parvenaient à

fondre leurs pensées avec celles d'un ou plusieurs partenaires lors de la transe du Kamunga Nagué étaient tous des vieillards. Mais Stanley se savait différent ; pour lui, tout allait beaucoup plus vite. Et cette fois-ci, il avait le sentiment de se heurter à un obstacle insurmontable. Tout ce qu'on lui avait dit sur Oko Yedonka lui paraissait incompréhensible ; il n'obtenait aucun résultat lors des exercices de concentration et des tentatives de communication télépathique. Il se sentait désorienté.

Le mercenaire avait l'étrange impression d'avoir fait, de façon incroyablement accélérée, à l'intérieur de son propre esprit, ce fabuleux voyage accompli par la matière vivante et dont le point de départ se perdait dans la nuit des temps. Il avait subi une ontogenèse spirituelle... Il pensa au chemin parcouru depuis l'époque où, guerrier parmi les Moog-Saïs, hommes-machines au regard d'insectes de métal, il tuait chaque jour, et chaque jour échappait à la mort ; il était seul alors, et n'avait conscience que d'une chose : tout ce qui était autre que son propre corps constituait une proie ou une menace.

Il avait appris, chez les Kreels, à tolérer la présence d'autres hommes près de lui, à ne plus se méfier de chaque regard, à ne plus s'endormir la main crispée sur le manche d'un poignard. Par moments, il avait presque l'impression d'appartenir à un peuple, le peuple de Jaambé... Maintenant, on lui demandait d'avoir totalement confiance, d'ouvrir son âme au regard d'autres âmes, de devenir avec ces hommes qui l'avaient recueilli une entité unique, une pensée unique... Cela lui était impossible.

Parfois, lorsque la vue d'un tableau ou d'une sculpture kreel ébranlait un peu son indifférence glacée, lorsque les voix des chanteurs de Faya Nubangui parvenaient jusqu'à sa chambre au travers de la pierre noire, lorsque Fissango Lindari lui parlait, le matin, après leur course parmi les collines, Stanley sentait une bouffée de chaleur envahir son esprit, et il entrevoyait le chemin à suivre pour parvenir à Oko Yedonka. Chaque fois que cela se produisait, d'anciens souvenirs oubliés resurgissaient du passé, toute une partie de lui-même qu'il avait rejetée au plus profond de son inconscient reprenait ses droits.

Mais l'esprit du squalo veillait, et sentant que ces résurgences étaient une menace pour la survie même de Stanley, il les refoulait chaque fois derrière une barrière gelée de dureté et d'impassibilité inhumaines. Et chaque fois se refermait la porte vers le sixième cercle. C'était ce même instinct primitif qui commandait au mercenaire de se tenir à l'écart des chants et des prières des Kreels, voyant dans la musique du peuple de Jaambé une force assez puissante pour briser la carapace qui le protégeait des souvenirs de son passé. Malgré les conseils de ses maîtres, malgré les demandes de Fissango Lindari,

Stanley n'avait jamais rejoint les hommes noirs lorsqu'ils se rassemblaient, le soir, dans les Kabungués Sakis. En lui, le requin parlait plus fort que l'homme...

Stanley s'arrêta. Derrière la porte de pierre d'une des chambres du cinquième niveau, il avait perçu une présence.

« Ainsi, il y a un Kreel qui n'est pas allé chanter son amour pour Jaambé... »

Sans hésiter, le Sven déclencha le mécanisme d'ouverture du panneau ; il n'était pas bloqué. Le lourd opercule de basalte couleva en silence, et Stanley pénétra dans la pièce. C'était une chambre semblable à toutes celles de Faya Nubangui : murs nus et noirs, éclairage pauvre, mobilier sommaire... Un petit cabinet de toilette jouxtait la pièce principale, avec le double bac kreel pour se laver selon les rites : bain glacé, bain brûlant, bain glacé. Il y avait des manuscrits épars un peu partout, sur une table, sur le lit, sur le sol. Le seul objet qui accrochait vraiment le regard était un tableau fixé à l'un des murs, haut et étroit, représentant le visage et le buste d'un Kreel, de profil. Le dessin tracé à la plume était net, presque schématique.

L'homme aux traits durs, à la joue barrée d'une cicatrice, qui avait servi de modèle à l'artiste était celui-là même qui se tenait allongé sur les nattes couvrant le sol de la chambre : Mani Okondo, le géant, vent violent, guide de Stanley pour ses premiers pas sur Onda Sambuguzu. En voyant entrer le Sven, il se redressa en position accroupie. Il avait dans la main droite une pipe à eau de cuivre lisse d'où montaient des volutes de fumée bleue répandant partout dans la pièce une odeur forte, amère, agréable. Le colosse s'adressa à Stanley d'une voix pâteuse, hésitante, tout à fait inhabituelle pour un Kreel :

— Salut à toi, Oniga Charaki, requin blanc, grand maître du cinquième cercle ! Ah, tu n'as jamais vu cette vapeur d'azur, fille du rêve... Tu n'as jamais respiré cette senteur de quiétude et d'oubli... Le parfum de la sérénité ! Epugu-Ikoda...

Mani Okondo porta à sa bouche la pipe de métal rouge et aspira longuement une bouffée de fumée bleuâtre.

— Voici notre calme, notre béatitude, notre chemin vers Jaambé... Voici notre monnaie, Oniga Charaki... Notre monnaie ! Dix mille yariks le gramme ! Plus cher que le korofel, plus cher que le fazireh... Nos ambassadeurs en font le trafic. Ça nous sert à payer nos vaisseaux cosmiques et quelques petits gadgets... Comme ces brilleurs... Ou le mécanisme d'ouverture de cette porte. Epugu Ikoda, la drogue la plus rare de l'univers... De la poudre d'écorce... L'écorce d'un arbre qui ne pousse que sur notre planète. Je n'ai jamais vu cet arbre... Il y en a si peu... On prétend qu'il est très grand, avec des branches qui forment comme une immense couronne ; ses fruits sont des pommes dorées qui luisent de mille feux dans le soleil...

Mani Okondo partit d'un formidable éclat de rire qui s'acheva dans une quinte de toux. Epugu-Ikoda rendait la gorge sensible.

— A propos de soleil... C'est idiot, le nom qu'on a donné aux fruits de cet arbre. Golandu sonunda apunlis ; pommes d'or du soleil... pommes dorées comme le soleil... Le soleil est rouge ! Rouge ! Comment est le soleil, chez toi, Oniga Charaki ? Est-il de la couleur de l'or ? Tout ça est ridicule... Nos ancêtres étaient fous, complètement fous...

Le géant déposa la pipe de cuivre à côté de lui. Il regarda le mercenaire avec des yeux éteints.

— Tu sais pourquoi cette came est si recherchée ? On dit que c'est un chemin vers dieu... Jaambé Sambuguzu en Kreel ancien. Un chemin vers dieu ! Vers la suprême vérité ! Une porte ouverte sur l'éternité, une vision au-delà de l'illusion... Moi, je n'ai jamais rien vu ! Rien, entends-tu ! Rien ! Pour moi, ce n'est qu'un baume qu'on met sur une plaie douloureuse, une potion de sommeil et d'oubli... En attendant de dormir pour toujours et d'oublier définitivement !

Stanley restait impassible. Il se contentait de soutenir le regard du colosse. Mani Okondo sembla soudain pris d'un accès de fureur ; son visage se crispait, il essayait de se lever sans y parvenir, s'agitait fébrilement. Il se mit à hurler :

— Que croyais-tu, gueule blanche ? Que tous les Kreels étaient de gentils dévots priant leur foutu dieu chaque soir avant d'aller sagement se coucher ? Que nous étions tous des larves rampantes ? Oui, Makané... Bien, Makané... A vos ordres, Makané... Je les vomis, je les vomis tous, eux et leurs histoires de sérénité, leurs cercles et leur voie !

Il s'effondra de tout son long sur le sol, secoué de convulsions nerveuses. Stanley pensa un instant qu'il allait pleurer, et il en conçut un mépris immense pour le Kreel. Puis Mani Okondo parut se calmer, peu à peu. Il se traîna vers le fond de sa chambre, se retourna vers le Sven et s'assit en s'adossant au mur. Son visage s'était décontracté. Il reprit son monologue :

— Crois-tu que nous soyons uniques en notre genre, ou bien y a-t-il d'autres Oniga Charaki rôdant solitaires dans les couloirs, d'autres Mani Okondo restés dans leur chambre pour fumer de la poudre d'écorce ?

« Epugu-Ikoda... Je l'ai eue ici, à Faya Nubangui. Mais c'est défendu d'en fumer tout seul ! Défendu ! Ils ne se contentent pas toujours de la musique et des chants... Parfois, en certaines occasions, ils se retrouvent dans le neuvième lieu... Ningu Saki ! Un million d'hommes rassemblés dans le cœur de la cité, qui chantent... Et la poudre d'écorce qui brûle partout... Une fortune qui part en fumée... Tous les mangas ont connu ça au moins une fois. Epugu-Ikoda, la

musique, la lumière colorée... A quoi parviennent-ils avec ça ? Que voient-ils ? Moi, je n'ai jamais rien vu... Jamais rien ! Même en fumant cette saloperie de poudre ! C'est interdit, interdit... On ne peut respirer cette odeur que pendant les chants sacrés.

« Pourtant, ils savent... Ils savent que j'en ai pour moi seul, que j'en fume le soir dans ma chambre... Ils savent tout ! Pourquoi ne m'a-t-on jamais rien dit, rien reproché ? Que veulent-ils ? Que je sois un exemple ? Regardez ! Regardez Mani Okondo, le vent violent, qui a transgressé les tabous ; regardez l'épave qu'il est devenu...

« Sommes-nous des moutons pour nous plier à la volonté de cinq vieillards, pour respecter à la lettre des traditions vieilles comme le monde ? »

Le colosse se cacha le visage derrière ses grandes et larges mains. Depuis bien des années, Stanley n'avait plus éprouvé la peur, même au plus fort du carnage, même face à la souffrance et la mort. Pourtant, à cet instant, en découvrant la détresse et la solitude que Mani Okondo avait toujours cachées derrière une dureté impitoyable, le Sven sentit une sourde angoisse le saisir, comme s'il pressentait que lui aussi, un jour, pourrait voir éclater son armure de froideur et d'indifférence, et se retrouver en proie à la torture de secrets cachés au plus profond de son inconscient. Lorsque le géant écarta ses mains, découvrant son visage aux traits lourds, le mercenaire lut dans ses yeux lassitude, douleur et tristesse.

— J'ai consacré toutes mes forces, tout mon temps à suivre Onda Sambuguzu, le premier chemin. J'étais si fier de ma réussite ! Dix-sept ans seulement pour parvenir à Tekeri... J'ai oublié ma femme et ma fille, enterré dans cette cité maudite... Il y a tant d'années que je ne suis pas retourné à Faya Bandigo, la ville du fleuve... L'orgueil m'a étouffé, il a lentement tué mon esprit. Je me suis entraîné comme un fou, ne quittant plus les souterrains de Faya Nubangui, délaissant ma famille, les chants et les prières... Je ne me suis même pas intéressé à mon enfant, parce que c'était une fille et que pour cette raison, elle ne pourrait jamais suivre le premier chemin. De toute façon, fille ou garçon, je n'aurais pensé qu'à moi... Moi, toujours moi... J'ai fini par oublier comment j'avais été choisi, à l'âge de cinq ans et demi, pour devenir un manga ; grâce à un chant, une ancienne prière, très belle... Je ne m'en souviens plus... Je ne saurais même plus chanter, maintenant...

Mani Okondo tourna son regard vers le tableau qui le représentait, et le contempla longuement, avant de recommencer à parler :

— C'est Ela qui a fait ce portrait... Ela, mon épouse ; celle pour qui j'ai accompli Uma Yorongo, l'épreuve de l'amour... J'ai vécu un an dans la plus haute forêt du Limbu, au-delà de Faya Nimanu, seul au

milieu du froid et des bêtes sauvages. C'est elle qui me l'a demandé... Et je l'ai fait... J'ai mérité Ela... A cette époque, je ne pensais pas uniquement à moi, à ma réussite. Tout cela est loin maintenant, si loin... Mais je vais quitter Faya Nubangui ; je vais retourner à la ville du fleuve, retrouver Ela et ma fille... Il y a onze ans maintenant que je m'acharne à obtenir un sixième cercle sur mon bayungui... Onze ans de vains efforts !

Mani Okondo ramassa sa pipe à eau, puis tendit son bras immense vers une table basse sur laquelle il prit un petit briquet à silex. Il ralluma la poudre d'écorce et aspira une bouffée d'Epugu-Ikoda, le parfum de la sérénité...

— J'ai tout essayé pour parvenir à Oko Yedonka ; même ça... Ils savent que j'en prends dans les réserves du cinquième niveau, que j'en consomme tous les soirs... Ils le savent... Et ils savent aussi que je n'ai rien trouvé... Rien ! Fari Kombo m'a dit une fois qu'Epugu-Ikoda était une porte ouverte sur l'intérieur de soi-même ; elle ne permet de découvrir que des richesses que l'on possède déjà... Si on ne possède rien, on ne trouve rien ! Mais j'en ai besoin, maintenant... J'en ai besoin, comprends-tu ? Sans la senteur de cette vapeur bleue pour apaiser la douleur et la honte que me cause mon échec, je n'aurais plus la force d'être Mani Okondo, vent violent... Il faut que je parte... Avant de m'effondrer, il faut que je parte...

Le géant tira à nouveau sur sa pipe de métal, avec délectation. Stanley détailla attentivement le grand Kreel vautre sur le sol de sa chambre. Il avait maigri ; son visage buriné s'était creusé, ses muscles formidables s'étaient desséchés. Il n'était plus le colosse impressionnant qui avait vaincu le Sven alors que ce dernier n'était pas encore un manga. Après cette défaite face à Mani Okondo, le mercenaire s'était promis de l'affronter à nouveau et de le vaincre. Aujourd'hui, il était devenu l'égal du Kreel, il connaissait les secrets d'Issandu et de Tekeru, cette puissance mystérieuse qui avait autrefois permis au géant de le terrasser. Mais il savait également que ce combat était devenu inutile ; il lui suffisait de regarder Mani Okondo rongé par la drogue, le remords et le sentiment de son échec pour comprendre que, de toute façon, il pouvait le vaincre quand il le voulait. Cette certitude suffisait à Stanley.

La voix du colosse s'éleva à nouveau, encore plus sourde, bredouillante, presque inaudible :

— J'ai échoué, Oniga Charaki... Echoué... Fari Kombo m'avait dit... il m'avait dit... « Vent violent, tu épuiseras tes forces en vain. » Il avait raison... Avait raison... Il me l'avait dit ! J'ai été comme une étoile... J'ai brillé très fort ; je me suis éteint très vite... Tout est fini, maintenant ; fini... Le chemin s'arrête pour moi... Je n'ai pas su suivre la Voie ; Naa Sambuguzudaya... Ce n'était qu'un sentier perdu...

Stanley se retourna lentement et se dirigea vers la porte de la chambre. Les impressions qu'il éprouvait étaient confuses, contradictoires... Il méprisait Mani Okondo pour cette faiblesse qu'il avait toujours cachée et dont il venait de faire étalage ; il ressentait aussi une sorte de satisfaction froide et cruelle en voyant ce géant fier, hautain, orgueilleux s'effondrer ainsi, moralement et physiquement brisé par les difficultés de Onda Sambuguzu, alors que lui, Oniga Charaki, était toujours debout. Mais en même temps, il considérait Mani Okondo un peu comme un frère, un frère aîné qui l'aurait précédé sur la Voie ; et l'échec de ce frère lui semblait être un avertissement, une mise en garde, ou peut-être une sorte de prémonition de ce qui lui arriverait à lui, le requin blanc.

Pourtant, une pensée dominait toutes les autres dans son esprit. Depuis des années, son âme était restée glacée, vide de tout sentiment.

Parmi les Kreels, il avait éprouvé, le temps de quelques instants fugitifs, une sorte de bien-être, des émotions dont il avait depuis longtemps oublié la saveur. Et ce soir, devant la détresse d'un homme qu'il avait cru aussi dur que lui, il était envahi par des vagues de troublantes sensations qu'il essayait en vain de refouler : mépris, cruauté, plaisir, orgueil, pitié, crainte, désarroi, angoisse... L'étrange panique qu'il ressentait devant ce flot de sentiments totalement étrangers à son esprit de squalé était plus forte que tout le reste. Il devinait que le parfum amer d'écorce brûlée qui flottait dans la pièce était en partie responsable du changement brutal qui s'opérait en lui. Alors il sortit dans le couloir et respira profondément à plusieurs reprises. Lentement, son âme se refroidit ; il sentit à nouveau un liquide glacé couler dans ses veines, et peu à peu, son esprit se vida des pensées turbulentes et passionnées qui l'avaient troublé un moment.

Mani Okondo releva son corps immense avec difficulté. Il avança en titubant jusqu'à la porte. Il avait toujours détesté le Sven, sa peau livide, ses yeux de brume et ses traits fins comme ceux d'une femme ; il avait ses manières en horreur, son mutisme l'exaspérait. Mais en cet instant, le géant haïssait Stanley plus que jamais, car il lui avait dévoilé sa faiblesse, ses angoisses et sa peine.

Le mercenaire s'éloignait lentement dans le souterrain obscur. Au moment où Mani Okondo franchit la porte, il aperçut la tache claire des cheveux de l'autre qui semblait flotter dans la pénombre. Le colosse se mit à hurler d'une voix rauque :

— J'ai échoué, Oniga Charaki... J'ai échoué ! Ce sont la fierté, l'orgueil, l'égoïsme, qui m'ont arrêté... Mais au moins, ce sont des sentiments d'homme ! Toi, tu échoueras encore plus sûrement ! Tu ne ressens rien... Tu n'es qu'un requin froid ! Jamais tu n'atteindras le sixième cercle, car jamais tu ne seras un homme !...

Stanley tourna au bout du couloir. Lorsque retentirent les paroles haineuses du Kreel, il était redevenu totalement indifférent.

CHAPITRE V

Le langage est une sorte de résumé de la manière de ressentir, d'exprimer et de vivre. Il résulte de la façon de penser, l'oriente, évolue avec elle, lui est intimement lié.

Le langage est un phénomène extrêmement subtil. Il n'est pas une simple transmission de données au même titre que, par exemple, un schéma technique. Il possède une capacité non seulement descriptive, mais également symbolique et émotionnelle. Une phrase est un monde à elle seule... On peut la comprendre de multiples façons différentes, elle fourmille de sens cachés ; son rythme, ses sonorités engendrent des sentiments ; chacun de ses mots a non seulement une valeur littérale, mais aussi une valeur due aux concepts auxquels il est rattaché.

Ainsi le langage peut-il être considéré comme un moyen d'appréciation du degré d'évolution de son utilisateur. Entre les cris d'un oiseau exprimant la présence d'un danger ou la recherche d'un partenaire sexuel et la langue complexe d'un homme cultivé d'une quelconque société actuelle, il existe une différence proportionnelle à l'écart qui sépare leurs niveaux de réflexion.

Pourtant, j'ai tendance à croire que lorsque la pensée atteindra le suprême degré de l'évolution, elle rejoindra alors ses manifestations les plus primitives : le langage ne lui sera plus nécessaire.

« Le cycle des civilisations » — Marok Ravon

Le vieux pin au tronc tordu, tourmenté et crevassé par les morsures des intempéries, s'accrochait encore comme une grande main noire desséchée au flanc abrupt de la montagne. Quelques jours auparavant, la foudre lui avait infligé une profonde blessure par laquelle il perdait sa sève en abondance, résine visqueuse et odorante qui coulait jusqu'au sol en longues traînées blanchâtres ; mais l'arbre tenait bon. Ses épaisses racines griffaient avidement la terre sombre qui recouvrait la petite plate-forme brisant la régularité de la pente caillouteuse. Ses branches torses, d'où fusaient de grandes gerbes d'aiguilles bleuâtres, formaient une large couronne suspendue au-dessus du sol, ménageant sur l'adret une zone ombragée et tapissée d'humus. Il n'y avait pas d'erreur possible : le pin était le seul arbre de ce versant montagneux. Stanley commença son escalade...

Malgré la souplesse et la force de ses muscles, malgré sa grande résistance physique, le Sven ne progressait qu'avec lenteur et difficulté le long de la pente escarpée. Il était presque toujours obligé de s'aider de ses mains, et se coupait les doigts aux rocs aigus comme des crocs de loup. Il portait une tunique courte sans manches, et le chaud soleil

de l'été finissant brûlait la peau claire de ses bras et de ses jambes. La roche noire du versant était nue, sans vie. Parfois, pourtant, Stanley découvrait, dans un creux de la pente qui avait retenu un peu de terre et de pluie, une de ces plantes aux tiges courtes, aux feuilles étroites comme des lames, avec leurs quatre pétales blancs en croix, que les Kreels nommaient Dorongo Mutaro, étoile des montagnes. Il l'évitait alors précautionneusement, sans bien comprendre pourquoi il augmentait la difficulté de son escalade pour ne pas écraser une petite fleur...

Enfin, le mercenaire atteignit l'endroit où la pente abrupte s'interrompait pour former une terrasse naturelle ; il s'y hissa en s'accrochant aux racines du pin. Là, il éprouva avec plaisir la sensation de fraîcheur que lui procurait l'ombre du vieil arbre. Il s'accroupit sur le sol jonché d'aiguilles bleues, et attendit ; il était arrivé le premier, de toute évidence, sur le lieu de rendez-vous...

De son promontoire, il dominait tous les contreforts du Limbu, collines couvertes d'une végétation jaunissante à l'approche de l'automne, champs moissonnés où les chaumes ras moiraient tout l'horizon de reflets dorés. Un gros insecte à la carapace luisante comme du métal, posé sur le tronc du pin, faisait crisser ses élytres en un lancinant chant d'amour. Lentement, Stanley vida son esprit de ses pensées pour en faire un réceptacle recueillant toute la vie de ce matin d'été sur un flanc du Limbu : soleil rouge découpé par les branches d'un vieil arbre ; océan mouvant de terres safranées ; caresse d'une brise ; parfum de résine fraîche ; concert vibrant de cigale bleu acier ; et parfois, quand s'arrêtaient le vent et les stridents appels de l'insecte, silence de la montagne émaillé par le son mat des gouttes de sève tombant sur l'humus épais.

— Nous avons eu un bel été...

La voix avait surgi de l'écorce brune et ridée. Stanley fit pivoter légèrement son corps maigre et observa l'arbre avec intensité. Près du sol, le tronc semblait avoir sécrété une étrange excroissance, de forme humanoïde. Le Sven vit luire deux grands yeux, et le pin parla à nouveau :

— C'est un endroit tranquille et agréable pour se rencontrer, Oniga Charaki.

Le mercenaire reconnut la voix chaude et douce du suprême chanteur. Alifu Orombo était accroupi au pied de l'arbre, jambes croisées, dans une immobilité totale. Sa lourde chevelure blanche était attachée et couverte d'un bonnet de tissu sombre, et il portait une tunique semblable à celle du Sven, dépourvue de cercles d'argent. Il paraissait s'être mêlé au tronc, avec sa peau couleur d'écorce. Le mimétisme du vieillard était si parfait que Stanley, malgré des sens d'une immense acuité, avait été incapable de déceler sa présence.

Alifu Orombo sourit.

— Lorsqu'on vieillit, on se sent plus proche des arbres, de cette forme de vie qui se contente d'être, tout simplement... Je t'ai demandé de venir ici parce que je désirais avoir avec toi une conversation hors de Faya Nubangui ; cette ville souterraine me paraît un peu trop austère par moments... J'ai quitté Fayano Bundadaya pour te parler. Tous les Eyo Makanés sont attentifs au moindre de tes pas sur Onda Sambuguzu. Fari Kombo nous a fait part de tes progrès ; Akoono Tingo est venu te remettre le bayungui aux cinq cercles ; maintenant je viens à mon tour. Ayanga Epugu est retenu à Rangos par ses fonctions, mais chaque fois que nous réalisons le Kamunga Nagué, la transe sacrée qui mêle les pensées, son esprit est ici, avec nous. Quant à Sino Tuzangui, il a rejoint sa retraite solitaire qu'il avait quittée pour te voir peu de temps après que nous t'ayons accueilli parmi nous. Parfois, je lui apporte un peu de nourriture ; mais il y a presque sept mois qu'il a cessé de manger. Il a entamé l'ultime méditation qui doit le conduire au Kamunga Ikoda, suprême béatitude. Cependant, son esprit est présent en chacun de nous ; il connaît tes progrès ; il connaît tes difficultés...

Alifu Orombo s'interrompt un instant. Il semblait hésiter à poursuivre. Stanley avait l'impression que depuis qu'il avait commencé à parler, le vieux Kreel abandonnait de plus en plus nettement son étrange mimétisme avec le pin, comme s'il quittait peu à peu le monde des arbres pour revenir à celui des hommes. Le suprême chanteur ôta son bonnet et dénoua la cordelette qui maintenait ses longues nattes serrées en un gros chignon ; une cascade de cheveux blancs dégringola sur ses épaules. Il n'était désormais qu'un vieillard adossé à un tronc.

— Tu ne progresses plus, Oniga Charaki... Tu le sais ; je le sais. Tu as parcouru Onda Sambuguzu plus vite que le vent d'hiver qui court et hurle entre les collines pendant la nuit ; et de même qu'il est arrêté par la formidable barrière du Limbu, tu es arrêté par Sunga Tsonko, le sixième cercle. Cela, je l'avais prévu il y a longtemps... Mais je n'en retire aucune satisfaction ; il est inutile de connaître à l'avance l'apparition d'un problème si on est incapable de l'éviter... Maintenant, tu as besoin d'aide ; c'est pourquoi je suis ici. Encore faut-il que tu acceptes cette aide...

Stanley était impassible, muet. Alifu Orombo savait que seule l'immense maîtrise de son esprit, conférée par le pouvoir des huit cercles, lui permettait de rester calme et lucide face au regard de glace de l'étranger ; malgré tout, il ne pouvait s'empêcher de ressentir ce mystérieux malaise qu'il avait déjà éprouvé, ainsi que les autres Eyo Makanés, en présence de celui que Sino Tuzangui avait baptisé le requin blanc. Alifu Orombo parvenait maintenant à analyser la nature

de cette angoisse qui émanait du Sven. Tout provenait de ses yeux ; ils étaient vides, constamment vides de cette gamme de messages émotionnels qui font du regard humain un fabuleux moyen de communication. Pourtant, ce vide n'était pas absolu : au-dessus de l'océan bleu-vert des iris flottait une brume grise, et personne ne pouvait douter, en la voyant obscurcir les yeux de Stanley, qu'un monstrueux secret s'y dissimulait.

Alifu Orombo savait que le mercenaire ne répondrait rien, ni par des paroles, ni par un geste, ni surtout par une quelconque lueur dans son regard de squal. Le vieillard, résigné, reprit son discours :

— Tu as su mériter les cinq premiers cercles bien plus vite qu'aucun homme ne l'a jamais fait, car pour cela, il fallait agir et lutter... Ton corps et ton esprit étaient façonnés pour l'action et la lutte. Endurcir ses muscles, aiguïser ses réflexes, développer ses sens, maîtriser sa chair et son énergie, c'était un travail pour Oniga Charaki, pour le requin blanc...

« Mais maintenant, il n'y a plus aucun travail à accomplir, plus rien à faire... Maintenant, tu dois accéder au troisième niveau de l'être, Toroko Lodangui, l'âme purifiée, la pensée absolue, libérée... Ce n'est pas un but qu'il te faut essayer d'atteindre par de constants efforts de volonté ; tu ne ferais que t'en éloigner chaque jour davantage... Il n'y a rien à chercher ; tout est déjà là, en toi... Prendre conscience de Toroko Lodangui en réalisant la fusion des pensées par Oko Yedonka, cela est simple, naturel, à la portée de tous ; et pourtant, c'est l'étape la plus difficile de Onda Sambuguzu...

« Soulever une charge extrêmement pesante n'est possible que pour un homme puissamment bâti, qui s'est longtemps entraîné pour durcir son corps ; ce n'est pas à la portée d'un individu ordinaire, ce n'est pas un geste évident, banal... Par contre, pour décontracter totalement chacun de ses muscles, nul besoin d'une force exceptionnelle ! Inutile de manier de lourdes masses pendant des mois et des années ! L'être le plus faible, le plus malingre, a la possibilité d'y parvenir sur-le-champ... Cependant, il lui sera plus facile de modifier son corps par un entraînement long et pénible, afin d'arriver un jour à soulever des charges énormes, que de réussir à conserver pendant une heure tous ses muscles dans un état de totale relaxation.

« Il en va de même pour notre esprit... L'homme est enclin à agir, ou plutôt à réagir contre le milieu qui l'environne. Il a besoin de se battre, de s'empoigner avec toutes sortes de difficultés, d'affronter tout ce qui l'entoure au lieu d'être en harmonie avec... Voilà pourquoi Sunga Tsonko est le cercle le plus difficile à obtenir, alors que, paradoxalement, il ne demande aucun effort... Avant ce stade, il ne s'agissait que de suivre l'inclination première de notre nature, de surmonter des obstacles à force de volonté ; désormais, il n'y a plus

d'obstacle... Il suffit de s'ouvrir, de se décontracter, de laisser couler en soi le flux de la vie et du temps ; alors les pensées des autres seront tes pensées, et tes pensées seront les leurs... » Alifu Orombo soupira en baissant la tête ; il avait l'impression de parler à une statue. Le suprême chanteur savait cependant qu'il devait continuer, imperturbablement... Chacune des paroles qu'un Kreel adressait à Stanley, avec la voix chaude des enfants de Jaambé, était comme un coup de boutoir donné dans la barrière de glace qui enfermait l'âme du Sven. Les Eyo Makanés l'avaient compris ; Fissango Lindari, inconsciemment, l'avait ressenti. Un jour éclaterait la barrière de glace ; un jour mourrait le grand requin froid, et l'homme pourrait renaître... La mélodie des phrases du vieux Kreel emplissait à nouveau le petit havre d'ombre et de fraîcheur accroché au flanc noir brûlé par le soleil :

— Oko Yedonka est la forme suprême de la communication entre les hommes. Avant de prétendre connaître cette ultime méthode de partage des pensées, il faut comprendre toutes les autres... L'éclat d'un regard ; le rythme d'une musique ; le mouvement d'une danse ; les couleurs d'un tableau ; la forme d'un objet... Et il faut comprendre le langage des hommes, qui est tout à la fois éclat, rythme, mouvements, couleurs et formes. Le kreel ancien, la langue de nos ancêtres, était proche de Oko Yedonka ; il leur devait être plus facile qu'à nous de parvenir au sixième cercle... Le moindre son de chaque mot avait une signification.

« Et puis d'autres hommes sont venus, avec d'autres mots et d'autres sons... Le kreel ancien ne vit plus aujourd'hui qu'à travers les traditions, traditions du chant, des noms... J'ai consacré mon existence à l'étude de ce langage du passé ; cela m'a aidé dans ma quête des cercles ; cela a fait de moi le suprême chanteur, car le kreel des temps anciens était intimement lié à la musique. Chaque jour, je découvre de nouveaux sens à tous ces mots qui n'étaient jamais écrits, jamais prisonniers d'un signe tracé à l'encre ou taillé dans la pierre, mais qui vibraient dans l'air et s'envolaient, libres... J'ai pourtant moi-même enfermé la langue de nos pères dans le carcan de l'écriture ; j'y suis obligé, comme tous ceux qui avant moi ont essayé de percer les mystères du kreel ancien... C'est un travail énorme ; il reste encore beaucoup à faire.

« Trop peu d'hommes s'y intéressent, ils sont tous absorbés par la recherche de la Voie, Naa Sambuguzudaya. A force de vouloir trouver cette voie, ils finiront par la perdre ; définitivement... Ce n'est que lorsqu'on a poursuivi tous les buts, et compris qu'ils sont tous vains, qu'on peut atteindre l'unique but ; lorsqu'on sait que tout est relatif qu'on peut percevoir l'absolu... Beaucoup de Kreels imaginent, avant d'avoir cherché quoi que ce soit, qu'il existe un but, un absolu ;

ceux-là ne le trouveront jamais. S'ils avaient, comme moi, tenté de recevoir un peu de la sagesse de nos ancêtres par l'étude de leur langage, ils comprendraient leur erreur... Sais-tu ce que signifie Sambuguzu ? Le sais-tu, Oniga Charaki ? »

Le Sven n'hésita pas un instant ; le mot qu'évoquait le vieillard était un des quelques noms de l'ancienne langue couramment employés par les Kreels.

— Sambuguzu... Cela signifie le chemin, la route...

Alifu Orombo découvrit ses dents blanches en un large sourire, et ses yeux s'illuminèrent.

— Bien sûr, Oniga Charaki ; bien sûr... Sambuguzu, le chemin... Et lorsqu'on dit Naa Sambuguzudaya, cela devient la Voie suprême... Mais il existe une autre signification à ce mot ; une signification beaucoup plus ancienne... Sambuguzu servait avant tout à désigner la roue... Bien peu de Kreels connaissent cette traduction-là ; et ils pensent généralement que l'extension du sens de Sambuguzu est due à une raison toute simple : la roue servant à rouler sur les chemins, le même mot a fini par désigner l'un et l'autre. Ils ont sans doute raison ; mais seulement en partie...

« Le kreel ancien possède une puissante valeur symbolique. Qu'un nom signifiant la voie que doit suivre l'esprit pour atteindre la réalisation suprême désigne aussi une roue, voilà qui a une importance capitale ! Une roue, ça n'est jamais qu'un rond, un cercle... Si c'est également la Voie, alors la Voie ne nous mène nulle part ; elle ne fait que nous ramener à l'endroit d'où nous sommes partis. Voilà le secret, Oniga Charaki ! Peu importe le chemin suivi ! Que ce soit le premier chemin, le chemin du chant, celui du peintre, du potier ou du charpentier, peu importe ! La seule chose qui compte, c'est de ne jamais s'arrêter en route, ne jamais croire que l'on est arrivé, jusqu'à ce que la roue ait accompli un tour... L'homme retrouve alors la pureté de l'enfant qui vient de naître, mais il possède en plus la conscience d'avoir parcouru Naa Sambuguzudaya, le grand cercle, la roue... »

Alifu Orombo semblait enflammé par la passion d'un adolescent. Il faisait de grands gestes pour accompagner ses paroles ; son regard était brillant.

— L'étude du kreel ancien m'a apporté beaucoup. Oui, beaucoup ! J'ai parcouru notre monde, interrogeant les hommes sur les vieux noms qu'ils donnent aux choses et aux gens, écoutant les chants traditionnels de tous les fils de Jaambé, par-delà le Limbu, par-delà l'océan... J'ai lu et relu les manuscrits de tous ceux qui, comme moi, se sont intéressés au langage de nos pères. Je suis allé de découvertes en révélations... Tous ces vieux contes, tous ces chants anciens, recèlent d'incroyables secrets ! Ils contiennent le mystère de

notre origine, la clé des neuf cercles, et peut-être même la nature de notre avenir...

« Bien sûr, peu de Kreels partagent mes opinions ; ils me prennent pour un vieux fou... Surtout cette grande brute d'Akoono Tingo ! Je ne réussirai jamais à le convaincre ! Même si tu n'acceptes pas tout ce que je pourrais te dire à propos des anciens chants, j'aimerais te faire comprendre que chaque mot, en kreel ancien, possède un sens autre que celui qu'il semble avoir. Il n'y a là ni secret, ni mystérieux ésotérisme... Il faut simplement saisir la signification première, primitive, essentielle, de toute chose... La langue de nos ancêtres était peu descriptive, floue d'une certaine manière, sans aucune rigidité. Elle laissait place à l'interprétation, comme un tableau laisse place à l'interprétation ; il est fondamental de comprendre cela pour parvenir à Oko Yedonka.

« Toute communication s'établit entre deux personnes ; c'est un partage, une communion, et celui qui écoute est aussi important que celui qui parle. Le langage est plus un moyen de découvrir tous les secrets que l'on porte en soi que de recevoir une information de quelqu'un d'autre. On ne reçoit rien, Oniga Charaki, car on possède déjà tout ; on n'apprend rien, on se souvient, simplement. La communication nous aide à nous souvenir... Une fois que tu auras réalisé cela, il te sera facile de parvenir à Oko Yedonka. Il est inutile de créer le lien des âmes ; ce lien existe déjà... »

Le soleil rougeâtre était haut dans le ciel, et l'ombre du vieux pin s'était déplacée depuis que Stanley se tenait accroupi près de l'arbre. Alifu Orombo continua son monologue ; sa voix et ses yeux étaient toujours aussi pleins de patience, de douceur et de bienveillance.

— J'aimerais que tu retiennes deux choses parmi tout ce que je t'ai dit... D'abord, il faut que tu communicates. Cesse de te replier sur toi-même, de rester silencieux et de fuir la conversation des autres, d'éviter leur présence et leurs regards... Sinon, comment pourrais-tu mêler tes pensées aux leurs ? Ensuite, essaie d'appréhender la vérité du langage de nos ancêtres... Dépouille les mots ! Va au-delà de leur valeur descriptive, qui n'est qu'un vernis superficiel. Trouve tout ce qui se cache derrière les sons ! Un simple nom peut vouloir dire beaucoup...

« Sino Tuzangui... Le serpent d'orage... Il faut se demander ce qu'est un serpent d'orage... Un éclair ? Il faut encore se poser la question, évoquer toutes les possibilités, jusqu'à ce que la vérité jaillisse comme une illumination... Serpent, lien, chaîne, fleuve, route... Orage, énergie, bruit, force, colère... Sino Tuzangui, c'est le grand trait de lumière qui unit tous les fils de Jaambé... Fari Kombo, le battement du cœur... Cœur, noyau, âme, centre ; battement,

rythme, vie... Fari Kombo, cœur qui bat, âme vibrante, centre de vie ? Et Ayanga Epugu, parfum de l'air ! N'est-ce que cela ? Ayanga, Ayanga, Ayanga ! L'air, chargé de la force vitale du cosmos... Ayanga, qui est partout à la fois... Epugu, douce senteur, vapeur délicate, subtile, légère... Ayanga Epugu, c'est la force de l'univers qui flotte autour de nous... Akoono Tingo, le citoyen du temps... Penses-tu que cela ne veuille rien dire ? Akoono, celui qui fait partie, l'élément, le maillon ; et Tingo, le temps, qui avance, inexorablement... L'homme qui marche avec le flux du temps, le mouvement imperturbable, inaltérable, c'est Akoono Tingo ! Et puis il y a moi, Alifu Orombo... La voix qui vit, la voix qui s'élève ? Non ! C'est plus, bien plus ! Alifu est placé d'abord... Alifu Orombo, et non pas Orombo Alifu, qui désigne un chant particulièrement beau et touchant. Alifu Orombo, c'est avant tout la vie... La vie de la voix ; la vie du son ; la vie par le chant ; la vie qui est un chant, des sons, du rythme... Alifu Orombo, la vie de la voix qui chante ; la vie est une voix qui chante ! »

Le vieux Kreel avait renversé la tête en arrière, tournant le visage vers le soleil de midi qui donnait à sa peau des reflets de cuivre ; seul le haut de son corps était éclairé par les rayons rouges qui filtraient entre les branches du grand pin. Ses paupières étaient mi-closes, mais le Sven pouvait voir briller son regard noir derrière ses longs cils. Ses nattes blanches ondulaient à chacun des mouvements rythmés du cou dont il accompagnait ses paroles, plus chantées que dites, et semblaient un torrent de montagne dévalant le long de sa nuque. Puis il parut sortir de la transe qui l'avait saisi, redressa la tête, ouvrit les yeux, et la musique qui habitait ses phrases se fit plus discrète.

— Tu vois, Oniga Charaki, les noms des cinq Eyo Makanés symbolisent la nature du peuple de Jaambé : cœur vivant, mouvement imperturbable, baignés dans l'énergie de l'univers et animés des vibrations du chant, le tout cerclé d'un lien d'éclair... Tout est dans le langage, Oniga Charaki, pour celui qui sait le comprendre ; et tout est en chaque chose, pour celui qui sait comprendre...

La voix grave de Stanley passa comme un souffle glacé sur ce brûlant midi estival :

— Alors dis-moi quelle est la vraie signification de Epugu-Ikoda... Makané...

— C'est Mani Okondo qui t'en a parlé... Nous savons tout ce qu'il fait. Il a échoué ; mais l'échec fait partie de la vie, comme la réussite... Echouer ou réussir, cela est sans importance ; ce ne sont que des notions relatives. L'erreur consiste justement à leur donner une importance absolue ; c'est ce qu'a fait Mani Okondo. Et maintenant, c'est un homme brisé... Crois-tu que je n'ai jamais subi d'échec ? Il faut être humble, Oniga Charaki... Humble, résigné et

calme... Accepter l'échec sans amertume, recevoir la réussite sans fierté... Chaque événement doit être considéré de la même façon, qu'il nous semble bon ou mauvais, bien ou mal... Il n'y a ni bien, ni mal ; ni justice, ni injustice ; ni beauté, ni laideur ; il y a la vie, tout simplement. Lorsqu'on sait cela, chaque instant d'existence est source d'une joie infinie, et plus rien n'est impossible...

« Mais revenons à ta question ! Epugu-Ikoda, le parfum de la sérénité ; l'odeur de la poudre d'écorce qui mène à la béatitude... C'est une première interprétation. Cependant, Epugu évoque non seulement la senteur, mais aussi la légèreté, l'inconstance, l'illusion... Epugu, c'est une vapeur, une brume, rien... Un parfum qui passe, impalpable, immatériel ; un mirage... Epugu-Ikoda, c'est la sérénité sans consistance, l'illusion de la paix, la vérité passagère, aussi fragile que le brouillard sous les rayons du soleil...

« Imagine une maison dont tu souhaites connaître la décoration intérieure, les meubles, les habitants. Cette maison a une porte, et une fenêtre aussi ; une fenêtre étroite, très haute... Tu essaies de regarder par cette fenêtre, et pour cela tu dois sauter sur place, et tu entends pendant un bref instant, lorsque tu as réussi à bondir à une hauteur suffisante, l'angle d'une table et la main d'un occupant de la maison. L'intérieur de cette maison, c'est la véritable réalité du monde ; la fenêtre, c'est Epugu-Ikoda. Celui qui regarde par la fenêtre en sait plus que celui qui ne fait que contempler les murs ; c'est pourquoi nous utilisons parfois la poudre d'écorce. Il est bon de savoir qu'il existe quelque chose au-delà des murs... Mais celui qui passe son temps à sauter devant la fenêtre ne trouvera jamais la porte... »

Alifu Orombo désigna du doigt le soleil qui rougeoyait à son zénith.

— Il est tard, Oniga Charaki ; nous avons parlé assez longtemps. Je vais repartir à Fayano Bundadaya. Essaie de ne pas oublier tout ce que je t'ai dit...

Le mercenaire se leva, dépliant souplement son long corps pâle, et regarda fixement le vieux Kreel, droit dans les yeux, pendant un long moment. Puis il se retourna, et commença à descendre la pente rocailleuse. Alifu Orombo l'observa en train de s'éloigner, contemplant les mouvements précis de ses membres livides et musclés ; il donnait l'impression de glisser le long de la roche nue, comme une ombre blanche...

Le vieil homme avait longtemps parlé de la signification du kreel ancien, du sens caché des mots dans la langue des ancêtres. Mais il avait omis de révéler au Sven le secret qui se dissimulait derrière les sons rudes du nom que lui avait donné Sino Tuzangui ; il s'était toujours refusé à voir en Oniga Charaki autre chose que le squalé blanc, celui qui était peut-être l'homme-requin annoncé par les

anciennes prophéties des Naa-Gundis. Mais il connaissait trop la valeur des mots pour continuer à rejeter, après le discours qu'il venait de tenir, la traduction qui lui venait à l'esprit. Il savait que Oniga, le blanc, était symbole de la mort, de l'âme désincarnée qui s'envole. Charaki, le squal, représentait toujours, dans les chants d'autrefois, le côté primitif, bestial et avide, de l'esprit humain ; Charaki, le grand dévoreur, le glouton...

En voyant l'étranger descendre la pente du Limbu, tache livide flottant contre la pierre noire, le suprême chanteur ne douta plus de la vraie signification que Sino Tuzangui avait voulu donner au nom qu'il avait choisi : Oniga Charaki, le blanc vampire, le mangeur d'âmes...

CHAPITRE VI

Le moindre de nos comportements est gouverné par deux pulsions élémentaires opposées : j'aime, ou je n'aime pas... Nous passons notre vie à rechercher ce que nous apprécions, à fuir ou à essayer de détruire ce que nous n'apprécions pas. C'est notre seul schéma de pensée, en fait ; tout le reste, jusqu'au plus subtil de nos sentiments, est une conséquence de ces deux courants contraires.

La passion, qui est le moteur de l'action, se cristallise elle aussi autour de ce binôme ; l'humanité tout entière est mue par l'aboutissement ultime de ces deux pulsions poussées à leur paroxysme : l'amour et la haine sont à l'origine de tout ce qui évolue...

Pourtant, presque toujours, une seule des forces fondamentales est utilisée : on agit moins par amour de la justice que par haine des injustes, moins par amour de ses frères que par haine de ses ennemis.

L'humanité ne sait pas ce qu'elle perd. La haine donne une puissance titanesque : elle permet d'anéantir des royaumes, de faire surgir des empires du néant et de conquérir l'univers... Mais ce n'est rien à côté du pouvoir de l'amour : il ouvre la porte vers des royaumes, des empires et des univers plus fabuleux que ceux du plus puissant tyran de l'histoire du monde. L'amour nous ouvre la porte vers les richesses de notre propre esprit...

Les hommes feront-ils un jour le bon choix ?

« Au commencement était la pensée » — Ozan Rimith

Jarko ouvrit la mallette qui renfermait ses instruments de contrôle, en sortit un petit boîtier métallique de couleur noire et l'appliqua contre une plaque argentée fixée sur le tableau de bord du robot agricole ; l'appareil s'adaptait exactement à la pièce étincelante qui faisait saillie sur le panneau regroupant les écrans de surveillance de l'énorme machine. La boîte sombre changea alors de couleur, émettant une lueur verdâtre. Jarko se mit à jurer ; il était congestionné de colère.

— Que tous les dieux crèvent noyés dans leur urine ! Je pisse sur les Kendars et sur leur matériel de merde !... Contrôle positif ! Il y a pourtant quelque chose qui foire quelque part pour que ce gros tas de ferraille refuse d'avancer !...

Jarko avait passé près de deux heures en plein soleil à brancher les différents instruments de sa mallette sur chacun des soixante-dix-huit points de contrôle de l'engin-robot. Il avait toujours obtenu la même réponse : lumière verte, signal positif, tout est normal... Pourtant, la colossale machine s'était arrêtée soudainement et, privée

de sa suspension sur coussin magnétique, s'était affaissée au sol, enfonçant son énorme masse dans la terre meuble du champ de céréales. Elle avait à peine moissonné deux cents hectares et ses réservoirs à grains étaient tout juste remplis au quart.

Jarko jeta un bref coup d'œil sur la partie du champ où le robot était passé ; les chaumes étaient ras, et l'engin avait empilé, à intervalles réguliers, des tas de bottes de paille qui formaient d'interminables files de gros cubes jaunes. Puis il regarda plus longuement le côté non moissonné. Le blé de la variété KV x 24 était magnifique ; ses épis, plus longs qu'une main, épais, aux grains ventrus, se dressaient en rangées denses au bout de tiges courtes et fortes.

Cette céréale pouvait utiliser, à l'instar des légumineuses, l'azote atmosphérique, grâce à une symbiose réalisée artificiellement avec des bactéries mutantes. Le KV x 24 était sélectionné pour résister à toutes les maladies connues du blé, il synthétisait des auxines mortelles pour les autres plantes, se protégeant ainsi lui-même contre les herbes concurrentes, et ses glumelles sécrétaient une substance qui éloignait les insectes parasites. Jarko avait pourtant entendu dire que les Svens cultivaient une variété plus performante mise au point par des chercheurs thorgs.

— Maudits soient les Kendars, leurs dieux et leurs machines de merde ! Cette saloperie de robot n'a pas fait le dixième du boulot !...

Le Rinaël considéra avec inquiétude l'océan aux reflets dorés qui s'étendait à perte de vue, puis descendit jusqu'au sol en empruntant l'échelle de plastacier boulonnée sur le flanc de la colossale moissonneuse. Il n'avait pas trouvé l'origine de la panne, et il savait que son patron serait furieux en l'apprenant. La machine était d'un type nouveau, et il faudrait certainement faire venir un spécialiste Kendar de la firme qui l'avait vendue. La garantie couvrirait tous les frais, mais à cause de cette avarie, la moisson serait retardée de plusieurs jours ; la ferme ne pourrait pas honorer son contrat avec les clients orusiens, dont le vaisseau-cargo était attendu pour le surlendemain.

« Le vieux va perdre un paquet de yariks... Ça le rendra fou de rage... » Jarko travaillait depuis trois ans et demi comme employé d'exploitation agricole, et s'occupait surtout de l'entretien du matériel robot ; mais ses compétences étaient limitées, et en l'occurrence, il se sentait complètement désorienté devant cette panne dont l'origine restait indécélable à ses appareils de contrôle. Les opérations à effectuer pour la maintenance ainsi que la nature des pannes légères étaient affichées sur les écrans du tableau de bord ; quant aux avaries plus graves, on pouvait en détecter la cause en interrogeant chacun des soixante-dix-huit cerveaux électroniques de la machine qui

surveillaient la moindre pièce du colossal engin-robot. Cette fois-ci, les écrans restaient vides, et la vérification systématique des ordinateurs de contrôle n'avait rien donné.

« Il va me foutre à la porte, pour sûr... Je n'y suis pour rien, mais ce vieux salaud s'en tape ; il faudra qu'il passe sa rogne sur quelqu'un... Je pourrai m'estimer heureux s'il ne donne pas l'ordre de me casser la gueule, en plus... »

Le patron de Jarko était un vieil Orusien qui s'était installé sur Karanosh trente ans auparavant. Il était arrivé avec un pécule d'un millier de yariks ; aujourd'hui, c'était un des hommes les plus riches de la planète. Il avait néanmoins conservé le même caractère et les mêmes habitudes qu'à l'époque où il avait créé, seul, la petite ferme céréalière qui avait constitué le point de départ de son empire financier ; il était âpre au gain, rude, impitoyable...

Jarko essuya son front dégoulinant de sueur avec une manche de sa chemise ; il avait chaud, terriblement chaud... Il savait qu'il devait maintenant rentrer à la ferme pour faire son rapport ; mais il n'en avait pas la moindre envie. Il s'assit sur la paille fraîchement coupée, à l'ombre du gigantesque robot. Comme tous les Rinaëls, Jarko était grand et robuste ; ses cheveux étaient plus clairs que le blé du champ, et il avait un visage aux traits réguliers, avenant, avec de grands yeux bleus. Il était assez fier de son physique et aimait prendre des poses avantageuses qui mettaient en valeur ses muscles puissants ; il regrettait toutefois son nez cassé qui gâchait un peu sa beauté, mais se consolait en se disant que ce petit défaut renforçait son allure virile. Jarko repensa à l'époque où un coup de matraque, au cours d'une bagarre contre des Kaffjers, lui avait brisé l'os nasal.

« Par tous les dieux, c'était le bon temps ! J'ai pris de sacrés coups, mais ça au moins, c'était vivre... Les Uktibœtens ne sont plus ce qu'ils étaient ; ils ne savent que parader dans leur combinaison de cuir, maintenant... Ils ont peur de se battre !... »

Plus de trois ans auparavant, Jarko s'était définitivement « rangé » ; il avait trouvé un emploi stable dans la ferme du vieil Orusien et s'était marié. Son casque d'acier sombre, son poignard et son uniforme étaient désormais rangés au fond d'une armoire. Il se retrouvait parfois avec d'autres anciens « Uktibœtens » de sa bande, pour évoquer des souvenirs et fumer un peu de Dorak. Lors de la dernière de ces réunions, il avait appris la mort de Yorg, autrefois membre, comme lui, de « la confrérie des vengeurs », un des groupes d'« Uktibœtens » de la région. Son ancien compagnon avait succombé, semblait-il, à une crise cardiaque. On l'avait retrouvé, le visage congestionné, les yeux révoltés, à la lisière de la forêt.

« Yorg buvait trop », songea le Rinaël. « Il picolait et il était devenu gras comme un porc ; tant pis pour sa gueule !... »

Jarko n'avait jamais tellement apprécié Yorg, le gros Yorg, comme tout le monde l'appelait ; il était répugnant, avec son visage bouffi et son haleine empestée. Il était souvent l'objet des sarcasmes des autres membres du groupe, mais avec lui, il fallait savoir s'arrêter à temps ; Yorg était violent, *extrêmement* violent... Jarko se souvenait encore du dernier Kaffjers Tod auquel il avait participé : Yorg avait tué une jeune Mingol en lui fracassant le crâne contre le sol. Pour le grand Rinaël, cette journée ne constituait pas un très bon souvenir...

« Trop de Dorak... On avait tous pris trop de Dorak... Par les dieux, j'avais fumé comme un malade, ce jour-là ! C'est allé trop loin, vraiment trop loin... Tous ces morts... Et ces gamins marqués au fer rouge... On n'aurait pas dû faire ça, même à des Kaffjers. Ce type, avec sa petite amie... C'est dégueulasse, ce qu'on a fait... Les Kaffjers méritent qu'on les remette à leur place, de temps en temps. Mais on aurait pas dû aller si loin... »

Jarko repensait souvent à ce dernier Kaffjers Tod ; plus que son mariage, plus que son travail, c'était ce qui s'était passé ce jour-là qui l'avait incité à quitter la « confrérie des vengeurs ». Auparavant, il avait souvent rossé des Kaffjers, et n'avait jamais hésité à casser des membres avec une barre de fer ou à taillader des visages au poignard ; il ne craignait pas plus de donner des coups que d'en recevoir. Mais il regrettait de s'être laissé enivrer par la violence et la drogue au point de se comporter en boucher... Il évoquait fréquemment les événements de ces heures sanglantes, pour essayer de chasser le sentiment de culpabilité qui l'étreignait.

« Je n'y suis pour rien, après tout ! Ce n'est pas moi qui ai tué la fille ; et je n'ai pas touché au petit Kaffjer... J'étais là, c'est tout, *c'est tout* ! Sûr, je l'ai violée, cette pute ! Mais je n'étais pas le seul... Je ne suis pas responsable, pas responsable... »

Curieusement, depuis qu'il s'était assis à l'ombre du robot géant, Jarko avait de plus en plus chaud ; bien plus chaud que lorsqu'il travaillait sous les rayons brûlants du soleil estival de Karanosh. Il ôta sa chemise, la roula en boule, s'en servit pour éponger son visage ruisselant de sueur et son torse dont la transpiration luisante soulignait les muscles épais. Ses idées étaient confuses, embrouillées, comme s'il avait bu trop d'alcool.

« Je suis en train de griller, ici... Cette chaleur... Trouver un endroit frais... Dans la forêt... De l'ombre, de l'ombre ! »

Le Rinaël se leva avec difficulté et se dirigea lentement, à travers le champ moissonné, en direction de l'orée du grand bois de chênes. Il avait l'impression qu'une lourde charge pesait sur ses épaules, et avançait en traînant les pieds et en courbant le dos. Il n'arrivait pas à chasser de son esprit les visages des victimes du dernier Kaffjers Tod auquel il avait participé, et ce souvenir, ajouté à la chaleur étouffante

qui oppressait sa poitrine, lui donnait la nausée. Enfin, il parvint à la lisière de la forêt.

L'ombre des arbres ne lui apporta aucun soulagement ; il eut même le sentiment d'avoir pénétré dans une fournaise... Jarko avait tellement transpiré qu'il était complètement déshydraté. Il lui fallait boire, très vite. Il s'enfonça vers l'intérieur du bois en espérant trouver de l'eau, et malgré sa fatigue, accéléra l'allure. Les frondaisons devenaient plus épaisses. Soudain, le Rinaël réalisa qu'il avait peur...

Il se mit à courir, épuisant encore plus par cet effort les précieuses réserves d'eau de son corps. Il lui semblait qu'en avançant vers le cœur de la forêt, il trouverait enfin un endroit frais. Mais la chaleur ne cessait de s'accroître.

Le sous-bois était dense, et les branches des noisetiers griffaient le visage de Jarko. Son pied accrocha une racine, et il tomba à terre. Il se mit à hurler : l'humus était brûlant, comme de la braise ardente... Il se releva en pleurant de douleur et reprit sa course. Il n'avait désormais plus aucun doute sur le lieu vers lequel il se dirigeait. S'il continuait à progresser dans cette direction, il traverserait le bois et déboucherait sur ce paysage de collines rocailleuses qui s'étendait autour de la ville. Dans l'esprit de Jarko se dessinait, avec une précision surprenante, cet endroit auquel il ne pouvait manquer d'aboutir lorsque, épuisé et assoiffé, il aurait terminé sa course. C'était là, et nulle part ailleurs, il le savait, qu'il allait sortir de la forêt ; tout se passait comme s'il était devenu doué d'une clairvoyance surhumaine et pouvait projeter son esprit dans l'avenir. La terreur s'empara de lui.

Il ne voyait plus les troncs à l'écorce épaisse et craquelée des chênes de Karanosh, les taillis touffus blottis entre les arbres centenaires, le bois mort, jonchant la terre noire, qui craquait sous ses pieds. Il ne voyait qu'une colline caillouteuse au pied de laquelle se creusait une large dépression qui se gorgeait de boue après la pluie : le lieu vers lequel il était en train de courir ; le lieu où, quatre ans plus tôt, la « confrérie des vengeurs » avait martyrisé deux jeunes Mingols.

Jarko craignait cet endroit. Il n'y était jamais revenu depuis son dernier Kaffjers Tod. Pourtant, malgré sa peur, malgré une fatigue intense qui rendait douloureux chacun de ses mouvements, le grand Rinaël continuait sa course. Il avait l'impression de se trouver sur une plaque de métal chauffée au rouge ; il bondissait pour tenter d'échapper aux atroces brûlures qui lui carbonisaient la plante des pieds. Autour de lui, Karanosh s'était transformée en brasier. Il savait que pour fuir les flammes qui dévoraient son corps, il devait se réfugier dans la boue du creux au pied de la colline, cette boue à laquelle, quatre années auparavant, s'était mêlé le sang de deux adolescents...

Le Rinaël ne réalisa même pas qu'il venait de sortir de la forêt. Ses sens ne lui communiquaient plus, depuis longtemps, la moindre information ; seule une force étrange, invisible, guidait sa progression, l'entraînant vers l'endroit où les « Uktiboetens » avaient autrefois tué la jeune Mingol comme un aimant attire la limaille de fer...

Jarko avait l'impression d'être brûlant, tel un charbon ardent. Il avait arraché tous ses vêtements et dévala la pente, nu, en hurlant de douleur. La fournaise n'était pas autour de lui mais en lui, à l'intérieur de son corps ; un incendie consumait ses entrailles. Il se griffait la peau, frénétiquement, se labourant le visage, les bras et la poitrine avec les ongles, essayant de s'écorcher vif, d'ôter son dernier vêtement, son vêtement de chair, afin de libérer le monstrueux brasier qui le torturait. Lorsqu'il atteignit finalement la mare de boue au pied de la colline de pierre, il n'était plus qu'une plaie sanglante. Il s'était déchiré la face avec une telle violence qu'il s'était énucléé ; son œil droit pendait sous une orbite vide, ballottant au bout du nerf optique. De grands lambeaux de peau gluants et rougeâtres restaient accrochés sous ses ongles. Il se jeta dans la fange noire et s'y immergea tout entier...

Le soulagement fut immédiat : le feu qui dévorait le Rinaël s'éteignit, et la douleur s'apaisa. Jarko sortit la tête de la mare pour respirer. La glaise épaisse et sombre avait obturé son orbite creuse ; il tourna vers le ciel son visage à l'œil de boue.

« Pourquoi ?... Pourquoi ?... Combien de temps me laissera-t-on en paix ? Vous me permettez d'espérer ; espérer que c'est fini... Mais c'est la pire des tortures : la torture par l'espoir. Quand tout recommencera, la souffrance sera encore plus épouvantable... »

Il se remémora la scène qui avait eu lieu, à l'endroit exact où il se trouvait, lors de son dernier Kaffjers Tod. Dans son esprit défilaient les visages et les noms de ses anciens camarades de la confrérie. Il avait le sentiment qu'une force extérieure orientait ses pensées, violait sa mémoire, pillait ses souvenirs, lui arrachant malgré lui tout ce qu'il savait sur chacun des « vengeurs ». Puis il ne fut plus qu'un pauvre corps déchiré et vide, privé de sa substance, de son âme ; il ne lui restait que la peur. Il pressentait qu'à nouveau ses entrailles se mettraient à brûler, et qu'à nouveau il se transformerait en un être de flamme et de douleur. Cette angoisse était épouvantable, pire que la souffrance elle-même ; elle faisait de chaque instant une éternité en enfer. Et lorsque la boue de la mare se métamorphosa en lave incandescente, Jarko fut presque soulagé ; son attente avait pris fin...

Le Rinaël n'essaya même pas de s'enfuir ; il n'en avait plus la force. D'ailleurs, cela aurait été inutile : les pierres de la colline étaient devenues des charbons rougeoyants ; le sol brûlait, et la forêt avait disparu derrière un grand rideau de flammes. Au cœur du brasier, il

aperçut des silhouettes noires qui s'agitaient, des hommes aux combinaisons de cuir bardées de métal : les « Uktibøetens ». Il reconnut l'un d'entre eux et se mit à hurler :

— C'est moi, c'est moi ! Jarko ! *Jarko* ! Viens m'aider, ne me laisse pas, sors-moi de là !

La scène, en partie cachée par le feu, était difficile à interpréter. Pourtant, Jarko savait parfaitement ce que le groupe d'hommes en noir, auquel il appartenait, était en train de faire. Le visage des deux adolescents, presque des enfants, qu'ils étaient en train de torturer, lui apparut avec une extraordinaire précision. Il entendit une voix juvénile qui criait : « Assima, Assima ! » Les brûlures qui rongeaient son corps se firent plus intenses. Pourtant, le Rinaël n'était pas sûr que la souffrance due au feu qui le consumait fût plus grande que celle que lui infligeaient ces cruels souvenirs.

Il sentait son sang s'évaporer, entendait sa chair grésiller et voyait ses os mis à nu par les flammes. Il était saturé de douleur maintenant, et ne pouvait plus vraiment souffrir davantage. Alors la boue redevint de la boue, les pierres redevinrent des pierres, et la terre redevint de la terre ; le brasier s'éteignit. Jarko n'avait plus mal. Une pensée traversa son esprit, le sentiment étrange qu'en fait tout ce qu'il avait vu autour de lui, cette fournaise infernale, ces charbons ardents, ce feu qui l'avait dévoré, tout cela n'avait pas vraiment existé ; juste un cauchemar... Mais ce fut sa dernière pensée. Il eut le temps de voir s'approcher la silhouette sombre et rabougrie d'un étrange animal, un animal qui se déplaçait en sautillant, sur une seule patte ; puis il mourut...

Lyrnio s'avança tout près du cadavre. Il se déplaçait avec rapidité et souplesse sur sa jambe unique ; il avait eu le temps de s'habituer à son infirmité. Sa peau était devenue très foncée, crevassée et fripée par le soleil. Il était sale, ses cheveux noirs et bouclés pendaient sur ses épaules et lui dissimulaient le visage. A force de se mouvoir par bonds sur une seule jambe, il avait fini par adopter une attitude très particulière, courbant le dos, recroquevillant son torse et rentrant la tête dans les épaules ; à chaque saut, il se détendait comme un ressort, et lorsqu'il se recevait sur son pied à la plante dure comme de la corne, il ployait le genou et ramassait tout son corps sur lui-même. Il ressemblait ainsi à une bête monstrueuse, noire, maigre et voûtée, une sorte de vautour au sombre plumage qui aurait perdu une patte dans un combat contre quelque autre charognard.

Il se pencha vers Jarko, et un sourire se dessina sur ses lèvres ; de toute évidence, le Rinaël avait beaucoup souffert avant de mourir. Le grand corps pâle était lacéré, déchiré, couvert d'un enduit épais et visqueux, mélange de fange et de sang. Le beau visage aux cheveux blonds s'était mué en une figure de cauchemar à l'énorme orbite noire

dégoulissante de boue. Le Mingol se redressa en poussant un petit gloussement aigu. Il avait désormais la confirmation de l'étendue de ses pouvoirs. Il se mit à parler d'une voix fluette, une voix de castrat :

— Cette fois-ci, c'est une réussite... Il a tenu assez longtemps pour comprendre ce qu'est réellement la douleur ! L'autre, ce n'était qu'un coup d'essai ; et il n'avait pas le cœur solide... Celui-là, j'ai su le faire durer ! Oh oui, il a duré, il a eu mal !

Lyrnio glapissait de façon hystérique. Il cracha sur le cadavre ensanglanté.

— Tu es moins fier, maintenant, frère des Uktuhls ! Je ne t'ai même pas touché... Tu t'es toi-même mutilé, transformé en chose repoussante ; comme tu m'as autrefois mutilé et transformé en chose repoussante ! J'ai fait de ton esprit un enfer de flammes, et tu as crevé dans la terreur et les tourments ! Que ton âme soit maudite ! Ce vieux fou d'Issirion Malik avait raison : il n'existe pas de limites aux pouvoirs de l'esprit... Il m'a enseigné à mobiliser les forces monstrueuses de la pensée inconsciente. Et maintenant, ils vont payer, tous ! Tous les responsables...

Il se pencha à nouveau sur le cadavre de Jarko et chuchota à son oreille d'une voix mauvaise :

— Je connais tes compagnons, désormais... J'ai extirpé de ta mémoire tout ce que tu savais d'eux ! Ils souffriront à leur tour, comme ils m'ont fait souffrir...

Puis il se dressa bien droit sur son unique jambe, écarta les bras, serra les poings et, tournant son visage vers les cieux, vomit à la face du soleil de Karanosh son serment empoisonné :

— Par tous les dieux de l'univers, je jure, moi, Lyrnio l'eunuque, Lyrnio l'infirme, je jure de me venger, de venger ma famille et de venger Assima, dans le sang, les pires tourments de l'esprit et la mort ! Aucun des responsables de notre martyre n'échappera à cette malédiction, quels que soient son rang ou sa race !

Puis, baissant la tête, il ajouta, d'une voix presque inaudible :

— Pas même vous, grands sorciers des Uktuhls... Vous, le cœur et l'âme de cette bête monstrueuse qui a tué Assima et qu'on appelle Kaffers Tod... Loups voraces, chiens des enfers ; vous n'y échapperez pas non plus !

*

* *

Il est tapi au fond de la maison-au-creux-de-l'arbre, Aru Barani, vieille racine noire blottie entre les vieilles racines noires du géant au tronc évidé. Son visage est grave, et graves sont les battements du tonango sous ses mains calleuses ; il chante un vieux secret, une vieille

prophétie...

Oningu écoute, attentif. Son corps est grand et robuste ; il n'a pas encore neuf ans mais n'a plus l'air d'un enfant. Il est en âge d'entendre...

Aru Barani et son Tonango racontent l'histoire du monde...

« Au commencement des temps
Dans leur prison de nuit et de métal glacé
Les hommes se lamentaient et pleuraient de douleur
Et ce chemin fut long
Jusqu'au jour de lumière
Ce fut la première époque du monde

Puis leur bonheur couvrit la terre
Et la terre était verte
Le soleil rouge et chaud
Les hommes bâtirent des villes
Et y vécurent en paix
Ce fut la deuxième époque du monde

Leurs enfants partirent au-delà des montagnes
Et au-delà des mers
Dresser d'autres cités
Ils se séparèrent en de nombreuses tribus
Et ils choisirent des rois
Ce fut la troisième époque du monde

Ils oublièrent leur passé
Leurs chants
Leur histoire et leur dieu
Ils rêvèrent de conquêtes et forgèrent des épées
Et ils inventèrent la guerre
Ce fut la quatrième époque du monde

Alors un roi avide
Assoiffé d'or
De puissance et de gloire
Délaissa son empire et partit sur les routes
Mendier sa nourriture
Et il parlait de la vérité
Puis un guerrier cruel
Au regard de dément
Qui aimait le sang
Le carnage et la mort

Jeta ses armes à terre et partit sur les routes
Pour prêcher la douceur
Et il parlait de la vérité
Puis un très sage ermite
Epris de solitude
Sortit de sa forêt et partit sur les routes
Pour dire que les hommes sont frères
Et il parlait de la vérité
Puis un grand général
Que ses soldats nommaient
Le seigneur de la guerre
Oublia son armée et partit sur les routes
Prier pour la paix éternelle
Et il parlait de la vérité
Puis un fou pitoyable
Plus dangereux qu'un fauve
Haï des autres hommes
Devint calme et tranquille et partit sur les routes
Pour dire de sages paroles
Et il parlait de la vérité
Puis un marchand de mort
Un tueur sans visage
Se nourrissant de crimes
Quitta l'obscurité et partit sur les routes
Pour demander l'amour
Et il parlait de la vérité
Enfin vint le dernier
Qui tous les rassembla
Et les sept pèlerins apprirent la vérité aux hommes
Ce fut la cinquième époque du monde

Les hommes bâtirent leur cité
Dans les entrailles de la terre
Leur vie fut harmonieuse
Lumineuse et sereine
Car ils connaissaient la vérité
Ce fut la sixième époque du monde

Puis les autres surgirent du passé
Venant du temps d'avant le commencement
Et les hommes virent qu'ils n'étaient pas seuls
Ils souffrirent des souvenirs cruels
Et refermèrent leur cœur
Ce fut la septième époque du monde

Nous vivons aujourd'hui
Entre la mort et la naissance
Isolés du passé
Isolés du futur
Entre l'oubli et l'espérance
Nous vivons la huitième époque du monde

Un jour viendra où brûleront les mémoires
Les temps seront nouveaux
Car les vieilles lumières s'éteindront à jamais
Et les requins engendreront des hommes
Des hommes différents
Ce sera la neuvième époque du monde »

Le silence habite à nouveau la maison-au-creux-de-l'arbre.
Oningu est pensif. Il s'approche de son grand-père.

— Que changera-t-elle, à ton avis, cette neuvième époque ?
Aru Barani tourne ses yeux morts vers le jeune Kreel.

— Rien ne sera changé, Oningu, rien... Il y aura toujours le Limbu, la grande forêt, l'océan ; le soleil se lèvera chaque matin, et la nuit, le ciel sera constellé d'étoiles...

Le vieillard lève ses mains devant son visage, et pointe un index vers chacun de ses yeux.

— La seule chose qui sera changée, c'est que nous les verrons enfin...

CHAPITRE VII

*Je sens la mort venir comme un flocon de neige
Puis un autre et un autre qui tombent sur mon corps
Mon esprit devient gourde et glisse lentement
Au creux du grand sommeil
Mais tant de fois j'ai vu ce qu'ils nomment la vie
S'estomper doucement au pays des fantômes
Tel un bouillonnement de rêve coloré
Que je ne peux les croire*

*Déjà ils m'imaginent endormi à jamais
Bercé et envoûté par une nuit sans fin
Moi j'attends et je sais qu'elle sera bientôt là
Ouvre tes yeux mon âme
Sous les rayons brûlants de sa lumière ultime
Se déchire l'illusion qui voile mon regard
Au lieu de commencer le grand sommeil finit
Lorsque la mort arrive*

Voici que je m'éveille

Alvan Dayin (Kalindos, 96^e siècle ATT)

Ils marchaient en longues processions, le front ceint d'un bandeau noir en signe de deuil, chacun tenant dans sa main gauche une torche enflammée ; le bois résineux, en se consumant, répandait dans la ville de pierre une odeur de pinède. Ils avaient tous revêtu leur bayungui, et les cercles d'argent brillaient à la lueur des flammes. Ils venaient de tous les niveaux de Faya Nubangui, et de vénérables Fingo Makanés aux cheveux blancs côtoyaient des adolescents aux robes vierges du signe des mangas. Ils convergeaient vers le centre de la cité ; aucune porte ne restait fermée, pour personne. Ils entonnaient le chant des morts, et la roche noire des souterrains vibrait comme sous la voix d'un géant.

Au dernier jour du septième mois de son jeûne, Sino Tuzangui, le serpent d'orage, Naa Makané, guide suprême du peuple noir, Sino Tuzangui avait rejoint la félicité de Jaambé. Lors du Kamunga Nagué avec les autres maîtres du huitième cercle, ses pensées s'étaient évanouies ; Akoono Tingo avait retrouvé plus tard, au fond de la caverne où il avait mené si longtemps une existence d'ermite, son corps rigide et sans vie. En ce jour, le vieux maître avait achevé son Kamunga Ikoda ; en ce jour, son peuple lui disait adieu et célébrait la

libération de son âme, enfin retournée à l'immensité éternelle de la lumière de Jaambé.

Stanley était resté dans sa chambre au cœur du cinquième niveau de Faya Nubangui. Il entendait s'élever les sons graves et lancinants du chant des morts. Etendu sur sa couche, il ressentait dans tout son corps le martèlement sourd des pas des milliers de Kreels qui avaient envahi les couloirs. Il respirait l'odeur forte de la résine enflammée, et voyait sous sa porte défiler des raies de lumière vacillante tandis que les porteurs de torches passaient devant la pièce.

Lorsqu'il était sorti de la cité, ce matin-là, pour aller courir au milieu des collines, il n'avait pas vu, comme d'habitude, la haute silhouette noire de Fissango Lindari. Il avait attendu, mais personne n'était venu ; alors il était parti, seul. A son retour, il avait trouvé le grand Kreel assis sur les marches de pierre menant à la ville souterraine. L'homme noir lui avait simplement dit :

« — Sino Tuzangui est mort. Ce soir, nous serons un million dans le neuvième lieu, Ningu Saki ; pour lui, nous ne ferons qu'un seul être... Pour lui, pour lui dire adieu... Tu dois venir, Oniga Charaki. Tu le dois... »

Puis Fissango Lindari était parti. Stanley avait rejoint sa chambre et n'était même pas allé manger dans un des réfectoires de la cité, préférant jeûner plutôt que de rencontrer un seul Kreel. Faya Nubangui était restée longtemps plongée dans un silence absolu. Et puis, soudain, des centaines de milliers de voix avaient commencé à chanter ensemble, et tout un peuple en deuil avait entrepris une lente procession vers le cœur vivant de la ville. Stanley entendait passer, depuis plusieurs heures, un flot ininterrompu de Kreels dont la prière déchirante résonnait contre le mur de sa chambre et tourmentait son âme.

Dans son esprit, un grand squal blanc tournait en tout sens, pris au piège au milieu d'une nasse de sons, d'odeurs et de lueurs mouvantes, émanation irréaliste jaillie de la douleur et de la foi du peuple de Jaambé. Ce soir-là, une ambiance nouvelle et mystérieuse avait pris corps dans la cité de pierre, et Stanley se sentait comme aspiré au sein de cette gigantesque entité en train de naître de la réunion d'un million d'âmes humaines : le requin froid qui le dominait, avide de solitude, affolé, ne pourrait résister encore très longtemps. Le Sven souffrait atrocement. Il avait l'impression que son crâne était sur le point d'éclater, comme si le monstre à l'œil glauque qui vivait dans les profondeurs de son esprit essayait de s'enfuir.

Soudain, il y eut en lui comme un grand soubresaut dans une eau glacée, une gerbe d'écume pâle, et sa douleur s'estompa. Le mercenaire se leva, puis se dirigea vers le grand coffre de bois sombre qui trônait en face de sa couchette. Il en souleva le couvercle massif et

prit délicatement une ceinture étroite d'étoffe noire ; puis il la noua autour de son crâne aux cheveux blonds et ras. Il semblait agir comme un somnambule, sans avoir conscience de ce qu'il faisait. Dans le coffre, il trouva également son bayungui aux cinq cercles d'argent ; il le revêtit. Il saisit alors dans sa main gauche une des torches du paquet déposé par terre dans un coin de la pièce, avant de déclencher l'ouverture de l'épaisse porte de pierre qui le séparait des Kreels, ses frères.

Stanley se mêla à la chenille de lumières, de chants et d'hommes qui progressait dans le couloir. Un jeune manga lui tendit sa torche, et il y alluma la sienne dans un crépitement de résine enflammée. Il se mit à marcher, au rythme lent du chant des morts qui emplissait la cité. Devant lui, les lueurs tremblotantes et mouvantes des flambeaux formaient un long serpent qui s'enfonçait dans la nuit ; il songea que chaque Kreel devait y voir un hommage à Sino Tuzangui, le serpent d'orage. Tous les brilleurs étaient éteints, et les flammes des torches constituaient le seul éclairage des souterrains de Faya Nubangui.

Le mercenaire franchit une des portes qui lui étaient d'habitude interdites, une de celles menant au sixième niveau. Il s'engagea dans un étroit tunnel foré à travers une incroyable épaisseur de roche ; et, tout à coup, il eut la vision de Sunga Saki, la limite, le grand vide, le sixième lieu...

Un immense pont de lumière, devant lui, trouait l'obscurité. Stanley s'avança. Il marchait sur une large allée de roc, d'une seule pièce. A la faible lueur des torches, il pouvait en voir, de chaque côté, les extrémités : deux parapets taillés dans la pierre, assez bas. Au-delà, c'était la nuit, et le vide... Mais plus loin, partout autour de lui, d'autres chaînes de flammes dansantes s'étiraient dans le noir ; des centaines, des milliers... A mesure qu'il progressait sur l'énorme passerelle de roche, le Sven comprenait mieux l'invraisemblable architecture de Sunga Saki, cet endroit magique séparant la demeure des hommes à l'esprit endormi de celle des êtres dont la conscience s'était enfin éveillée à la lumière de Toroko Lodangui.

Au lieu d'être simplement creusé de couloirs et de salles comme les autres niveaux de Faya Nubangui, le sixième lieu était évidé, débarrassé des millions de tonnes de basalte qui avaient si longtemps reposé là, depuis les temps immémoriaux où le Limbu s'était dressé sur la planète des Kreels. Seul avait été conservé le roc des milliers de ponts rattachant au reste de la cité la gigantesque sphère de pierre noire contenant les trois dernières couches de Faya Nubangui. Stanley l'entrevoyait à la lumière des flambeaux, cette grosse boule sombre dans laquelle il allait pénétrer pour la première fois. Le Sven s'était maintenant avancé si loin sur l'allée de basalte, que la paroi limitant le grand vide de Sunga Saki avait disparu dans l'obscurité. Il était

envahi par une impression irréaliste et merveilleuse, celle de flotter dans la nuit cosmique et de voir surgir devant lui un incroyable soleil noir dardant de minces rayons de flammèches pâles et tremblantes.

Le mercenaire avait d'abord cru que seuls les innombrables tentacules de pierre maintenaient la gigantesque sphère de roche suspendue dans le vide ; ils s'élançaient à partir de son tiers supérieur, traçant dans l'ombre une grande couronne de lumière. Les ponts étaient perpendiculaires à la surface de l'astre noir, si bien que ceux qui étaient les plus éloignés de son équateur possédaient une assez forte inclinaison. Stanley se trouvait sur un des liens de pierre de la partie supérieure et avait la sensation de plonger vers la grande sphère, comme si elle l'aspirait, lui et les milliers de petites flammes vacillantes qui dansaient dans la nuit.

Lorsqu'il fut suffisamment près, il parvint à distinguer plus nettement le tiers supérieur de l'immense globe de pierre, dépourvu de l'éclairage des longues flèches de flambeaux plantées dans sa partie centrale. Un énorme pilier de basalte s'élevait à partir du pôle de la sphère noire pour se perdre dans la pénombre ; le Sven supposa qu'il allait s'ancrer dans le roc séparant le cinquième niveau et Sunga Saki. Il ne pouvait voir, de l'endroit où il se trouvait, le tiers inférieur du grand soleil de pierre, mais il comprit qu'une colonne identique devait en jaillir, et contribuer elle aussi à maintenir la formidable masse du sombre globe au centre de son immense loge ronde creusée dans les entrailles du Limbu.

Devant l'ahurissante architecture du cœur de la ville souterraine, le mercenaire se sentait rempli d'admiration pour les Kreels des temps anciens. Il leur avait fallu, d'après la légende, neuf siècles pour créer Faya Nubangui ; neuf siècles pendant lesquels les hommes noirs s'étaient transformés en fourmis, forant le roc, creusant dans le basalte leurs chambres obscures. Cette force incroyable qui les avait poussés à accomplir une tâche aussi démentielle, sans le secours des excavateurs à plasma ignorés par leur technologie primitive, Stanley commençait juste à l'entrevoir.

Sur chacun des ponts de pierre se poursuivait un interminable défilé de flammes. Le Sven suivit des yeux une des petites lumières jaune et rouge, qui avançait sur le passage situé juste à gauche du sien. Qui tenait cette torche ? Un enfant faisant ses premiers pas sur Onda Sambuguzu ?... Un homme au corps puissant ?... Un vieillard tout proche de la félicité de Jaambé ?... Un guerrier redoutable fort des secrets des mangas ?... Un être à l'âme pure et à la sagesse infinie ?... Le mercenaire savait qu'une seule chose comptait : celui qui portait ce flambeau était un Kreel, un fils du peuple noir. La lueur cheminait, au milieu d'autres lueurs semblables, toutes semblables. Et soudain elle fut engloutie par le gros globe noir et vorace, qui dévorait

chaque seconde des milliers de petites flammes. En franchissant Sunga Saki, chacun perdait ce qui faisait de lui un individu, un homme différent des autres ; au bout du pont, les lumières disparaissaient, se fondaient dans cette masse monolithique, sombre et ronde, immobile ; au bout du pont, les esprits disparaissaient, se fondaient dans cette âme unique, immuable, l'âme du peuple Kreel, Jaambé...

Et toujours s'élevait le chant des morts, emplissant l'immense vacuité nichée au sein de la roche froide. Même en écoutant attentivement, Stanley ne pouvait distinguer qu'une seule voix, grave, puissante, résonnant et vibrant dans l'ancre souterrain ; et cette voix semblait provenir de l'immense sphère de pierre.

Ce soir-là dans le sixième lieu, le Sven fut témoin de la fusion spirituelle d'un million d'êtres en une seule entité. Un désir brûlant s'éveillait peu à peu en lui : ne pas rester spectateur de cette extraordinaire communion mais être, lui aussi, avec eux ; être eux, être les Kreels, être Jaambé... Il n'y parvenait pas encore, mais sentait avec une intensité croissante qu'il était au bord du seuil ; il ne restait qu'à le franchir.

Il savait désormais qu'une foi immense rassemblait ceux du peuple noir. Devant cette force-là, le temps et les montagnes n'existaient pas... Près de mille ans à creuser la roche du Limbu... Un souffle perdu au milieu de l'éternité de Jaambé... Juste une question de foi...

Stanley était tout proche de l'énorme masse de la sphère noire. Il voyait y disparaître, un à un, les flambeaux des Kreels qui le précédaient. Puis son tour vint ; il était arrivé au bout du pont. Il s'enfonça dans un tunnel long, étroit, semblable à celui par lequel il avait quitté le cinquième niveau de Faya Nubangui. Enfin, il arriva dans la demeure de ceux dont l'esprit s'était ouvert à la lumière de Jaambé.

La septième couche de la cité ressemblait aux autres : dédale de couloirs tortueux, escaliers en colimaçon dont les marches noires et lisses luisaient sous la lueur des flammes, chambres fermées par des panneaux de basalte sculptés d'étranges arabesques. Stanley suivait toujours le fleuve de torches qui coulait entre les parois de roche sombre ; des affluents de feux rougeâtres vinrent s'y jeter, jaillissant des portes de pierre qui s'ouvraient au passage de la procession. Ils venaient se joindre au peuple de Faya Nubangui, eux, les maîtres des cercles supérieurs, eux qui connaissaient le troisième niveau d'existence, et sur leurs bayunguis brillaient les anneaux d'argent de Oko Yedonka et Kotangui. C'étaient de grands vieillards aux cheveux blancs, au corps long et sec, aux yeux étincelants à la lumière des flambeaux. Ils avaient ceint leur front du bandeau noir et brandissaient une torche de pin dans la main gauche ; ils chantaient le

chant des morts.

Stanley, emporté par le torrent de lumière et de musique, se retrouva dans le huitième niveau de la cité de pierre, un ensemble de grandes salles sonores qui servaient d'ateliers de peinture, de sculpture, de poterie, de tissage. Certaines pièces recelaient des instruments de musique comme le Sven n'en avait jamais vu. La colonne dans laquelle il se trouvait fusionna avec une autre, puis une autre encore ; les porteurs de torches se rassemblaient en une formidable marée de flammes. Tout d'un coup, elle déferla sur Ningu Saki, le neuvième lieu...

C'était un gigantesque amphithéâtre sphérique dont environ le tiers, de part et d'autre de son équateur, était occupé par une immense couronne de gradins. La partie supérieure formait un vaste dôme plongé dans l'obscurité. Au pied des degrés de pierre s'ouvrait un énorme puits noir, béant, qui s'enfonçait vers le tiers inférieur de la sphère. Au fond des rangées de gradins, une multitude de portes permettait l'accès à l'amphithéâtre. Lorsque le mercenaire franchit l'une d'elles et parvint dans Ningu Saki, des centaines de milliers de Kreels l'avaient précédé, et leurs flambeaux formaient un grand cercle de lumières tremblotantes suspendu dans l'obscurité.

Le chant des morts retentissait dans le neuvième lieu dont l'extraordinaire acoustique donna à Stanley l'impression d'être plongé dans un bain de sons et de vibrations rythmées. Les porteurs de torches continuaient à envahir les gradins, semblables à des myriades de lucioles déchirant la nuit ; ils rendaient plus intense la lueur de l'orbe de flammes, plus profonde la voix géante qui psalmodiait la prière lancinante. Enfin, Stanley éprouva une étrange sensation de plénitude ; le grand cœur de pierre de Faya Nubangui lui paraissait maintenant gorgé de lumière et de musique : nourri du chant des Kreels et de la chaleur des torches, le neuvième lieu semblait s'être empli d'une vie propre. Le Sven comprit que le cœur du monde allait commencer à battre.

Le grand lac de flammes avait cessé d'ondoyer sous l'afflux de nouveaux porteurs de flambeaux. Un million de lueurs pâles aux reflets rougeâtres, immobiles, éclairaient Ningu Saki. Alors la voix formidable du peuple de Faya Nubangui, qui pendant des heures avait inondé la ville souterraine des paroles du chant des morts, se tut soudainement. Un silence absolu envahit l'amphithéâtre comme une brume glacée. Le temps semblait figé.

Stanley sentit une main se poser sur son épaule gauche ; c'était la grande patte noire de son voisin, un colosse aux cheveux argentés. Le mercenaire vit que chaque Kreel plaçait sa main libre contre le bras de son compagnon de droite. Le sien était un adolescent qui n'avait pas encore connu l'épreuve du Naa Dayi. Stanley hésita un instant,

puis serra de ses longs doigts pâles l'épaule du jeune Noir ; ils firent une tache claire sur la manche du bayungui. Alors le Sven ressentit le premier battement du cœur de roc froid...

Ce fut une vibration grave, profonde et sourde. Un son et un tremblement à la fois... Les corps de tous les Kreels avaient frémi, la voûte de pierre avait résonné. Le silence revint, pour un instant seulement. Il y eut un deuxième battement, plus fort et plus clair. Stanley avait vu remuer les lèvres charnues du géant qui se tenait près de lui. Un troisième battement secoua Ningu Saki, le cœur du monde ; c'était un mot, un mot porté par le souffle d'un million de poitrines. Le quatrième battement fut encore plus net ; le mot avait deux syllabes sonnantes comme le choc des doigts sur le cuir du tonango. Au cinquième battement, Stanley reconnut le mot. Au sixième, sa gorge était encore nouée. Au septième, il se sentit envahi par une énergie immense, joignit sa voix aux voix des Kreels, et prononça le mot sacré :

« Jaambé ! »

Les battements s'accéléraient ; de plus en plus fort, de plus en plus vite... Stanley était envoûté par ce nom qui jaillissait de sa bouche, et d'un million de bouches en même temps : « Jaambé ! Jaambé ! Jaambé !... »

Soudain, le pourtour du gigantesque puits noir qui béait au pied des gradins s'embrasa tout entier. Une épaisse fumée s'éleva des centaines de vasques d'airain, disposées autour de l'énorme fosse, qui crachaient des flammes plus hautes qu'un homme. Une odeur âcre, enivrante, emplissait alors la grande sphère creusée dans le basalte. Stanley reconnut le parfum de la sérénité, le rêve d'azur. Epugu-Ikoda, la poudre d'écorce. Puis une intense lumière rouge diffusa hors du puits et teinta de pourpre la base du grand amphithéâtre, s'étalant en nappe comme le sang d'un géant blessé. Sous l'effet des vapeurs bleues de la drogue qui se consumait, le Sven sentit le temps se distordre, se disloquer...

Il continuait à psalmodier inlassablement les deux syllabes sacrées qui battaient et battaient, cœur vivant du peuple Kreel :

« Jaambé ! Jaambé !... »

Il entendait le nom retentir dans son crâne pendant d'interminables moments, qui lui semblaient des heures ; les sons s'étiraient, et chaque martèlement sourd d'une syllabe devenait un concert. Son esprit tout entier était accaparé par la musique du mot, et il ne percevait rien d'autre, ne voyait plus, ne sentait plus... Puis, l'instant d'après, il croyait être plongé dans un océan de silence, et seule sa vision fonctionnait. Mais le film de la vie était comme brisé... Il recevait une seule image à la fois, qui restait gravée en lui pendant ce qu'il croyait être plusieurs heures. Il voyait en gros plan les lèvres

de son voisin remuer lentement, et ses longues nattes qui dansaient sur ses épaules ; et puis, longtemps après, c'était la lumière rouge qui jaillissait hors du puits, cerclée par les centaines de brasiers brûlant dans les grands vases de bronze ; puis les minuscules taches de lumière des torches, de l'autre côté de l'amphithéâtre ; et encore la lueur pourpre qui devenait de plus en plus intense... De sa mémoire affûtée par l'odeur de la poudre d'écorce surgit un souvenir ancien, un conte de son enfance ; Stanley s'imagina être arrivé au bout du monde, là où le soleil surgit chaque matin d'un grand trou noir creusé dans la terre. Il fixait avidement ce rougeoiement fabuleux qui gagnait en puissance, espérant l'apparition d'un astre écarlate craché par la roche sombre. Et, d'une certaine manière, le soleil se leva enfin pour lui.

Depuis sa place, située assez haut dans l'amphithéâtre, il avait une vue plongeante vers l'intérieur du puits. Il aperçut soudain un immense disque de pierre, de même diamètre que la fosse, montant lentement vers la base des gradins. De gros brilleurs à lumière rouge étaient encastrés dans le roc de cette plateforme, tout le long de sa circonférence ; au fur et à mesure qu'elle s'élevait, la lueur envahissait peu à peu toute la sphère aux parois noires. Le halo écarlate qui émanait des brilleurs était aveuglant ; le puits obscur s'était transformé en une colonne de lumière sanglante. Il était impossible de voir ce qui se trouvait sur le disque de basalte ; mais il continuait de monter.

« Jaambé ! Jaambé ! Jaambé ! »

Le mot sacré battait maintenant à un rythme effréné, et le neuvième lieu était comme la poitrine d'un titan agitée d'une respiration haletante. Dans l'esprit de Stanley, les sensations dissociées se mêlèrent alors en un tourbillon de vie, et le temps, qui s'était ralenti à l'extrême s'accéléra de façon fabuleuse. Il y avait le parfum bleu de la fumée d'écorce qui laissait un goût amer sur sa langue, le soleil de braise qui se levait au rythme fou du nom de lumière gonflant la grande sphère de pierre d'un souffle puissant, et la foi des enfants de Jaambé qui traversait sa poitrine, jaillissant des longs doigts bruns crispés sur son épaule. Puis tout changea en un instant...

Les grands braseros de bronze s'éteignirent ; le cercle de feu mourut au moment précis où la plate-forme de pierre émergea de son trou dans un tonnerre de lumière pourpre. Stanley vit ses voisins se baisser et enfoncer leur torche dans une cavité cylindrique forée dans le roc des gradins. Il y avait devant lui un creux identique ; le Sven y plongea la flamme de son flambeau. Un million de lueurs jaune et rouge disparurent ensemble. Il ne resta plus qu'une grande sphère d'obscurité hébergeant une sphère de lumière. Le battement du cœur de Faya Nubangui avait cessé ; les voix s'étaient tues à l'instant où les

torches étaient mortes... A nouveau, le silence était absolu. Mais Stanley ne sentit aucun froid se poser sur son corps ; dans sa poitrine brûlait un brasier plus puissant que le soleil de sang qui venait de naître dans le ventre du Limbu.

La clarté des brûleurs diminua progressivement d'intensité, et l'astre rouge se transforma en un cercle immense de taches écarlates. En même temps, le dôme de l'amphithéâtre, qui jusqu'alors était resté plongé dans une nuit absolue, s'éclaira de mille lueurs multicolores : au sommet, un énorme brilleur rond jetait un regard éclatant vers la plate-forme de pierre, comme un gigantesque œil de feu arraché à l'orbite d'un cyclope ; tout autour, des centaines de rayons verts, bleus, rouges, jaunes, blancs, transperçaient la nuit jusqu'au pied des gradins et balayaient le grand disque de basalte de chatoyantes tramées lumineuses.

Alors Stanley vit ce qu'il y avait sur le cercle de roche. C'était un ensemble de degrés circulaires de pierre noire empilés, de plus en plus étroits. Sur le plus vaste, celui du bas, des centaines de Kreels en robe rouge étaient rassemblés : des hommes aux longues nattes et des femmes aux cheveux courts, avec de grands anneaux d'or passés dans les oreilles, et des chaînes d'or autour du cou. Sur le degré suivant se trouvaient également de nombreux Kreels ; ceux-là avaient des instruments de musique ; tonangos immenses au fût plus haut qu'un homme, xalundis aux cent tubes de cuivre sur lesquels on frappait, avec des maillets de métal, auakas aux longues cordes d'acier, notobangus ventrus et luisants, yubakas au souffle d'argent, et d'autres encore, plus de cinq cents machines à sonner, battre, marteler et faire vibrer les sons. Le troisième degré était occupé par des hommes et des femmes sans instruments de musique, moins d'une centaine de personnes. En son centre se dressait le dernier niveau, une colonne de matière translucide illuminée de couleurs irisées. Stanley reconnut un civox, un appareil destiné à amplifier considérablement la voix des chanteurs ; il captait les vibrations de la personne juchée à son sommet et restituait les sons avec une fidélité absolue, sur toutes ses faces.

Soudain, les lumières s'éteignirent. Ningü Saki fut plongé un instant dans un silence et une obscurité absolus. Puis le brilleur géant du sommet du dôme se ralluma, et concentra tous ses rayons en un interminable pinceau de lueur blanche trouant la nuit du neuvième lieu jusqu'au civox. Inconsciemment, Stanley utilisa le pouvoir de Tekeri pour obtenir une image détaillée, parfaite, de la plate-forme ainsi éclairée.

Alors il la vit. Elle était seule sur la colonne translucide. Elle portait une robe rouge serrée à la taille par une ceinture d'or. Sa tête aux cheveux très courts était cerclée d'un anneau d'or, des bracelets

d'or se découpaient sur la peau brune de ses bras nus, et une chaînette d'or enserrait son cou gracile. Elle était fine, menue, avec des hanches minces et des poignets fragiles. Son visage était étroit, au front légèrement bombé, avec un nez petit et des lèvres charnues gorgées de vie. Derrière ses longs cils noirs brillaient des yeux immenses, sombres et profonds comme deux puits d'eau fraîche.

Sa bouche s'entrouvrit sur des dents plus blanches qu'un collier de perles, et elle commença à chanter.

CHAPITRE VIII

L'art est une cruche d'eau que l'on tend à un homme assoiffé.

Le potier qui l'a façonnée doit savoir choisir une glaise de qualité, pétrir la terre, la modeler, la cuire. Mais trop de potiers oublient quelle est la fonction de la cruche ; ils ne s'intéressent qu'à ses formes, sa couleur, ses ornements. Trop d'artistes limitent l'art à l'expression de leur virtuosité.

L'art est avant tout puissance évocatrice. Lorsque j'écoute une musique, il m'est indifférent de savoir qu'il faille un an, dix ans ou vingt ans de pratique instrumentale pour l'interpréter. Si elle me montre un nouveau monde de lumière, de couleurs, de formes, d'odeurs et de goûts, si elle fait naître d'autres êtres par la seule force des sons et du rythme, alors je l'aime ; elle a désaltéré mon âme desséchée.

Les hommes ont soif. Il faut leur donner à boire, il faut des potiers qui sachent fabriquer de vastes récipients, épais, bien frais.

Mais le potier le plus habile ne pourra jamais faire jaillir l'eau au bout de ses doigts. Alors, potier, sois humble. Façonne tes cruches, mais n'oublie pas que l'assoiffé qui s'en servira se moque de leur aspect ; tout ce qui l'intéresse, c'est qu'elles contiennent beaucoup d'eau.

« Retour vers la source » — Bandigo Ikoda

Grillon dans la clarté douce et rouge. Matin de sang sur un monde chaud. La prière métallique de l'insecte bourdonne plus fortement, la lumière enfle et s'accroît, écarlate.

Alors doucement martèlent les pilons, et le chant des femmes s'élève, salut au dieu soleil qui inonde la terre brûlée de ses rayons de feu et de vie. Les chocs mats se font plus lourds, et les hommes demandent gravement une chasse fructueuse et des enfants robustes.

La voix immense emplit la boule noire, déjà gorgée de nuit et de vies attentives suspendues aux lèvres épaisses qui racontent, racontent racines, troncs, branches et bourgeons.

Et la longue histoire commence, au cœur d'une terre lointaine dont les jours arides et poussiéreux vibrent une fois encore par la voix cristalline d'une jeune femme à la peau sombre. Rien n'est oublié ; ils se souviennent, les ventres rebondis des tam-tams, les os creux de métal criant sous les coups des mailloches de bois dur, les grands tendons d'acier déchirant l'air de leurs plaintes lancinantes quand des doigts charnus les irritent, et toutes les gorges et les poitrines de cuivre et d'argent aux haleines stridentes ; ils se souviennent, les crânes ronds et polis résonnant de bruits sourds, les veines et les artères taillées dans le roseau où coule un sang flûté, et les dents de

fer qui grincant d'un rythme monotone ; ils se souviennent, les vieux mots des vieux chants que l'on ne comprend plus vraiment, et ils montent, chauds et graves de la poitrine des hommes, aigus et légers de la gorge des femmes, chœurs monumentaux serrés autour du long dard de lumière planté dans le centre du monde. L'ancien langage se mêle au nouveau et l'émaille de sons épais et gutturaux qui sonnent comme des calebasses. Des lueurs vont et viennent, vivent et meurent, s'entrecroisent, éclairent, illuminent ou soulignent, et racontent elles aussi la longue histoire.

La longue histoire d'un peuple qui commence au cœur d'une terre lointaine, au matin sanglant d'un jour aride et poussiéreux, dans la prière métallique d'un grillon familial.

Bats et bats encore, tonango de cuir et de terre dorée, vie de mon peuple, pilon écrasant le mil contre le lourd mortier, sagaie qui frappe le bouclier de peau où dansent des amulettes, cœur du chasseur qui cogne dans le sombre poitrail lustré par la sueur. La lumière grandit et se fait aveuglante, déluge de rayons blancs qui consume les yeux du voyageur perdu. La vie s'abrite à la fraîcheur des cases, et le sommeil est lourd sous le poids du soleil. Les crécerelles bourdonnent comme ces nuées de mouches qui tourbillonnent autour du lait caillé englouti dans la gorge des grandes jarres de glaise. Dans la moiteur torride du jour qui se termine, les corps noirs se rapprochent, et les chœurs d'hommes noirs et de femmes noires gémissent lentement pour se souvenir de l'homme noir et de la femme noire entremêlant leurs membres et leurs langues et leurs sexes, amour noir en cette fin de jour trop chaud.

Les lumières agonisent et il ne reste plus que les points rougeoyants de quelques feux de camp. Sens-tu gronder plus fort les battements du cœur de cuir ? Le tonango exulte maintenant, et la terre se réveille ; les voix se font puissantes et chantent la fête des longues jambes noires et musclées qui dansent autour des flammes rouges. De rauques incantations résonnent dans la pénombre, pour chasser les esprits chacals qui viennent de la nuit ; le cercle des braseros se rallume, et d'épaisses odeurs font tourner les esprits. La nuit est venue. Avec elle, le réveil, la vie et la mort, le son, le parfum, le mouvement, et le goût de ma terre.

Afarika barani igalo sonunda ! Pays, noir, jaune, soleil... Mon pays, ma terre jaune aux hommes noirs et au soleil jaune. Je t'ai quitté il y a si longtemps... Quand ? Je ne sais plus. Mais je me souviens de toi ; écoute... On entend la plainte des vieux qui racontent les aventures de rusé lapin, et là-bas, au loin, le rugissement cuivré du grand mangeur à l'épaisse crinière. Et ces lueurs dans la nuit... Silavaru dorongos ! Les étoiles d'argent. Elles ont toutes leur histoire. Voici la nuit fraîche où se blottit mon peuple, épaule noire contre

épaule noire, et il chante pour éloigner les dents et les griffes de l'obscurité, les affamés qui rôdent autour des brandons vacillants. Jaambé, en ces temps d'avant, étais-tu déjà en nous ?

Quand le matin renaît, les rythmes sont moins fous, et le chant s'est calmé. Le tonango raconte encore le mil craquant sous les pilons, les sabots des buffles qui battent ma terre sous la savane, et nos cœurs de guerriers, nos cœurs d'hommes libres, noirs et libres !

Jusqu'au matin sanglant d'un jour aride et poussiéreux où l'histoire continue...

Il ne reste qu'une plainte ; le soleil s'est éteint. La nuit est étouffante et lourde. Les pleurs des hommes et des femmes déchirent l'obscurité, et pour accompagner leurs voix qui souffrent et se résignent, il n'y a qu'un son de métal dur, un bruit obsédant qui envahit tout, un cliquetis de chaînes...

Oh, Jaambé ! Est-ce quand ma terre est morte, ma terre aux herbes jaunes et aux fleuves de boue, ma terre où se dressaient de grands îlots de pierre, plantés entre les acacias comme les sagaies d'un guerrier géant, est-ce quand ma terre de poussière et de feu a sombré dans la pénombre humide de leurs prisons de bois que ta semence a germé dans nos cœurs ? Jaambé, fallait-il vraiment tant de souffrance et d'humiliation et de misère, tant d'enfants arrachés à leur mère et de femmes arrachées à leurs hommes, tant de fronts courbés sous le fardeau et sous le fouet, fallait-il un peuple brisé dans sa chair et dans son âme pour trouver l'amour et la foi ?

Oh, Jaambé, tu nous a tout enlevé ; la liberté de nos corps et le plaisir de nos corps, nos mots, notre fierté et nos regards de princes ; tu nous a même pris nos enfants et la joie de leur apprendre et de les voir devenir des hommes. Tu as coupé les racines, renversé le tronc, brisé les branches et dispersé les bourgeons. Tu ne nous as rien laissé que l'espoir des peuples sans futur, le seul qui donne la foi ; croire et croire encore, et le dire et le répéter et le chanter toujours, car il ne reste plus que cela...

Le chant s'élève, vibrant. Les lumières se rallument ; un autre soleil, ailleurs. Ils parlent, les hommes et les femmes, ils parlent du travail lancinant, et leur voix est lancinante ; ils parlent des échines courbées, et leur musique est résignée ; ils parlent de la faim, du fouet, de la mort, et les sons pleurent. Mais la lumière l'éclaire, elle, et tout s'illumine ; elle raconte l'espoir, l'amour et la foi ; sa chanson éclate, et ils sont un million à frapper dans leurs mains.

Je crois en toi, seigneur ! Je crois en toi malgré ma douleur, je crois en toi par ma douleur. Tu es né de ma sueur, de mon sang, de mes larmes. Je crois en toi, seigneur...

Explosion de lumière, puis la nuit et le silence. En ce matin sanglant d'un jour aride et poussiéreux, la longue histoire continue.

La voix raconte. Les chaînes sont tombées ; mais il reste le mépris, la peur et la haine, ce sont des liens plus forts que les liens de fer. Barani, barani ! Il reste la couleur noire, et c'est un obstacle si haut, c'est une croix si lourde... Il faut apprendre à aimer ton fardeau, à aimer ton calvaire, peuple noir ; il faut apprendre à aimer ta couleur.

La voix de femme qui parle pour les enfants de Jaambé est forte, belle et souple. Elle était si haute, si aiguë ; elle devient plus grave, rauque. Les tendons de métal des auakas vibrent et pleurent. Les tonangos résonnent doucement. Le rythme est lent et fort comme le fleuve au cours lent et fort que raconte la chanson. Les lumières bleues et vertes défilent et coulent comme une rivière de lueurs irisées.

Souffrance, tristesse, mélancolie et résignation ; oh, tant de résignation dans ce chant. Nous avons connu des générations de douleur pour apprendre à accepter. Je sais ce que je dois faire quand la lassitude et la peine serrent ma gorge et font remonter des larmes au coin de mes yeux ; je ne pleurerai pas, oh non ! Le chagrin ne coulera pas sur mes joues ; il s'envole de mes mains noires qui grattent des cordes d'acier, de mes lèvres sombres qui racontent les histoires poignantes du malheur quotidien.

Oh, mon amour, tu es parti si loin, et je suis seule maintenant. J'ai si mal, seigneur, aux mains et au dos, et dans mon cœur et dans mon ventre. Tu es parti si loin ; les enfants ont faim. Quand reviendras-tu ? J'ai mal, seigneur, et mon amour est parti au loin. Je suis si fatiguée ; je crois que je ne te reverrai plus. Il fait si chaud ; je suis si lasse. Mon amour est parti...

Je vais me coucher, seigneur, et peut-être qu'un ange viendra me chercher, pour retrouver mon amour.

A nouveau les lumières s'éteignent ; à nouveau les voix se taisent. Puis, soudain, la longue histoire continue.

Les sons des xalindus dansent et virevoltent, les tonangos résonnent, déchaînés ; les yubakas répondent aux notobangus et emplissent la sphère noire de grands cris de cuivre et d'or. Les lumières de couleur se déversent en cascade sur les robes rouges des chanteurs et des musiciens ; et elle, elle chante et raconte le peuple noir.

Les temps sont différents, maintenant : nous ne cachons plus à vos yeux la teinte de notre peau, et les poings qui se dressent n'ont pas honte d'être noirs ! Barani jaaki Naa kolundi, le noir est la couleur... Cette musique est la nôtre ! Entendez-la, c'est notre révolte, notre revanche, notre cri. Elle va au-delà des océans, pour que chaque homme entende notre voix, et cette voix n'est pas celle d'une race d'esclaves ! Nous vous surpasserons, parce que nos racines sont profondes et nos épreuves cruelles ; entendez cette musique, elle est

forte comme nos cœurs ! Les cordes des auakas ne gémissent plus, maintenant, elles déchirent et transpercent le vide et la nuit, et les tonangos se souviennent du temps où des mains de guerriers frapaient leur cuir.

Des sons électriques au rythme syncopé hachent le silence du neuvième lieu, et la voix de la femme qui parle pour le peuple noir assène les mots de la longue histoire avec cette même cadence dure et brisée. Des feux rouges comme le sang clignent tout autour d'elle. Oh, Jaambé, à peine notre martyr fini, nous t'oublions déjà ! La souffrance n'a-t-elle pas assez duré pour que nos âmes apprennent la vraie foi ?

Les lueurs s'estompent, les sons s'évanouissent. Puis sur une autre terre, dans le matin sanglant, aride et poussiéreux, la longue histoire continue.

Une multitude de lumières bleues miroite en un grand cercle, et les robes rouges sont sur une île, sous un ciel brûlant et lourd comme une chape de plomb. Les tonangos martèlent un rythme puissant et monotone, et les cordes des auakas lancent des sons graves, lancinants. Ici, la douleur n'a pas quitté les corps, la foi n'a pas quitté les cœurs. Le nom de Jaambé est sur toutes les lèvres, et toutes les lèvres chantent.

Nous sommes les enfants du roi de la terre du début, la terre de la fin, terre promise, Saiun ! On nous a arrachés au pays de nos pères, mais nos racines s'abreuvent encore dans le sol jaune sur lequel dansaient autrefois les Tofaringas, les hommes de la première tribu, ceux de la semence de Jaambé. Oh, il est temps de se souvenir de tes paroles, de chanter tes paroles, Jaambé, père de notre race... Ils ont déchiré Afarika pour en arracher les graines ; ils nous ont dispersés aux vents du monde, nous les graines germées dans le terreau du pays jaune et noir, Afarika ; nous sommes le peuple disséminé, la diaspora noire, les vrais enfants de Jaambé. Un jour nous trouverons Saiun, notre pays, enfin... Le pays du roi Tofaringa. Le chemin de Saiun, c'est la prière, le chant et la foi. La route est longue, mais maintenant, il faut se relever et vivre ; nous n'attendrons pas en vain. Oh, Jaambé, tourne tes lumières vers nous ! Ne pleurons pas, car nulles ténèbres ne sont éternelles. Nous devons continuer, patiemment, pour trouver Saiun, car nous sommes les survivants, les survivants du peuple noir. Il n'y a qu'une voie, un amour ; un jour, le peuple noir sera prêt. Alors nous trouverons Saiun, alors nous serons à nouveau les Tofaringas.

La nuit et le silence... Puis un bruit de grillon, et une douce lueur rouge qui monte en même temps que le bourdonnement métallique. En ce matin de sang d'un jour aride et poussiéreux, le cercle se referme. Afarika ! Ma terre, je te retrouve ! Le sang et la musique de tous les hommes noirs du monde reviennent se mêler au

pays jaune des acacias, des fleuves de boue et des sagaies de pierre dressées vers un soleil de feu. L'exode est fini.

Des sons synthétisés, électriques et syncopés, se fondent dans le martèlement des tonangos et le marmonnement des voix rauques qui lancent des incantations magiques vers l'obscurité. Les temps sont venus où les vibrations de tous les hommes noirs du monde ne forment plus qu'un chant, le chant des fils de Jaambé.

Mais où es-tu, Saiun, terre promise ? Ce pays n'est plus le nôtre, la violence et la faim y tuent chaque jour l'espoir. Oh, Jaambé, n'avons-nous pas encore mérité le repos, ne t'avons-nous pas encore donné assez de nos larmes ? Veux-tu faire de nous un acier parfait, trempé dans le sang et la souffrance ? Oh, il faut garder la foi, garder la foi...

Nous trouverons !

Sur ce cri s'éteignent les lumières et revient le silence. La longue histoire continue.

Un grand vaisseau de lumière se dessine dans l'obscurité du neuvième lieu. Un rayon rouge en sort, les lumières montent vers le dôme de la grande sphère, et il n'y a plus qu'une lueur, qui disparaît. Dans la nuit, la merveilleuse voix de celle qui parle pour le peuple de Jaambé raconte.

Ils ont choisi de partir, sans espoir pour eux, pour leurs enfants, pour leurs petits-enfants et les enfants de leurs petits-enfants. Ils ont choisi de mourir dans un monde d'acier environné d'étoiles. Mais ils sont la graine portée par le vent ; un jour, cette graine germera, et un nouvel arbre se dressera sous le ciel d'un autre monde, le ciel de Saiun. Ils ont choisi de subir encore l'exode ; mais l'exode est le chemin de la souffrance, le chemin vers la félicité de Jaambé. C'est d'un peuple tourmenté que renaîtront les Tofaringas ; ils furent les premiers hommes du temps d'avant la première époque du monde, ils seront les derniers hommes de la dernière époque du monde. Mais, Jaambé, la nuit est si longue !

Il ne reste que le silence et l'obscurité ; la voix s'est tue... Puis un chœur de femmes commence à se lamenter doucement. Peu à peu, les voix se font plus fortes, et les hommes entonnent à leur tour le chant. Puis les tonangos résonnent, les xalindus tintent et les auakas vibrent.

Alors elle lance sa prière, et sa voix superbe emplît la vaste sphère aux parois de pierre. Une à une, les lumières se rallument. Son chant ressemble aux anciens chants du temps du premier exode. Prison de bois et d'océan sans fin, prison de chaînes et de fouet, de labeur et de mépris ; oh, seigneur, je ne connaîtrai pas la paix avant que la mort ait fermé mes paupières, et mes enfants eux aussi resteront des reclus ; mais je sais qu'un jour mon peuple pourra vivre,

et mon espoir est grand et fait chanter mon âme. Prison d'acier et de vide infini, prison de temps et d'obscurité, de crainte et de nostalgie ; oh, Jaambé, je ne connaîtrai pas la terre promise avant que la mort ait glacé mon sang, et mes enfants eux aussi ignoreront la chaleur du soleil et la blancheur des nuages ; mais je sais qu'un jour mon peuple pourra vivre, et mon espoir est grand et fait chanter mon âme.

Mêmes racines, même souffrance, même prière...

Soudain, l'éclat des brilleurs devient aveuglant, une intense lumière blanche emplit le neuvième lieu, les voix des hommes et les voix des instruments explosent en un formidable concert. Saiun ! Terre promise au soleil rouge, aux grands monts neigeux, aux mers profondes... Saiun ! J'ai enfin trouvé mon pays ; enfin...

En ce matin sanglant du plus beau jour de mon peuple, le cauchemar est terminé.

La plus poignante des prières du peuple noir s'élève dans le neuvième lieu inondé de lumière, chant d'exultation, de gratitude et de foi. Des milliers d'années de supplications, et nous sortons enfin de la nuit... L'espoir et l'amour ont vaincu tous les obstacles ; mais la longue histoire n'est pas finie.

Les lumières disparaissent, la musique s'arrête, et seule la voix irréaliste de la femme qui parle pour les enfants de Jaambé fait vibrer les âmes et les cœurs.

La douleur a fui loin de vous, hommes de mon peuple, et voilà que vous la recherchez, comme une drogue mauvaise qui tourmente le corps mais dont le corps a besoin. Vous avez souhaité la terre promise ; maintenant, vous voulez en faire une terre gorgée de sang, de malheur et de mort. Les chants et les prières sont oubliés, la souffrance et les espoirs d'autrefois se sont envolés de vos mémoires. Le nom même de Jaambé ne résonne plus dans vos poitrines. Vous avez inventé la guerre, et le frère prend la vie du frère ! Ces temps sont maudits... Nous connaissons encore la nuit et le malheur ; pour combien de temps ?...

Silence froid. Puis les chœurs se lamentent, pleurent sur cette époque sans fin où les socs sont des épées dont les hommes labourent la chair des hommes, où des hommes sont rois et des hommes esclaves. La folie est dans notre esprit, et des millénaires de souffrance ne sauront l'en extirper. Qui nous sauvera de ces ténèbres ?

Nuit et silence, à nouveau ; alors commence à battre un tonango géant, cœur de musique de la sphère noire. Une nouvelle vie va naître...

Une lumière s'allume au dôme du neuvième lieu, blanche, intense, merveilleuse. Puis une autre, une autre, une autre... Une cinquième, une sixième... Lorsque sept lumières forment un grand cercle au-dessus du peuple de Faya Nubangui, le tonango cesse de

palpiter. Un murmure formidable parcourt la foule...

Naa-Gundis ! Les pèlerins !

La voix de la femme du peuple noir raconte...

Vous nous avez appris les sept vérités : frugalité, douceur, fraternité, paix, sagesse, amour et foi. Pourtant, vous étiez avides, violents, solitaires, belliqueux, fous, cruels et désespérés ; ainsi nous avons compris que le cœur d'un homme est assez vaste pour chaque chose et son contraire.

Vous nous avez enseigné la recherche et sa récompense, qu'elle porte en elle-même. Vous nous avez montré la Voie qui passe par chaque chemin. Qui étiez-vous vraiment, vous qui êtes partis comme vous étiez venus ? Prophètes d'un temps lointain, quand viendra la dernière époque que vous avez promise ?

Les sept lumières s'éteignent, une lueur douce et rouge inonde le neuvième lieu. Alors un million de voix prononcent les anciennes paroles sacrées :

« Le passé doit mourir pour que naisse l'avenir. Un jour viendra, aride et poussiéreux ; dans son matin sanglant se lèveront des hommes différents, Tofaringas des temps nouveaux. Ils surgiront de l'union des contraires, fusion de tout ce que nous sommes avec tout ce que nous ne sommes pas. Nous reconnaitrons ce jour, quand le passé sera mort et que les deux opposés seront rassemblés ; premier jour de la dernière époque... Il y a si longtemps que nous attendons ce jour ! Jaambé, nous aurons la patience de ceux qui croient. »

La lueur rouge diminue d'intensité, se concentre, disparaît peu à peu, soleil couchant qui s'enfonce dans le grand creux du bout du monde. Les voix se sont tues ; la nuit revient...

Quand le neuvième lieu s'éclaira à nouveau, la grande plate-forme où se trouvaient musiciens et chanteurs kreels avait disparu ; il ne restait au pied des gradins qu'un puits béant. Le peuple de Faya Nubangui commençait à quitter l'amphithéâtre. Stanley, hébété, ne bougeait pas ; il savourait la chaleur délicieuse qui avait inondé son corps et son esprit. Les Kreels qui passaient près de lui pour sortir de la sphère noire virent ses yeux briller d'un éclat intense ; son regard avait changé...

Lorsque l'aube se leva à Faya Ossonki, la ville de l'océan, des pêcheurs trouvèrent sur la plage le cadavre d'un requin blanc qui s'était échoué pendant la nuit. Il était si énorme, et ses yeux glauques semblaient si attentifs, scrutateurs et froids, que l'un d'entre eux, un vieillard aux mains déformées par l'arthrose, prétendit que c'était Naa Charakidaya lui-même qui avait quitté son abîme sans lumière pour venir mourir près des demeures des hommes...

CHAPITRE IX

Le roi parcourt les allées obscures percées dans le roc froid du Togarth. Il est seul désormais ; seul pour longtemps, très longtemps, seul dans la nuit glacée de Magarth-Sikh. Il regarde, à travers les épais couvercles transparents des boîtes à sommeil, les visages paisibles des enfants du petit peuple ; ses enfants, son peuple... Ils sont si beaux, pâles, les yeux clos, avec leurs cheveux de neige...

Pour eux, le roi a peur. Le souffle qu'il avait senti se lever devient un vent puissant ; un jour, il menacera les sept lumières.

Le roi du petit peuple va s'asseoir sur son trône de glace. La morsure du froid ne le fait pas souffrir ; pour lui, le froid n'existe même pas. Il est hors du monde, hors du temps. Son aura de lumière irisée éclaire la grande salle d'une lueur irréaliste, faisant luire le givre qui s'est déposé sur les vitres des boîtes à sommeil de reflets bleus, gris et verts.

Le roi a peur. Son cœur se serre. Il connaît la prophétie de la fin des temps. Il est l'ultime lumière et porte le fardeau d'une mémoire intacte ; il n'a rien oublié de la naissance, de la vie et de la mort des sept lumières. Il en souffre...

Le roi ferme ses paupières aux cils blancs. Il voudrait tant connaître la paix du sommeil... Mais désormais, il ne pourra plus dormir. Il sait que la fin des temps approche, car il est l'ultime lumière et porte en lui la malédiction de la connaissance. Il a su préserver le bonheur du petit peuple, en le préservant du savoir. Le petit peuple, heureux et confiant, a sombré dans le grand sommeil ; cette fois-ci, il ne s'en réveillera peut-être pas...

Le roi a peur. Il a conservé tous les souvenirs qui se sont dispersés parmi les autres lumières. Mais il n'a pas su conserver l'ancienne sagesse. Il connaît le destin mais ne veut pas l'accepter.

Sur son trône, le roi du petit peuple tremble. Pourtant, il est indifférent au froid épouvantable qui a envahi Magarth-Sikh, la plus lointaine de toutes les planètes qui gravitent autour du grand soleil rouge ; la neuvième planète...

CHAPITRE X

*Qu'est-ce qui me retiendrait
Au milieu de ce rêve de papillon songeur
Cette illusion de vie
Cette illusion de monde
Ces couleurs et ces sons aux saveurs éphémères
Parfums se bousculant dans mon âme épuisée
Perdue de lassitude et assoiffée de calme
Et de repos enfin
Qu'est-ce qui me retiendrait
Si tu n'étais pas là
Qu'est-ce qui me retiendrait
Dans cette agitation à la fureur absurde
Qu'on appelle existence
Alors que rien n'existe
Rien d'autre que ce vide éternel et sans nom
Sérénité sans fin et sans commencement
Suprême quiétude que j'espère et attends
Comme une délivrance
Qu'est-ce qui me retiendrait
Si tu n'étais pas là
Mais voilà que ton cœur palpite entre mes bras
Sur mes lèvres la saveur de ta peau
Mon regard noyé dans tes yeux
Alors tout reprend goût
Tout reprend vie
Tu es là
Je t'aime*

Alvan Dayin

— Il est revenu ! Le Tout-blanc est revenu ! Le Tout-blanc est là !...

L'enfant jaillit d'un fourré en criant à tue-tête et déboula sur le sentier, quelques mètres seulement devant Stanley. Le Sven le rattrapa en trois enjambées, le saisit par la taille et le décrocha du sol.

— Faut-il que tu ameutes toute la ville chaque fois que je viens ici ? Tu es un sacré garnement !

Il souleva le jeune Kreel dans ses bras et le regarda droit dans les yeux ; l'enfant riait aux éclats, découvrant de grandes dents blanches comme du lait.

— Pas moyen d'arriver discrètement, avec un braillard comme

toi posté en sentinelle... Tu ferais bien de filer avant que je ne te botte le derrière !

Il reposa le gamin sur le tapis de feuilles mortes du sentier, souriant de bon cœur devant son manège ; l'enfant détailla à toutes jambes, et lorsqu'il fut assez loin, recommença à claironner de sa voix flûtée :

— Le Tout-blanc arrive ! Le Tout-blanc est revenu !

Le Sven chercha des yeux la tache rouge du soleil entre les branches des arbres ; d'après la hauteur de l'astre, il estima qu'il avait marché trois heures avant d'arriver à Fayano Bundadaya, le village des arbres.

Depuis presque six mois, Stanley allait chaque jour de Faya Nubangui jusqu'à la ville-forêt. Pendant des années, il avait erré, solitaire, dans un monde souterrain de couloirs sombres et de salles obscures, accumulant en lui une science et une énergie surhumaines, tel un squalo vorace croissant en taille et en puissance au sein des eaux noires et froides d'un océan sans fond. Désormais, il étouffait entre les murs nus de la cité de pierre. L'hommage rendu à l'âme de Sino Tuzangui par le peuple kreel, dans le neuvième lieu, avait fait éclater dans son esprit une grande lumière. Maintenant, il avait soif de soleil et de ciel, de vent chaud et de musique, de la saveur du sel et de la couleur des arbres ; il avait soif de vie...

Tous ces désirs nouveaux qui avaient germé dans son cœur, cette faim de paroles et de regards amicaux, ce besoin des autres qu'il avait ignoré si longtemps, tout cela se résumait dans l'esprit de Stanley en un mot, un nom : Aoni...

Aoni, en kreel ancien, le commencement, la naissance, le début de toute chose... Aoni, le son primordial prononcé par Jaambé lorsqu'il offrit le monde aux hommes... Aoni, le nom de celle qui avait, en une nuit, chanté au cœur du neuvième lieu l'histoire du peuple noir ; le nom de celle qu'il aimait...

Sa voix, son corps et son regard avaient fasciné le Sven dès qu'elle était apparue dans un tourbillon de lumière et de musique, dès qu'elle avait parlé pour sa race, pour ses ancêtres, pour ses frères, pour ses enfants à venir. Stanley éprouvait dans chaque fibre de son corps une sensation qu'il n'avait pas connue depuis très longtemps ; il lui semblait que c'était avant de naître, dans une autre existence...

Le Sven avait appris que la première chanteuse du peuple kreel habitait à Fayano Bundadaya, village des arbres, temple de la musique, mémoire de la nation noire. De nombreuses cités-forêts portaient ce nom sur la planète. Dans chacune d'elles vivait un maître de niveau supérieur, devant qui chaque garçon venait chanter un chant traditionnel pour ses cinq ans et demi, temps orusien. Mais le village des arbres le plus proche de la cité souterraine était Naa

Fayano, l'unique, celui où Alifu Orombo le suprême chanteur avait élu domicile ; celui où les plus belles voix du peuple noir étaient réunies ; celui où se trouvait Aoni...

Depuis cette nuit où il avait participé à la célébration de la mort de Sino Tuzangui, Stanley venait quotidiennement à Fayano Bundadaya pour voir la première chanteuse kreel. Il s'était d'abord contenté de l'observer, de loin, se cachant presque, et les habitants de la ville-forêt avaient été intrigués par l'attitude de cet homme à la peau claire et au regard étrange, dont Alifu Orombo avait dit qu'il était Oniga Charaki, le grand requin, ce maître du cinquième cercle qui venait d'un autre monde. Entrevoir le corps mince et sombre d'Aoni au travers d'un rideau de feuillage, surprendre ses chants tandis qu'elle marchait dans les sentiers moussus du village, contempler ses gestes gracieux lorsqu'elle racontait aux enfants émerveillés les vieilles légendes du peuple de Jaambé, toutes ces émotions dérobées à l'insu de la jeune femme avaient procuré au Sven un bonheur intense et douloureux. Puis il avait osé l'aborder...

Stanley était connu, au moins de réputation, par tous les Kreels de la planète ; il était l'unique étranger du monde noir. Aoni avait souvent entendu parler de lui par Alifu Orombo. Le vieillard lui avait raconté la détresse de l'ancien mercenaire, son isolement glacé, le mystère de son passé. Lorsqu'ils se rencontrèrent pour la première fois, la chanteuse surmonta la répulsion que lui inspirait cet homme à la peau livide et aux yeux pâles et s'efforça d'être aimable. Stanley lui semblait effrayant ; sa voix, surtout, lui faisait peur. Aoni, si sensible et réceptive aux sons et à leur signification, décelait dans chaque parole du Sven le poids de terribles secrets. L'étranger savait qu'elle n'éprouvait devant lui que de la crainte et un vague dégoût ; il en souffrait cruellement. Sa carapace d'indifférence, qui avait paru invulnérable à tous les Kreels de Faya Nubangui, s'était disloquée en un instant devant la chaleur vibrante qui émanait d'elle.

Mais le Sven, malgré les tourments auxquels l'exposait son amour pour la chanteuse, n'avait pas perdu son infatigable obstination. Chaque jour, il était revenu à Fayano Bundadaya, passant toujours plus de temps avec Aoni, la quittant dès qu'il sentait que sa présence l'importunait. Peu à peu, il l'avait apprivoisée, comme une biche noire et farouche. La jeune femme, touchée par cet amour patient et délicat qu'elle percevait chez l'étranger, avait cessé de le regarder comme un animal mystérieux et inquiétant. Elle avait compris qu'elle succombait lentement à un curieux envoûtement, qu'elle était chaque jour plus sensible au charme puissant de Stanley, fascinée par son corps sculptural de moine-soldat, par son visage de dieu barbare, et par ses yeux immenses aux reflets d'océan brumeux où brillait toujours plus intensément la flamme de sa passion.

Leur premier baiser avait été comme le contact du feu et de la glace, lèvres brûlantes gonflées de sève de la première chanteuse d'un peuple vibrant du rythme de la vie, lèvres froides et sèches d'un tueur sans patrie. L'un et l'autre y avaient trouvé un apaisement délicieux, la jeune femme pouvant faire don de son extraordinaire énergie vitale, le mercenaire parvenant enfin à réchauffer son âme gelée que tous avaient cru morte.

A vingt-trois ans, Aoni avait déjà eu plusieurs amants mais n'avait jamais éprouvé le désir de demander à l'un d'eux d'accomplir pour elle Uma Yorongo, l'épreuve de l'amour qui liait deux êtres pour l'éternité. Elle ressentait toujours plus l'envie du corps de Stanley, le besoin de faire l'amour avec lui, mais elle voulait retarder ce moment, percevant instinctivement que le lien qui devait les unir dépasserait de beaucoup de simples rapports physiques.

Depuis cinq ans qu'il vivait sur la planète des Kreels, le Sven avait presque oublié ce que signifiait avoir du désir pour une femme. Ses maîtres lui avaient enseigné à contrôler chaque élément de son corps, à se dominer totalement. Il avait vécu en ascète, fuyant les rencontres qui auraient pu réveiller en lui l'instinct sexuel ; il craignait trop cette malédiction qui le poursuivait depuis qu'il avait aimé pour la première fois... Mais le feu qui brûlait en lui dès qu'il songeait à Aoni était trop fort. Il savait que s'il existait une seule chance d'échapper à son terrible destin, c'était avec elle, avec elle seulement, elle, la moitié manquante de son âme. Il craignait cependant le moment où il s'unirait physiquement à elle, ne sachant s'il aurait la force de surmonter la malédiction qui s'attachait à lui depuis plus de dix ans... Ce moment devait arriver, pourtant...

Stanley marchait au milieu des arbres de Fayano Bundadaya. Les Kreels avaient transformé la forêt de séquoias géants en une incroyable cité de bois. Dans les troncs creux de ces colosses hauts de plusieurs centaines de mètres qui étaient nés avant même que l'homme commençât à tailler des armes dans le cristal Gaïnkish, le peuple noir avait établi de vastes demeures au sol de rondins et aux cloisons lambrissées d'érable rouge. Certaines se situaient très loin au-dessus de la terre acide et sombre ; on y accédait par des escaliers en colimaçon sis au cœur des géants millénaires. Leurs portes s'ouvraient à travers l'écorce épaisse et craquelée des monstrueux conifères, et de grands ponts en poutres de sapin enjambaient le vide pour relier entre elles les maisons de ce monde arboricole. Parfois on découvrait, à l'ombre d'un chêne trapu perdu au milieu des fûts immenses des pins et des séquoias, une bâtisse de rondins au toit couvert de mousse. L'automne avait parsemé cet univers aux teintes glauques, aiguilles vertes, grises ou bleues des épicéas, troncs fauves tachés par le lichen, de l'éclat sanglant de quelques érables aux feuilles luisantes.

Stanley croisa un groupe de Kreels et les salua en souriant ; c'était Nongo, le sculpteur d'arbres, et ses trois enfants. Ils lui rendirent son salut et lui souhaitèrent la bienvenue au village. Tous ceux de Fayano Bundadaya connaissaient le Sven désormais, et malgré son aspect physique si différent du leur, ils l'aimaient bien : Aoni semblait l'avoir choisi, lui plutôt qu'un des nombreux fils de Jaambé qu'elle côtoyait chaque jour ; et Aoni, première chanteuse du peuple kreel, n'était pas une personne à se tromper, aussi chacun jugeait-il l'étranger comme étant digne d'estime.

Stanley arriva enfin à la maison ovale bâtie entre deux gros piliers en bois de pin sculpté. De la fumée sortait de la cheminée, seul élément de pierre de la petite demeure. Le Sven frappa à la porte et Aoni vint lui ouvrir. Elle portait une robe noire à manches longues en tissu épais, car le froid était vif. Stanley passa sa main sur les cheveux ras de la jeune femme et l'embrassa longuement.

— Quand te décideras-tu à laisser pousser un peu cette chevelure qui est sûrement magnifique ?

— Pas avant qu'un homme n'ait accompli pour moi Uma Yorongo, l'épreuve de l'amour. Nos traditions sont ainsi faites, cher ami : les femmes aux cheveux longs sont des femmes casées ; et je ne suis pas une femme casée, Stanley Petersen !

Aoni partit d'un grand éclat de rire qui découvrit ses petites dents étincelantes de jeune louve. Elle n'appelait jamais l'ancien mercenaire par son nom kreel, Oniga Charaki ; ces deux mots la faisaient frissonner, sans qu'elle sût vraiment pourquoi... Elle préférerait Stanley.

Le Sven s'approcha du feu et se réchauffa pendant un long moment. Puis il ôta son grand manteau noir et ses bottes fourrées, et recommença à se rôtir avec délice devant les flammes écarlates qui se tordaient dans la cheminée. Il aperçut les manuscrits épars qui jonchaient le bureau de son amie.

— Toujours enfouie dans la poussière de ces très vieilles paperasses qui parlent de très vieilles légendes...

— Tu peux te moquer de moi, Stanley... Mais ces très vieilles légendes, comme tu les appelles, ont une importance considérable. Elles sont la seule trace qui reste de notre histoire passée...

La jeune femme se tut un instant puis reprit d'une voix plus grave :

— Alifu Orombo prétend même qu'elles parlent de notre avenir ; et j'ai tendance à le croire...

— Ce que moi j'ai tendance à croire, c'est que le vieux chanteur devient un peu gâteux...

— Stanley ! Tu ne dois pas parler ainsi de lui ! S'il ne m'avait pas demandé d'être agréable avec toi et d'essayer de te comprendre, je

t'aurais renvoyé dans les souterrains de Faya Nubangui dès notre première rencontre !

— Je suis donc si laid que ça, Aoni ?

— Ne dis pas de bêtises... Tu n'es pas laid, et tu le sais très bien... Seulement parfois, tu me fais... tu me fais peur, voilà !

— Désolé, Aoni... Désolé.

Stanley vint s'asseoir à côté de la jeune Kreel sur le divan recouvert d'une grande peau d'ours des montagnes et passa un bras autour de ses frêles épaules.

— Excuse-moi... Je n'aurais pas dû me moquer d'Alifu Orombo. C'est un type génial ; le spectacle qu'il a organisé à la mort du Naa Makané le prouve bien... Parle-moi des légendes sur lesquelles tu travailles en ce moment...

— Tous ces manuscrits ont été rédigés par le suprême chanteur. Il a recueilli des vieux contes dans de nombreuses villes de notre planète ; il y a consacré sa vie... Tu connais un peu l'histoire de notre peuple, Stanley ?

— Oui, bien sûr... Surtout depuis ton chant dans le neuvième lieu ; et depuis que tu m'en parles chaque fois que je viens te voir !

Ils se mirent à rire tous les deux, et Aoni caressa les joues lisses et blanches du Sven.

— Il y a maintenant plus de vingt mille ans qu'a été découvert le transfert de tachyons. Avant, les hommes vivaient sur une unique planète, dont on ignore aujourd'hui la position. Grâce aux convertisseurs tachyoniques, ils ont colonisé des centaines de mondes ; mais le nôtre l'était avant... Depuis longtemps...

« Bien avant que l'on ne connaisse un procédé de voyage instantané au travers des immensités cosmiques, les hommes avaient construit un gigantesque vaisseau dans lequel toute une colonie pouvait vivre pendant des siècles et des siècles... Une sorte de monde en miniature, un monde aux parois d'acier... Et ils l'avaient lancé dans l'espace à une vitesse inférieure à celle de la lumière, dans l'espoir que les lointains descendants de ses premiers occupants trouvent un jour une nouvelle planète habitable.

« Pour accepter un tel voyage sans retour, il fallait n'avoir rien à attendre de la vie sur la terre originelle des hommes ; ni pour soi, ni pour ses enfants et ses petits-enfants... Ceux qui choisirent de partir étaient tous issus d'un même peuple, un peuple sans avenir car il vivait sur un continent déchiré par la guerre et en proie aux famines depuis bien des générations ; un peuple à la peau noire...

« Leurs descendants ont un jour trouvé la terre promise, et ils ont fondé la nation Kreel. Cette histoire a donné naissance à la légende du début des âges, qui parle des hommes enfermés dans leur prison de métal et de nuit avant que Jaambé ne les libère et ne leur

offre le monde. Nos ancêtres se sont transmis oralement ce conte, de génération en génération, et un jour, d'autres humains sont entrés en contact avec eux ; ceux-là se déplaçaient dans l'espace par transfert tachyonique, et connaissaient une très ancienne histoire parlant d'un peuple noir qui avait quitté la planète des origines dans un immense vaisseau-colonie... Nos pères ont su alors que leurs chants traditionnels disaient la vérité, ces chants qui parlaient d'Afarika, la terre du début au soleil jaune, et de Saiun, la terre promise au soleil rouge... »

— Je sais tout cela, Aoni. Tu me l'as déjà raconté plusieurs fois...

— Je veux te montrer qu'il faut accorder foi à nos légendes, Stanley... Nos traditions sont les plus anciennes de l'univers ; elles sont nées à Afarika, le pays du commencement, il y a peut-être cent mille ans... Ou plus encore...

— Tu n'as pas répondu à ma question, Aoni. Sur quoi travailles-tu en ce moment ?

— J'étudie tout ce qui concerne les Naa-Gundis ; les sept pèlerins, les sept lumières du monde...

— Ces hommes qui ont donné à la civilisation kreel son aspect actuel ?

— Oui... La tradition divise notre histoire en neuf époques : celle où nos ancêtres ont accompli leur grand voyage cosmique ; puis deux autres pendant lesquelles fut colonisée toute notre planète ; la quatrième qui vit le peuple kreel déchiré par les guerres ; c'est au cours de la cinquième que les Naa-Gundis rassemblèrent les enfants de Jaambé autour d'une même foi ; Faya Nubangui fut bâtie en neuf siècles pendant la sixième époque ; la rencontre des Kreels avec les autres peuples humains eut lieu à la septième époque ; la huitième est celle que nous vivons aujourd'hui ; la neuvième est encore à venir, mais je crois que nous n'aurons plus longtemps à attendre...

— Je ne comprends pas... Pourquoi compter dans les divisions de l'histoire une période qui n'a pas encore eu lieu ? Et pourquoi dis-tu que cette neuvième époque va bientôt commencer ?

— La plupart des Kreels ne le comprennent pas... ou ne l'admettent pas. Pour toi qui n'as pas grandi au milieu des chants et des légendes de notre peuple, c'est presque impossible... Sais-tu quand est née cette tradition des neuf époques du monde ?

— Je suppose que c'est assez récent...

— C'est très ancien, au contraire. Ce sont les Naa-Gundis qui ont établi cette division en neuf périodes...

— Mais c'est impossible ! Comment auraient-ils pu parler de la visite d'autres hommes avant qu'elle ne se soit produite ? Et même en supposant qu'ils aient prévu, connaissant l'existence d'une terre

originelle, qu'un jour cette rencontre aurait fatalement lieu, comment auraient-ils pu la situer après la construction de Faya Nubangui, qui n'avait même pas commencé à leur époque ?

— Il n'y a qu'une seule réponse à ta question, Stanley Petersen : les Naa-Gundis connaissaient l'avenir...

— Allons, Aoni ! Ne dis pas n'importe quoi ! J'ai vu bien des choses étranges, j'ai côtoyé bien des peuples mystérieux avant de me retrouver ici. Lorsque je vivais parmi les mercenaires moog-saïs, j'ai même combattu aux côtés des Uktuhls ; c'est une race de sorciers aux terribles pouvoirs... Mais jamais je n'ai rencontré personne capable de connaître l'avenir !

— Stanley, quel est le nom que Sino Tuzangui t'a donné en deuxième baptême lorsque tu es devenu un manga ?

— Tu le sais aussi bien que moi... Oniga Charaki, le requin blanc... Ce nom-là me poursuit... Les Moog-Saïs m'avaient appelé Sharkey le squale...

Stanley baissa la tête, et continua à parler d'une voix presque inaudible :

— Et avant eux, d'autres me nommaient requin...

— Quand viendra l'homme-requin, par tout votre contraire et en tout différent, ce qui n'a jamais été accompli pourra s'accomplir ; car il est le seul en qui tout est mort et en qui tout renaîtra... C'est une autre prophétie des Naa-Gundis, Stanley. N'es-tu pas blond et pâle, tandis que notre peau et nos cheveux sont noirs ? Tes yeux sont clairs et froids, les nôtres sombres et brillants... Tu étais taciturne et solitaire, Stanley ; nous sommes chaleureux et nous aimons la vie en communauté... Tu es venu parmi nous, et tu es en tout notre contraire... Crois-tu que ce soit une coïncidence ? Pour tous ceux qui t'ont connu, tu es l'homme-requin... Ça aussi, est-ce une coïncidence ? Je sais que tout était mort en toi, Stanley...

Aoni enlaça tendrement le Sven et approcha ses lèvres de son visage.

— Et je crois que maintenant, tout est en train de renaître... J'ai toujours pensé que les paroles des Naa-Gundis avaient une importance capitale pour nous, pour que nous sachions quel chemin nous devons suivre. Maintenant que je te connais, j'en suis plus sûre chaque jour. Si tu voulais me parler de ton passé, bien des choses me paraîtraient plus claires, et...

Stanley se dégagea de l'étreinte de la jeune femme d'un geste rageur et se leva ; il lui répondit presque en hurlant :

— C'est donc pour cela que tu t'intéresses à moi ! Tu veux savoir si tes fumeuses théories sont exactes ! Je me fous des Naa-Gundis, de vos chants ridicules et de toutes ces histoires à dormir debout ! Je ne suis pas une légende, Aoni ! Je suis un homme ! *Un homme !* Pas un

foutu requin rêvé par sept vieux cinglés qui ont peut-être existé lorsqu'aucun être humain n'avait encore vécu sur la planète où je suis né !

Les grands yeux noirs de la chanteuse s'embuèrent de larmes, et elle parla d'une voix nouée par le chagrin :

— Tu as tort, Stanley... Si je m'intéresse à toi, c'est parce que je t'aime...

Puis elle éclata en sanglots. Le Sven se maudit de s'être emporté aussi stupidement. Il revint s'asseoir près d'elle.

— Excuse-moi, je suis idiot... Ne pleure pas, je t'en prie... Je suis un abruti qui ne comprend rien à rien...

— Ça n'est pas grave, Stanley... Il n'y a pas si longtemps, jamais tu ne te serais mis en colère ; si tu peux éprouver de la colère, tu peux éprouver de l'amour... Tu étais un requin, Stanley... Mais tu as raison, maintenant tu es un homme ; et aujourd'hui, j'ai très envie d'un homme...

Aoni appuya son visage mouillé de pleurs contre la joue du Sven et caressa ses cheveux blonds.

Stanley passa un bras autour de la taille de la jeune femme et l'embrassa ; des larmes avaient roulé jusque sur les lèvres d'Aoni, et sa bouche avait un goût de sel. Le Sven regarda longuement le visage délicat de la chanteuse puis lui demanda doucement :

— Avons-nous assez attendu ?...

— Je crois que nous avons vraiment assez attendu, mon amour...

Stanley caressa le corps de sa compagne, ce corps qu'il avait si souvent contemplé ou frôlé. Il sentait sous ses mains les seins fermes et la taille souple d'Aoni. Il ôta l'agrafe d'argent en forme d'oiseau chanteur qui retenait l'étoffe sur son épaule ronde et sombre et fit glisser la robe jusqu'au sol. Le corps de la jeune noire était mince et parfumé, ses jambes longues et fuselées. Le Sven la souleva dans ses bras et l'allongea sur la fourrure d'ours du divan. Puis il se déshabilla rapidement et s'allongea près d'elle. Aoni eut un sourire amusé en voyant son sexe érigé.

— Comment as-tu fait, étranger, pour le laisser au repos pendant presque cinq ans ?

Le jeune homme éclata de rire.

— Je suis maître du cinquième cercle, ne l'oublie pas ! Je suis capable de contrôler ma circulation sanguine... Mais en ce moment, je ne contrôle plus rien du tout !

Il explora longuement le corps d'Aoni, de ses mains et de ses lèvres, patient comme un homme expérimenté et en même temps fou de désir comme un adolescent. La jeune Kreel resta passive, absorbée par son plaisir et voulant laisser à son amant, pour cette première fois,

toute la responsabilité et la joie d'un don total. Puis il la pénétra et sut l'amener doucement à l'orgasme. Lorsqu'ils jouirent ensemble, Stanley revit cette lumière qui avait inondé son esprit dans le neuvième lieu, la nuit où Aoni avait chanté.

Ils s'aimèrent jusqu'au soir, et la chanteuse montra au Sven qu'elle savait s'occuper de son partenaire et être attentive à chacun de ses désirs. Lorsqu'elle s'endormit entre les bras de Stanley, le soleil rouge de la planète des Kreels s'était déjà couché entre les fûts immenses des séquoias géants.

L'ancien mercenaire contempla longuement le visage mince d'Aoni dont les paupières aux longs cils noirs s'étaient closes sur ses yeux immenses, et se demanda avec angoisse si cette femme qu'il aimait pourrait échapper à la monstrueuse malédiction qui s'attachait à lui depuis si longtemps, telle une ombre maléfique.